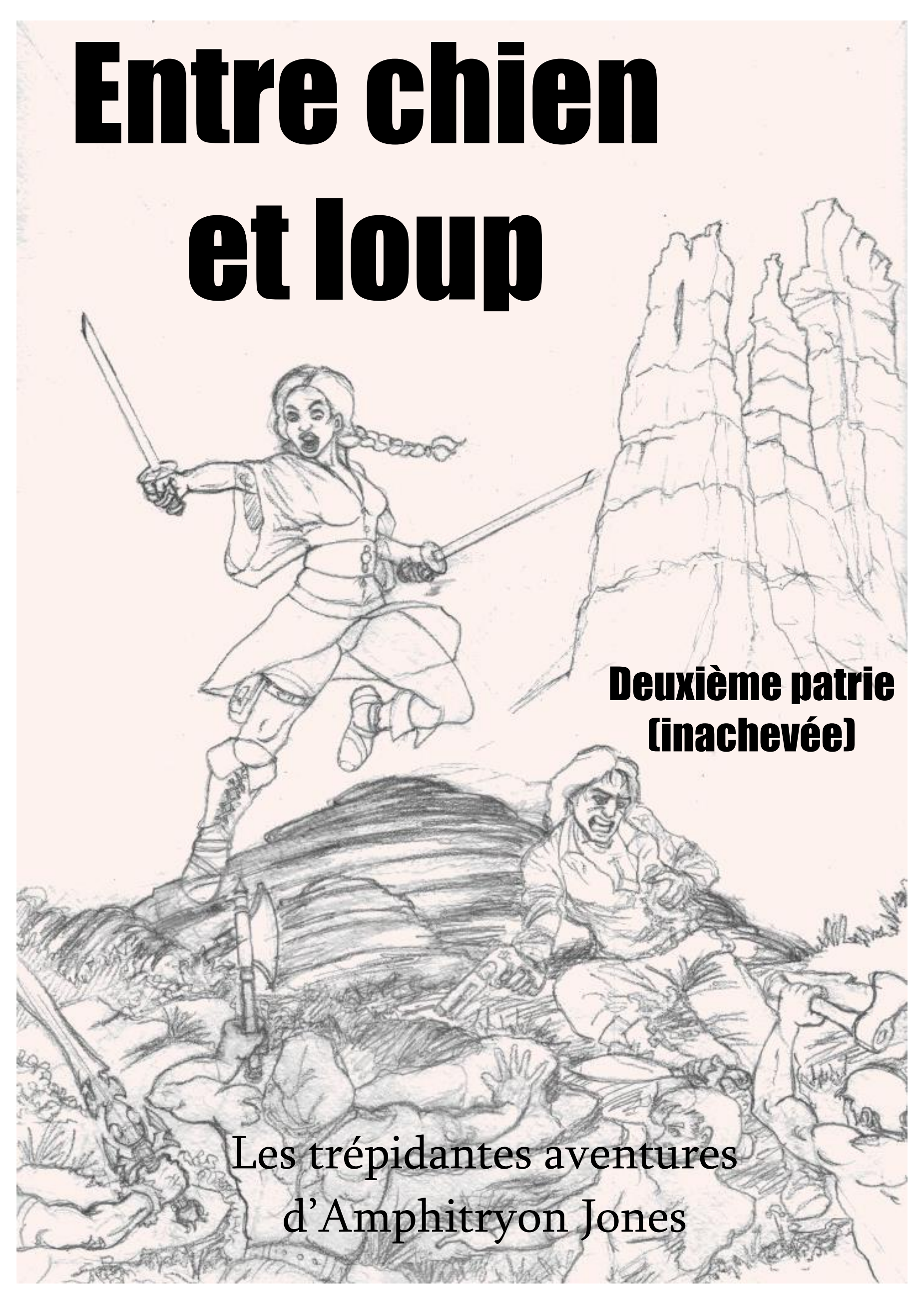
Entre chien et loup



Deuxième patrie (inachevée)

Les trépidantes aventures d'Amphitryon Jones

Julien Pacull

Entre chien et loup
Deuxième partie (inachevée)

Les Trépidantes aventures d'Amphitryon Jones

Julien Pacull

Couverture : d'après Manu.L

Table des matières

Interludes

« - Je lui ai parlé de nouveau.

-Quand ça ?

- Hier. Il est venu me trouver un peu avant la tombée de la nuit.

- Hier ?

- Et pourquoi ne pas nous avoir prévenus plus tôt ? » dit le deuxième gentleman. Mais à ceci il n'avait pas de réponse à donner alors il se contenta de garder le silence.

« - Que voulait-il ?

- Il m'a posé tout un tas de questions sur le salon de massage de Zopher Sten. Depuis quand il était ouvert, qui le fréquentait. Il m'a demandé si j'y étais déjà entré et si je pouvais lui faire un plan des lieux. » Les deux gentlemen échangèrent un regard et La Poulie sut qu'il venait de faire mouche.

- Quoi d'autre ?

- Il m'a dit… Il m'a dit de prendre soin de moi. De ne pas faire de bêtises. » Mais cela n'avait pas l'air de les intéresser.

- Et la fille ?

- Elle n'était pas là. On ne l'a plus vue en ville depuis plusieurs jours. A ce qui se dit elle l'a laissé tombé. »

Ils avaient voyagé longtemps à travers une contrée inhospitalière et pour finir au-delà des dernières régions mentionnées par les cartes. Il était difficile de savoir où Monk Eastmann les menait et malgré ses efforts pour repérer leur position à la dérobée Junon s'était résignée à laisser s'évanouir un à un ses repères, jusqu'aux montagnes qui avaient roulé dans le lointain, leurs formes noires puis bleutées toujours plus incertaines et enfin disparues.

Ils avaient pris au sud les premiers jours ; bifurqué à l'ouest ; traversé un bras du fleuve à la faveur d'un bac abandonné ; tous

fragments épars d'un voyage pour la plus grande partie irréel. A un moment un des hommes était tombé malade et son état s'était rapidement dégradé si bien que Monk Eastmann s'était rendu auprès de lui. Il n'avait pas apporté de remède, seulement une petite bourse de pièces d'or (l'équivalent d'une pleine solde) qu'il avait déposée à son chevet et la colonne s'était remise en marche sous les imprécations déclinantes du mourant.

Avant longtemps il devint clair que ce qu'ils cherchaient c'était la trace de l'une ou l'autre des innombrables tribus qui sillonnaient cette terre depuis un temps immémorial mais des indigènes nul signe, la lande semblait seulement hantée par les spectres enguenillés des mercenaires. Et pourtant, lorsque Junon songeait à l'inéluctable rencontre, un sombre pressentiment s'emparait d'elle. Plus que tout le reste elle avait la certitude de bientôt devoir se confronter à son destin et cela lui inspirait une peur qu'elle se refusait encore à nommer.

Ils finirent par trouver les restes d'un campement. Il y avait des traces d'un feu et quelques carcasses abandonnées. L'ensemble dégageait une impression misérable : elle se demanda ce que les nomades pouvaient bien posséder qui justifie qu'on leur donne la traque de la sorte mais elle chassa aussi cette pensée là. La piste remontait vers le nord-ouest, autant qu'elle puisse en juger. La soudaine proximité d'un dénouement l'apaisa, et elle se prit à songer à Amphitryon, se demandant s'il allait bien et si lui aussi pensait à elle.

« - Combien, cette fois ?
- Trois. Et un quatrième ne passera pas la journée. »

De la pointe de sa botte, Lowek Kar retourna le cadavre. Le visage Charbonneux, figé sur une expression réprobatrice ; les estafilades béantes, là où auraient dû se trouver ses oreilles ; les flèches empennées de noir ; tous accessoires d'une scène devenu trop familière

ces derniers temps. Jusqu'à la silhouette massive de Zool Angband, juché sur sa chaise à porteurs, qui n'ait un air de déjà vu.

Le contrebandier rajusta les pans de son manteau. La brume montait rapidement, comme une énigme formulée à leur intention. Plus tard la journée serait chaude mais dans le petit matin l'humidité leur chuchotait sa promesse funeste.

« - C'est la quatrième attaque en dix jours… Et qu'avons-nous fait pour les arrêter ?

- J'ai ordonné qu'on double les sentinelles, mais ça n'a servi à rien ; qu'à augmenter le nombre de cibles potentielles-

- Et quoi, alors ? Il ne nous reste plus qu'à nous terrer au fond d'un trou, et espérer que l'orage passe ? »

Se terrer. L'idée même était un luxe qu'ils ne pouvaient se permettre. Les indigènes avaient arpenté la région depuis des temps immémoriaux, et en connaissaient chaque recoin et chaque cachette. Si leur fureur venait à se déverser là, ce serait un massacre : ils n'étaient pas connus pour leur magnanimité, et en la présente affaire n'avaient aucune raison d'en faire étalage.

« - Nous ne tiendrons pas s'ils attaquent en force.

- Alors, que proposez-vous ?

- Laissez-moi envoyer quelques-uns de mes hommes – les métis, de préférence, au-devant de nos ennemis. » A ces mots, l'attention de Zool Angband parut toute renouvelée, et le contrebandier interpréta la chose comme une invitation à poursuivre. « Envoyons-les, chargés d'or, marchander auprès de chacun des chefs de tribu à part : je suis sûr que leur belle alliance n'y résistera pas. Ils n'ont jamais pu rester unis bien longtemps, de toute manière.

- Pas question. » Le silence qui suivit fut glacial ; et suffisamment prolongé pour que Lowek comprenne que ce qu'il avait perçu comme

de l'hésitation n'était que la colère montante de son associé.« Je ne confierai pas un trésor à une bande de métèques, et encore moins ma vie avec. » Angband reprit un peu de sa contenance. « Je vais envoyer dès aujourd'hui un messager à notre commanditaire. Avec la voie que nous avons creusée, il sera à Prosperity d'ici quatre jours tout au plus. Alors, nous pourrons avoir tous les renforts nécessaires pour éradiquer cette vermine une fois pour toutes. »

Lowek regarda autour de lui : à la recherche de quelque soutien, mais rien dans ce décor désolé n'était de nature à lui inspirer de l'espoir. Comme des figures d'ancêtres sombrement taillées dans la roche les porteurs le dévisageaient avec un air absent.

« - Plaise aux dieux qu'ils arrivent à temps, dans ce cas. Car sinon je ne donne pas cher de nos vies. »

Au salon de massage

Le grand hall du salon de massage avait cette architecture écrasante qui rappelait à Amphitryon les riches bâtisses de la lointaine Galmora. De hautes colonnes de marbre encadraient l'atrium, d'où s'écoulait en volutes régulières une pâle lumière moins destinée à éclairer les lieux qu'à les plonger dans une pénombre complice. Chaque fois qu'il l'osait, l'aventurier épiait les autres clients : entre deux âges pour la plupart, et certains qui avaient quitté leur costume de notable pour une simple serviette passée autour de leur taille.

A les voir ainsi Jones se fit l'impression d'un homme invité à une table de jeu sans en connaître les règles. Une nouvelle fois, il se demanda s'il avait eu raison de prendre le risque de se montrer là, et bien vite il en fut à se remémorer le fil des événements qui l'avaient poussé à le faire.

La piste de Gon Ilius n'avait jusque-là rien donné d'intéressant. Amphitryon s'était introduit dans la demeure de l'archiviste deux jours plus tôt, sans rien y trouver d'utile. De bien des manières, le salon de massage était la dernière carte qu'il lui restait à abattre. C'était là que l'ancien gestionnaire des concessions minières avait été pris en flagrant délit, dont rien ne disait qu'il ne s'agissait pas d'un coup monté ; du reste Jones n'oubliait pas sa visite aux archives, et les documents mystérieusement disparus. Repenser à tout cela le ramena à Edred. L'enterrement avait eu lieu la veille. Il n'y avait pas grand-chose à en dire. Le ciel avait revêtu pour l'occasion une grisaille indifférente et l'assemblée s'était limitée à Amphitryon et à une femme qu'il ne connaissait pas et dont les moindres gestes exprimaient une tristesse insondable. A un moment il avait songé aller la réconforter mais en fin de compte il s'était esquivé sitôt la cérémonie terminée.

Jones passa une main dans ses cheveux nouvellement coupés ras, et espéra contre toute attente et même s'il l'aurait bien mérité que son ami ne l'avait pas trahi en le jetant sur cette piste.

« - Bonjour je suis Zoé C'est moi qui vais m'occuper de vous. Vous voulez bien me suivre ? »

La phrase avait été prononcée comme ça dans un souffle, par une nymphette qui s'était matérialisée dans son uniforme vert et bleu devant Amphitryon. Sans attendre une réponse ou même s'assurer qu'il avait compris, elle s'engagea dans une suite de couloirs tous identiques qu'éclairaient des puits de lumière à intervalles réguliers. Un peu à la traîne l'aventurier inspectait le décor, notait avec satisfaction que, jusque-là au moins, les informations fournies par la Poulie s'avéraient exactes. Afin de ne pas éveiller les soupçons, il laissa glisser sur son visage l'impression d'indolence vaguement lubrique que lui inspiraient les lieux.

Elle le mena dans une pièce chichement meublée. A l'exception de la table de massage proprement dite, ne s'y trouvaient qu'une étagère et un paravent, tous rejetés dans une riche pénombre où triomphaient les notes capiteuses d'un parfum d'épices. Il n'était pas difficile de deviner que l'endroit avait été conçu pour les fastes de l'odorat et du toucher mieux que pour ceux de la vue.

« - C'est la première fois que vous venez, alors ? Vous verrez, vous n'aurez pas à le regretter. » Puis, désignant du menton le paravent tout proche : « Vous pouvez vous changer là-derrière. Il y a une serviette, vous y serez plus à l'aise. »

Elle poursuivit son bavardage sur le même mode automatique, étrangement indifférente à sa présence tandis qu'elle s'attelait aux derniers préparatifs. Avec des gestes rapides et finement articulés qui

paraissaient le prolongement de son langage, elle étendit une alaise sur la table et mélangea plusieurs huiles de massage dans une vasque de terre cuite.

Lorsqu'elle eut achevé tout ceci la première chose qu'elle remarqua fut le silence. Jusqu'aux derniers échos de son agitation finirent par s'éteindre, et toujours aucun son ne montait de derrière le paravent.

« - Allez, ne soyez pas timide… » Sa voix avait quitté son registre machinal mais même alors il n'y eut pas de réponse. « Vous êtes sûr que tout va bien ? »

Toujours rien.

Les quelques secondes qui défilèrent ensuite suffire à grignoter le reste de ses hésitations. Elle risqua un coup d'œil de l'autre côté ; s'arrêta net, son flot de parole figé pour de bon ; ne sachant, en fin de compte, si elle devait appeler les secours ou donner l'alerte : car là où aurait dû se tenir son client ne se trouvait plus… Qu'une paire de bottes ?

Amphitryon remonta un corridor, puis un autre. Ses pieds nus n'étaient qu'un chuchotement sur les dalles de marbre blanc veiné de bleu. Il progressait en direction de ce qu'il espérait être le bureau de Zopher Sten, se fiant à sa mémoire et aux indications de la Poulie. La mise monta encore d'un cran à l'intersection suivante lorsque, jetant un regard à la dérobée, Jones aperçut un Gentleman qui discutait avec un homme que sa livrée bleue et verte identifiait comme un employé du salon. Que venait faire ici un gardien de la paix de la Ligue des Montagnes ? Sans doute pas profiter d'un massage, en tout cas… L'immobilité totale de l'aventurier laissait le champ libre à la course effrénée de ses pensées, mais pas longtemps, bientôt un deuxième agent apparut, avec deux clients devant lui qu'il escortait vers la sortie. Des bruits de pas approchèrent : le type de pas qui laissaient entendre

de leur propriétaire qu'il marchait moins qu'il ne gagnait du terrain ; mais Amphitryon ne s'attarda pas pour s'en assurer, il rebroussa chemin et trouva refuge dans l'une des chambres devant lesquelles il était passé.

La pièce chargée d'obscurité était très semblable à celle où lui-même avait été conduit plus tôt, et occupée seulement par le ronflement sonore d'un client dont le visage était dissimulé par un masque d'argile qui commençait déjà à se craqueler. D'autres bruits se manifestèrent auprès de l'aventurier, encore ténus mais qui menaçaient de prendre consistance si l'occasion leur était laissée : parmi eux, le grincement des roues d'un chariot que l'on poussait par là, suivi de près par le son de pas légers et élastiques. Amphitryon plongea à couvert d'un sofa ; juste au moment où la silhouette de la masseuse se découpait dans l'encadrement de la porte.

Il maudit le sort qui l'avait piégé là, lui faisant perdre de précieuses minutes avant que l'alerte soit donnée pour de bon ; et pendant tout ce temps elle s'affairait au-dessus du dormeur. L'indifférence avec laquelle il surveillait son manège le céda à une inquiétude fiévreuse dès lors qu'apparut l'éclat d'une lame, sortie d'un repli de son obi. En écho au geste de la masseuse, Jones dégaina son propre revolver. Pendant le moment qui suivit, il scruta chacun de ses mouvements, lui-même suffisamment expert dans l'art du meurtre pour pressentir le pire. Le cliquetis du chien de son arme résonna à ses oreilles comme le tonnerre. L'orage passa : loin de trancher la gorge de son client, elle s'appliqua à découper la croûte d'argile qui avait fini de sécher sur son visage. Lorsqu'elle eut terminé, la masseuse prit quelques instants pour inspecter le moule ainsi obtenu, et ce fut alors que la scène le saisit dans toute son étrangeté, elle qui brandissait ce masque dans le demi-jour de la chambre, et toujours penchée au-dessus de sa victime. Il y avait certes quelque chose de mystique là-dedans – un sentiment qui le poursuivit bien après qu'elle eut quitté la pièce, emportant avec elle ses mystères.

Il se risqua hors de sa cachette quand il jugea que suffisamment de temps avait passé. Près du dormeur il y avait posée une tasse encore fumante et lorsqu'il en inspira les effluves il ne fut pas surpris d'y déceler une odeur de varech bleu, connu pour son effet somnifère. Cette énigme-là était sans doute possible partie intégrante d'un mystère plus grand, qu'il ne pouvait encore appréhender dans sa totalité ; mais il avait la certitude de progresser vers sa résolution, et, s'il parvenait à s'échapper de ce guêpier, il finirait par tirer toute l'affaire au clair.

Sa chance l'abandonna un peu plus tard, alors qu'il parvenait à une nouvelle intersection. Plusieurs choses se passèrent simultanément : un Gentleman aperçut Amphitryon – et aussitôt un deuxième agent l'imita, tous deux s'élançant de concert à la poursuite de Jones. Lequel, du reste, n'avait pas attendu de coup de semonce pour prendre la fuite le long d'une succession compliquée de coursives. Il devint rapidement clair que l'aventurier ne parviendrait jamais à semer ses poursuivants, dont la vitesse surhumaine se découpait en photogrammes trop rapides pour être perçus à l'œil nu. Au bout d'un couloir particulièrement long, il tira deux coups de feu ; pas en direction de ses adversaires, mais la détonation suffit à créer la panique parmi les clients qui sortirent des chambres avec un chaos croissant. Le soudain reflux ralentit les Gentlemen, qui se frayèrent un chemin à coups de cannes au travers de la cohue. Ils dispersèrent les derniers gêneurs avec une frustration grandissante, mais presque aussitôt il apparut que la fortune leur souriait de nouveau. Le couloir qu'ils avaient emprunté était une impasse qui se terminait sur l'entrée du sauna, à l'intérieur duquel Amphitryon se retrouvait pris au piège. Ils échangèrent un bref signe de tête, leur prudence redoublée : puis entrèrent à leur tour.

Dedans, il faisait sombre et l'air chargé d'humidité était presque irrespirable. Tous les seaux avaient été renversés à la va-vite sur les braises, qui crachotaient encore leur vapeur suffocante par intermittence. Les deux agents activèrent la vision thermique intégrée

à leurs implants oculaires. La salle s'éclaira alors en teintes vives : rouges pour le sauna proprement dit, et un bleu profond un peu plus loin, là où se trouvaient les bains glacés. Pendant quelques secondes encore, rien ne bougea.

« - Mais où est-il passé, bon sang ! »

Un remous agita la zone froide de la pièce, suivi de près par un souffle qui aurait bien pu être un bruit de ruissellement ; le voile épais de brume s'effilocha au passage d'un des Gentlemen, qui fracassa la baignoire d'un coup de canne, mais trop tard. Amphitryon, dont la température corporelle avait été abaissée par sa baignade improvisée, se glissa invisible aux pieds de ses poursuivants. Ces derniers ne prirent conscience de sa ruse qu'au moment où il sortait, refermant sur eux les portes du sauna.

Celles-ci ne résistèrent pas longtemps à la fureur des deux surhommes : la course-poursuite reprit de plus belle. L'avance que lui avait conférée son stratagème n'aurait pas suffi à Jones pour éviter d'être rattrapé s'il n'avait fini par aboutir à un monte-charge, à l'intérieur duquel un des employés du salon engageait son chariot. L'aventurier s'élança à travers le couloir qui le séparait encore de son salut, les deux agents à nouveau sur ses talons. Alors qu'il semblait devoir être repris, Amphitryon tira en direction des cruchons alignés contre l'un des murs : deux d'entre eux obtempérèrent sans plus de façon, et déversèrent leur chargement d'huile de massage sur le sol. Le but de cette manœuvre apparut clairement lorsque Jones bondit en avant, au nez et à la barbe de ses poursuivants : sa glissade inespérée l'entraîna jusque dans la gueule du monte-charge, lequel piaffait d'impatience, ses articulations grinçantes gagnées par la nervosité. Une fois à l'intérieur, l'aventurier abaissa le levier qui mit en branle la lourde machinerie. Son revolver était toujours braqué sur le masseur, mais cette précaution là au moins s'avéra superflue, car ce dernier

n’avait pas osé esquisser le moindre geste de tout le temps qu’avait duré la petite scène.

Amphitryon leva les yeux en direction des Gentlemen, qui arrivaient juste à temps pour le voir filer hors d’atteinte une fois encore. Puis son attention se reporta sur le jeune homme qui lui faisait face, un gringalet qui s’efforçait de maintenir entre eux le rempart dérisoire du chariot. Jones regarda celui-ci, ou plutôt le masque d’argile qui était posé dessus. Quelque part dans son esprit un rouage s’activa, mais plus tard, pour l’instant il y avait plus urgent à penser et son attention se porta de nouveau sur le masseur.

« - Un peu maigre, je suppose, mais ça devrait faire l’affaire. »

Les portes du monte-charge se rouvrirent deux étages plus bas. Le sous-sol l’accueillit avec une odeur de vieille fumée qui l’enveloppa d’un geste familier. Il y avait autre chose dans l’air, qui lui donnait une consistance huileuse et qui laissa Amphitryon désorienté. Après un moment, l’aventurier remarqua à sa grande surprise qu’il n’était pas seul : deux employés vaquaient à leur routine sans lui prêter attention. Il abandonna le chariot dans un coin, pour regarder de plus près ce qu’il avait sous les yeux.

Le centre de la pièce était tout occupé par un four à brique de forme pyramidale qui rougeoyait comme une divinité endormie. En bas, dans l’âtre, les braises sifflaient leur menace énigmatique. Caché dans ce ventre noir il y avait un secret, et peut-être une partie des réponses à ses questions ; mais Jones ne put s’attarder davantage, déjà les yeux le rappelaient à l’ordre, des yeux inquisiteurs perdus dans la face noiraude de l’un des employés. Il ne tenait pas à emprunter le monte-charge de nouveau, et d’ailleurs il était étonnant que son sabotage de fortune ait retardé les Gentlemen jusque-là. Il regagna la pénombre qui encadrait la pièce.

Par chance, il trébucha sur une volée de marche qui menait à une autre issue, dont la voûte basse donnait sur une obscurité plus complète encore. A tâtons, il découpa la forme d'un colimaçon, dont le pas irrégulier s'élançait dans l'air immobile et noir qui rappelait la tombe. Jones fut saisi de frayeur lorsqu'il songea que ce chemin n'avait pas été conçu pour être emprunté par des humains. Il n'osait même tendre les bras en direction des murs invisibles, de peur que l'escalier disparût si ses doigts s'en éloignaient de trop. Il songea au revolver, toujours passé à sa ceinture, mais même cette pensée là, qui l'avait accompagnée au cours d'innombrables aventures, fut insuffisante à le réconforter. Finalement, mais ce fut au bout d'un long moment, il arriva en haut. Un renfoncement avait été pratiqué dans le mur, dont la forme rappelait une silhouette, et pendant un instant Amphitryon eut la certitude d'avoir été enterré vivant et de contempler de l'intérieur le couvercle de son cercueil. Il n'y avait ni serrure ni mécanisme en vue, mais rien non plus qui puisse résister à l'instinct de panique solidement ancré en lui, et qui le projeta à la renverse à travers le passage et jusque dans une grande pièce bien éclairée.

Jones inspira une profonde goulée d'air, pour se convaincre de sa propre survie ; inspecta les lieux avec une excitation grandissante. Enfin le sort s'autorisait à pencher en sa faveur : pareil à un prestidigitateur, il avait sorti l'aventurier du plus profond de sa manche noire pour le jeter en pleine lumière, dans le bureau de Zopher Sten où il avait voulu se rendre en premier lieu. Amphitryon ne croyait en aucun dieu qu'il aurait pu louer en pareille circonstance, aussi il adressa sa reconnaissance à sa bien-aimée Eilin, dont il imagina sans peine que sa bienveillance lointaine mais bien réelle avait guidé ses pas.

Il n'y avait plus de temps à perdre, du moins est-ce ce qu'il se dit. La pièce bruissa bientôt d'une activité fébrile, qui se matérialisa en documents éparpillés partout sur les tapis luxueux, leur dignité durablement écornée. A chaque instant il y avait la peur d'être pris, de

voir l'un ou l'autre de ses poursuivants passer la porte pour l'arrêter ; des employés du salon ou des Gentlemen, il n'avait pas décidé lesquels étaient les pires, pour l'instant tous relégués dans un recoin de son esprit dont il espérait ne pas les voir sortir.

Amphitryon ne savait pas ce qu'il cherchait précisément, mais il ne fut pas surpris outre mesure lorsqu'il dénicha – caché, mais pas avec un grand soin, comme si son sort était indifférent – le contrat de concession disparu. Jones identifia au premier coup d'œil le dossier, qui portait encore le sceau de Gon Ilius. Avec venait toute une liasse de plan qu'il examina dans un silence frénétique : certains anciens, mais d'autres qui semblaient être des extensions encore en projet. L'ensemble constituait tout un réseau de galeries, creusées sous la montagne, leur dessein inextricable dissimulé par le foisonnement des tunnels.

Comme une gamme répétée inlassablement, des bruits de pas montaient et descendaient derrière la porte principale, entrecoupés parfois d'une interjection indistincte. Amphitryon comprit qu'il avait consacré trop de temps déjà à sa lecture. Il fourra les documents dans le revers de sa veste de masseur, et s'éclipsa en direction de la fenêtre. La rue, en contrebas, arborait un calme complice. Des cordes à linge disposées au hasard étendaient leur toile multicolore d'un bâtiment à l'autre ; pas assez solides pour supporter le poids d'un homme, mais elles ralentirent la chute de Jones qui se laissait glisser depuis le parapet. Avec sa gestuelle raffinée, un drap rouge voleta paresseusement à la suite de l'aventurier, atterrit dans un souffle, le dissimulant aux yeux de ses poursuivants – à moins que ça ne soit l'inverse. Dès qu'il se fut débarrassé de cette ombre récalcitrante, l'aventurier remarqua la silhouette du Gentleman posté à l'extrémité de la ruelle. Immobile encore, mais dont la seule présence imprimait une sensation de violence inéluctable ; familière.

« - Je ne tiens pas à blesser un Technomancien. » Prédit Amphitryon, qui dégaina son arme.

« - Tu n'auras pas à en arriver là… Je vais prendre plaisir à te briser les os !

- Très bien alors. Je ne me le ferai pas dire deux fois, dans ce cas ! »

C'était un vieux bonhomme bien sûr, mais pas moins rapide pour autant, et la première volée de balles ricocha sur un mur loin derrière, sans danger pour lui. Accompagnée par la vitesse, sa canne luisante bourdonnait, une chose ancienne et animée par un instinct aveugle de sauvagerie. Par miracle, Jones échappa aux deux premières attaques ; deux larges coups de taille qui labourèrent le vide comme la promesse d'une mort certaine. L'aventurier se laissa rouler à terre, hors de portée de l'orage de violence qui s'amoncelait rapidement. Il tira une nouvelle fois : en fait de détonation son pistolet fit long feu, émit un bref hoquet qui ressemblait à un signal attendu de capitulation.

Penché au-dessus de lui, rendu plus volumineux encore par la rage, le Gentleman était prêt à délivrer le coup de grâce. Il n'y aurait pas d'arrestation, pas de procès ; il s'agissait d'une vendetta, menée par les Technomanciens pour des motifs connus d'eux seuls, et qui s'achèverait avec le verdict irrévocable des armes.

Tout ceci (la menace implacable ; le sentiment d'abandon ; la proximité de l'anéantissement) fut suspendu pour un instant, comme résonnait une brève cavalcade.

« - Cette fois-ci, je crois que nous arrivons à point nommé. »

En majesté, animé par une exaltation contenue toute entière dans son économie de mouvements, Torno Baneblade toisait la scène du haut de sa monture : blanche de robe, et dont la tête était couronnée d'une corne unique. Juché sur l'épaule de l'elfe, Elmo Hawk ne dit pas mieux, et brandit son javelot minuscule en signe d'assentiment.

Les deux compagnons : le pirate et le lilliputien ; Amphitryon ne s'était pas attendu à les retrouver de ce côté-ci de l'existence, et à les voir ainsi malgré tout, il fut gagné par un élan de gratitude sceptique.

« - Et maintenant » reprit l'elfe, « Ôte tes sales pattes de mon ami, ou je te découpe en lamelles si fines qu'elles seront dispersées par le vent ! »

La Terre maudite

Monk Eastmann l'appelait le champ de bataille, et si tel était bien le cas c'était le champ de bataille le plus étrange qu'elle ait jamais vu. De là où ils étaient tous réunis – tous, c'est-à-dire les quelques-uns des mercenaires pour lesquels leur meneur avait de l'estime, et Junon se comptait parmi eux à sa grande satisfaction – ils pouvaient voir le village en contrebas, tiré d'un songe et qui s'ébrouait dans le jour naissant.

L'ensemble rappelait une guirlande inutilement tarabiscotée, ou mieux, un filet, ses mailles des passerelles de corde tressée jetées entre les habitations. Mais le plus étonnant, c'était les cahuttes elles-mêmes : certaines munies de voiles, d'autres tractées par des bêtes de somme, elles flottaient quelques mètres au-dessus du sol, maintenues dans les airs par les vapeurs de champignon pied-leste qui gonflaient les réservoirs situés à leur base. C'était assurément un spectacle inédit que la lente reptation du village indigène, et qui portait en lui sa propre forme discrète d'envoûtement.

« - Voorhes! Tu ferais mieux d'écouter, sauf si tu as un plan plus judicieux à nous proposer. »

Le rouspètement de Monk Eastmann tira Junon de ses pensées. A voir ainsi ses compagnons d'infortune réunis en un conseil de guerre d'opérette, elle les trouva misérables ; misérables, et inquiétants, tous autant qu'ils étaient, emmitouflés dans la brume floconneuse. Indifférent à ses états d'âme, leur meneur reprit :

« - Voorhes, tu te joindras au groupe d'intervention. Vous serez chargés de disperser le bétail, et de neutraliser toute résistance. » Son ton était professoral, dénué de passion mais non d'une conscience

toute professionnelle. « Les piquiers profiteront du couvert des bois pour se rapprocher le plus possible. Ils devront s'occuper en priorité des tipis en tête de cortège. Est-ce que tout le monde a bien compris ? »

Soucieuse de ne pas se faire remarquer davantage, l'aventurière opina avec plus de conviction qu'elle n'en ressentait vraiment.

Ils redescendirent de leur promontoire pour rejoindre le reste de la bande, qui les attendait à l'ombre d'un modeste talus. Les préparatifs de l'attaque touchaient à leur fin : ils avaient passé la veille et une partie de la nuit à équarrir les arbres malingres qu'ils avaient trouvés là, jusqu'à obtenir de grossiers épieux qu'ils manœuvraient par binômes. Junon se joint au reste de son escouade, qui se composait mis à part elle d'une douzaine de costauds armés de gourdins doublés de cuir.

La petite troupe se mit en route. Le village n'était pas loin mais ils consentirent à un large détour pour s'assurer l'avantage de la surprise, ça et le fait qu'il était malcommode de progresser à travers la tourbe qui seule paraissait s'épanouir dans cette terre maudite. En tête de cortège, Monk Eastmann avançait sans un mot de plainte, ou d'encouragement ; en fait depuis le départ de Prosperity il n'avait semblé que peu affecté par les rigueurs du voyage, et c'était tout comme si le même métal qui composait sa jambe artificielle avait aussi servi pour forger son âme inflexible. Ils accélérèrent le pas à l'approche de la futaie, dont les frondaisons formaient une ligne de front clairsemée qui leur livra le passage sans combattre. Sous le couvert des arbres, les ombres étaient compliquées et dépourvues de sens, tour à tour complices et accusatrices. Junon se rendit compte qu'elle retenait sa respiration. Elle resserra sa prise sur sa matraque ; reprenant le contrôle d'elle-même, elle se mit à courir pour ne pas se laisser distancer par le reste de la troupe. La colonne se dispersa en petits groupes, qui se déplaçaient avec un silence et un empressement croissants.

Ils avaient dû dévier de leur itinéraire initial, car lorsqu'ils débouchèrent sur la clairière le village se trouvait à quelques centaines de mètres sur leur gauche. Comprenant leur erreur, les mercenaires cessèrent de faire cas de toute discrétion, et ils s'élançèrent aussi vite qu'ils le pouvaient en direction des premiers tipis. Pour autant, les indigènes ne semblaient pas encore les avoir remarqués: tout était calme, et ils se répandaient sur la plaine endormie comme la ligne de crête de la mort encore non révélée.

Junon aperçut une silhouette – oui, c'était une jeune fille, lui souffla son instinct ; qui vaquait à ses occupations, encore préservée de la terreur qu'ils entraînaient au-devant d'eux. Sans cesser de courir, Eilin pria aussi fort qu'elle l'osait pour que la sauvageonne se tourne dans leur direction, donne l'alerte ; mais rien de tel ne se produisit.

La rumeur familière de la bataille se mit à enfler, selon sa partition immuable de dissonances tapageuses ; mais pas de cris de guerre, nota encore l'aventurière, il n'y avait pas de cause à défendre ce jour-là, ni rien qui éclaire ce petit coin d'enfer terreux. Le groupe de Junon obliqua à l'opposé des combats, droit sur le troupeau hétéroclite qui suivait à bonne distance du reste du village. On trouvait là quelques arachsinges, et une quantité plus importante de ces grandes autruches que les indigènes utilisent volontiers comme montures, ainsi qu'un petit nombre de bœufs destinés au trait.

Les mercenaires entreprirent de disperser les bêtes : ils œuvraient sans ménagement, mais avec une efficacité que leur conférait une pratique solidement éprouvée. La plaine s'en trouva bien vite enténébrée de tourbillons de poussière blême, qui poussèrent Junon à recouvrir son visage avec le capuchon de sa veste. Les circonvolutions de fumée épaisse s'accordèrent sur la géométrie primitive d'un sauvage, qui chargea la mutante avec un cri métallique. Dans ses gestes à elle il y avait de la circonspection lorsqu'elle arma son bras pour le frapper à la poitrine ; de même qu'une certaine incrédulité, qui se propagea en ondes concentriques avec un son étouffé de choc.

L'indigène rebondit à terre, se dispersa avec la même facilité qu'il était apparu ; mais pas avant que l'aventurière n'ait pu capturer le souvenir de son visage, ses traits juvéniles répartis avec une régularité heurtée seulement par la douleur. En fait de bataille, Jezabel commençait à percevoir la supercherie, mais le reste de son groupe l'entraîna de l'avant, là où l'attaque faisait encore rage sans qu'elle ait eu le temps de se ressaisir tout à fait.

Le village avait atteint un état de délabrement au-delà du point de non-retour. Les piquiers s'activaient, plusieurs groupes à la fois, harcelaient les huttes volantes dont ils perçaient les réservoirs de rudes coups d'épieux comme des banderilles. Déjà plusieurs tipis s'étaient échoués mollement dans la vase ; d'autres avaient été incendiés et dérivaient à l'état de ruines noircies, secouées par des déflagrations dont la puanteur supplantait tout le reste. Seul un petit nombre avait eu le temps de lâcher du lest pour se mettre hors de portée de l'attaque. Face à cette débâcle, les quelques traces de résistances paraissaient bien dérisoires aux yeux de Junon : pour l'essentiel, il s'agissait de petits groupes de sauvages, aussi chichement équipés que celui auquel elle avait eu affaire, et qui s'accrochaient à leur vie avec l'énergie du désespoir.

Ils passèrent à proximité d'une cahutte déjà abimée dans la vase, et d'où partait encore une passerelle qu'ils mirent à profit pour monter à bord du village. Chose plus facile à dire qu'à faire : une fois en l'air, et même si ce n'était pas une hauteur conséquente, non, vraiment, pas plus de trois mètres en vérité, chaque geste devenait contre-nature et il était difficile de résister à la léthargie funèbre qui ballottait de même les habitations et leurs rares occupants.

Junon et son escouade se répandirent avec une féroce prodigalité à travers le réseau encore fourni d'échelles et de cordages. Ils visitèrent plusieurs cahuttes de toile goudronnée, toutes désertes et appesanties par la même odeur de dénuement séculaire. Comme il y en avait encore beaucoup à fouiller, les mercenaires se dispersèrent chacun

dans la direction où il sentait sa chance le porter. L'aventurière semblait être la seule surprise de ce qu'ils avaient trouvé jusque-là, ou plutôt de ce qu'ils n'avaient pas trouvé, ni objet de valeur ni même âme qui vive, mais elle préféra garder ses questions pour elle.

Sans y prêter attention, elle se laissa engloutir par l'ombre chargée de reproches de l'un des tipis. Par touches successives, la faible clarté qui s'aventurait à l'intérieur lui révéla ce qu'il y avait à savoir des lieux, encore que pour l'essentiel, c'est-à-dire qui étaient les gens ici et ce qui l'avait amenée à elle jusque-là, la mutante fût toujours pour la plus grande part dans l'obscurité. La pièce dans laquelle elle se trouvait était assez vaste pour accueillir une famille au complet. Les mêmes motifs géométriques qui ornaient les tapis étaient repris sur les coussins entassés en désordre autour d'une table basse. Junon se demanda quelle existence serait la sienne si elle s'installait là, au milieu des sauvages, immergée dans un mode de vie auquel rien de ce qu'elle avait connu n'aurait pu la préparer.

Prise d'une soudaine inspiration, elle s'assit par terre ; attendit.

Un pinceau de lumière dessina la forme concertée de deux mains, deux bras qui se précipitèrent dans sa direction ; avant d'avoir eu le temps de se défendre, l'aventurière fut étranglée par la cordelette qui enserrait sa gorge, et attirée tout près des ténèbres là d'où avait surgi son agresseur. Ses jambes, peu à peu vidées de leur vigueur ; ses mains, inopérantes, à la recherche d'une prise ; et le silence, qui battait à ses oreilles, chuchotait ses conseils de reddition. Et à l'autre extrémité du fil déclinant de sa vie, relié à elle par un degré d'intimité insoupçonné, le sauvage était tout entier contenu dans sa poigne implacable. La façon dont il évitait ses larges coups de coudes, jetés au hasard comme des ruades, évoquait un numéro de domptage savamment rodé. Pour lui, elle devint un poing, qui s'abattait sur sa bouche avec insistance, des ongles qui griffaient son visage comme pour en changer l'expression. Junon enfonça son index dans l'oeil de son adversaire, et aussitôt la prise autour de son cou se relâcha.

De longues goulées d'air vinrent au secours de sa physionomie suffoquée, mais déjà l'autre revenait à la charge. De nouveaux accès de violence suivirent, eux aussi erratiques et dépourvus de panache. Elle se défendait sans conviction, ce qu'elle ne pouvait comprendre c'est pourquoi il était si déterminé à la détruire juste au moment où l'univers semblait s'être réduit à leur seules deux personnes. Cela n'aurait pas dû se passer comme ça.

Armé d'un couteau, il bascula à califourchon au-dessus d'elle, prêt à jouer jusqu'au bout son rôle d'exécuteur. Elle avait déjà parcouru l'essentiel de la distance qui la séparait de la lame mortelle lorsqu'elle se libéra ; pas de son agresseur, non, à cet instant précis il semblait avoir perdu toute consistance, mais elle laissa libre cours au diamant au-dedans d'elle qui éclot en pétales scintillants. La transformation prenant la forme subtile d'une caresse, un frisson oublié sitôt chuchotée la secrète esquisse de sa silhouette.

Le sauvage suspendit son geste, peut-être était-ce lui qui se trouvait pétrifié en fin de compte. Toujours immobile, Jezabel le regarda se relever, reculer jusqu'au mur et vers l'entrée toute proche : précédant sa déroute, il y avait le flot continu de son salmigondis, une ultime défense, ou une offrande jetée à ses pieds. De toute cette psalmodie un mot se dégagea : « Huriyet », roulant avec force, caverneux, « Huriyet », répété encore et encore, « Huriyet », non l'écho d'un passé oublié mais le présage de l'avenir encore irrésolu. « Huriyet ». Et, là-dessus, l'indigène se volatilisa, tout comme il était apparu ; pas dans l'obscurité, mais dans la lumière au-dehors.

Jezabel ne se lança pas immédiatement à sa poursuite : elle-même semblait tenue par un sentiment accablant de triomphe, et par la certitude naissante que plus rien ne serait pareil désormais. Elle finit par sortir à son tour, portée par sa démarche encore hébétée. Elle avait repris forme humaine mais la transformation qui l'avait affectée s'était produite à niveau plus profond, et quant à elle ne pouvait être défaite.

De là où elle se trouvait, Eilin pouvait embrasser le panorama de la plaine drapée dans son indifférence. Rien n'avait changé en fin de compte, à l'exception d'une sagesse nouvellement acquise dans le regard de la jeune femme. En contrebas de la passerelle où elle se tenait, les mercenaires finissaient de rassembler les derniers indigènes : hommes et femmes tous dans la force de l'âge, et pour certains déjà entravés de lourds fers qui meurtrissaient leurs poignets et leurs chevilles. Poussées par la brise, les hautes herbes faisaient des flammèches qui dansaient autour de leurs pieds nus. Malgré la migraine qu'elle sentait la gagner, Jezabel s'efforça d'écarquiller les yeux encore un peu plus, de façon à se laisser pénétrer au maximum de cette édifiante vision. Quant à la jeune fille qu'elle avait vu au début de l'attaque, elle était là elle aussi, recroquevillée dans un coin à l'écart des autres ; tremblante comme la feuille proverbiale, ses vêtements déchirés et visible en dessous ses jambes couvertes d'ecchymoses. Une fois qu'elle eut son compte de cette moisson de violence qui faisait se courber les mercenaires soudain investis du fruit vénéneux de leur labeur, Eilin poursuivit jusqu'à trouver refuge dans la cahutte suivante.

Lui restait encore à affronter le carnage à l'intérieur. Les meubles avaient été repoussés à la périphérie pour pouvoir procéder aux exécutions avec plus de commodité, mais cela elle ne le perçut pas tout de suite, ce qui l'assaillit en premier ce fut la puanteur d'abattoir qui avait envahi les lieux. L'hydre effarante se découvrit à elle par degrés d'horreur croissante, une chose monstrueuse tapie dans son sommeil. Trop nombreux pour être comptés, ses tentacules étaient les bras et jambes de cadavres jetés pêle-mêle. Vieillards et bambins, tous dévêtus de même et tués d'un coup de glaive dans la nuque. L'ensemble formait l'expression d'une mécanique de violence libérée de toute entrave, et dans ce lieu oublié de la civilisation Jezabel sut qu'elle avait trouvé les réponses qu'elle était venue chercher. La jeune femme baissa les yeux, il fallait qu'elle s'en assure, mais non, en définitive il n'y avait pas de sang sur ses mains, de toute cette affaire elle ressortait sans tâche, et

elle voyait désormais clairement la route qui se déroulait sous ses pieds.

« - Tu es toujours vivante. »

Un éclat de colère envahit la mutante, qui franchit en deux bonds l'espace qui la séparait de Moses Howl ; d'un même élan, elle plaqua la lame de son couteau sous la gorge du mercenaire qui, toujours sur le seuil, n'avait pas esquissé le moindre mouvement pour se défendre.

« - Me tuer ne leur fera aucun bien. Ni à eux, » d'un geste vague, il désigna l'extérieur « Ni à ceux qui sont toujours en vie. Et surtout pas à moi. »

Eilin marqua une hésitation, elle n'arrivait pas à décider du sens de ces paroles, ni de l'expression impassible qui les accompagnait. Ses traits à elle se radoucirent lorsqu'elle comprit qu'elle était face à une ultime épreuve ; elle s'autorisa même un sourire tandis qu'elle rengainait son arme. Même là, au plus profond de l'abîme, il y avait de l'espoir, et un soutien pour qui était capable de le discerner.

« - Allez, en avant. Il y a encore une longue route qui nous attend. » dit encore le mercenaire.

A sa suite, Jezabel sortit de la cahutte : vers l'extérieur, et à la poursuite de sa destinée.

Combat pour la suprématie

« - Ote tes sales pattes de mon ami, ou bien je te hache menu! »

Sans attendre de réponse, Torno Baneblade donna la charge, tomahawk en main. Sa monture fonçait tête baissée sur le gentleman, précédée seulement de sa corne éponyme ; et si cette dernière faisait une lance tout à fait respectable, le vieil homme ne parut pas s'en émouvoir. Sans doute soupesait-il déjà les options qui s'offraient à lui, en l'occurrence elles étaient loin de se bousculer, finalement il se plaqua contre le même mur où Amphitryon avait déjà trouvé refuge, de sorte que l'elfe fut contraint de garder ses distances au risque d'embrocher dans un même élan ami et ennemi.

Arrivé au bout de la ruelle, Torno fit volter sa monture ; manqua d'être désarçonné par elle, dont il eut toutes les peines à contrôler les ruades. Ses pieds griffus toujours arrimés à l'épaulette de Baneblade, Elmo Hawk offrait l'aspect d'une icône tellurique, issue d'un âge oublié et ranimée par un feu nouveau ; guère plus haut que quelques pouces, le Daïkini n'en paraissait pas moins investi d'un sentiment d'inébranlable détermination qui tranchait avec la franche animalité de son comparse, dont la peau translucide luisait de rage mal contenue.

On aurait dit que le duel devait reprendre sans plus de pourparlers, mais c'était sans compter le Gentleman, à présent un vieillard soutenu par sa canne, qui récita de sa voix grave :

« - Je suis Jérome Starck, treizième dans le cinquième cercle de l'ordre des Technomanciens. Je vous arrête et vous somme de déposer les armes sans résistance. » Il marqua une pause, peut-être cherchait-il son texte ou bien voulait-il juste marquer un effet dramatique. « Je dois vous informer qu'il n'y aura pas d'autre sommation. »

C'aurait été mentir que de ne pas lui reconnaître un certain panache, il faisait face au danger en parfait professionnel, si bien qu'Amphitryon n'osa pas attaquer, alors même qu'oublié dans le dos de son adversaire il disposait d'une ouverture inespérée.

La licorne joua du sabot contre le pavé, signalant la reprise des hostilités. Si au départ elle avait semblé enveloppée dans la ouate d'un enchantement subtil, elle était désormais animée par une fureur bien terrestre, que décrivaient les volutes de vapeurs qui montaient de ses naseaux. Cette fois lorsque Torno chargea le gentleman ne fit pas un geste pour s'écarter de sa trajectoire.

La cavalcade grossissait cavalier et monture à chaque pas un peu plus, jusqu'à emplir la ruelle de leur féroce défi. La licorne s'arc-bouta avec une élégance qui dissimulait mal la violence du choc, mais même cela ne fut pas suffisant : le Technomancien agrippa son encolure dans une étreinte surhumaine jusqu'à briser net son échine, propulsant Torno et Elmo chacun à part dans les airs. Les choses en étaient à peu près là, Starck toujours empêtré dans les ultimes ruades de la bête mourante (et avec elles leur concert de hennissements désespérés) lorsqu'il fit étalage de ses réflexes en déviant de justesse un tomahawk qui filait en direction de sa tête, et à la suite du tomahawk se présentait déjà l'elfe qui balançait sa deuxième hachette de droite et de gauche en moulinets furieux.

Aux vociférations de Baneblade, le gentleman répondait par une sophistique élaborée dont les arguments et contre-arguments successifs étaient exprimés par autant de parades et de ripostes. Une troisième voix se joignit au dialogue, Amphitryon avait récupéré l'arme abandonnée par Torno, mais son élocution était par trop laborieuse pour espérer intégrer durablement le débat : chacune de ses tentatives grossières était récusée sans façon par le Technomancien, qui s'efforçait à son tour de le maintenir entre lui et l'elfe comme une digue face aux intempéries. La clarté stroboscopique de leurs prouesses martiales figeait la gestuelle de Jones en vignettes impuissantes, si

Starck ne lui réglait pas son compte c'est que Baneblade ne lui en laissait pas le loisir. La natte du pirate jouait sa propre partition en canon avec lui, soulignant l'élégance fluide de ses mouvements, et, quelque fois, la redoutable proximité des coups du Gentleman.

Un riverain passa la tête à la fenêtre, plus curieux que réellement inquiet. Il ne fut pas long à comprendre pourtant que toute cette réthorique savante ne lui était pas destinée, et en habitué de ce genre de scène il regagna l'intérieur, après avoir pris la précaution de refermer son volet. De là jusqu'aux cordes à linges qui tissaient leur toile d'un bout à l'autre de la rue, il n'y avait qu'un pas ; encore que pour les jambes minuscules de Elmo Hawk, grimper jusqu'ici n'avait rien eu d'une sinécure. Le daïkini surplombait la mêlée, hirsute et sans merci, des deux il est bien difficile de dire auquel ces qualificatifs convenaient le mieux. L'instant est bien choisi pour décrire plus en détail le gnome : les fourrures dont il est vêtu, ses tatouages, son crâne rasé à l'exception d'une crête, tout dans son allure évoque les codes vestimentaires d'un siècle depuis longtemps passé, dire ceci c'est oublier qu'en dépit de son anthropomorphisme il n'a rien d'humain. Pour être minuscule, la sagaie qu'il porte n'en exprime pas moins une menace limpide.

« - Et maintenant... Rideau! »

La voix de Torno Baneblade rappela à Elmo les contingences du combat en cours ; depuis son perchoir, le daïkini fit tomber un drap qui aveugla le Gentleman quelques mètres plus bas, le laissant à la merci de ses adversaires. Ceux-ci profitèrent de ce temps de parole pour faire s'abattre sur le Technomancien une litanie de coups, jusqu'à ce que ce dernier ne se dégage, restaurant pour un moment l'espace entre les belligérants.

Il était clair que cette dernière passe d'armes avait laissé Starck passablement sonné, pour autant il était difficile d'évaluer la gravité

de ses blessures avec précision, impossible de distinguer le sang sur sa redingote noire, si bien que ni Torno ni Amphitryon n'osait s'avancer pour donner le coup de grâce.

« - Rend-toi, maintenant. » fut tout ce que Jones s'autorisa à tenter. « On ne demande pas mieux qu'à filer, alors tu n'as qu'à rester là, vraiment. Les secours ne vont pas tarder à arriver, j'en suis certain. »

Bien sûr il ne s'attendait pas à grand-chose avec pareille accroche, tout au plus une malédiction ou quelques paroles de défi, mais le Gentleman avait plus important à penser, il se retrouvait à un contre trois et non pas contre deux, voilà la donnée qu'il s'efforçait d'intégrer au problème. Son coup suivant fut d'ailleurs en direction d'Elmo Hawk : avec une rapidité qui ne laissait plus de doutes sur ses forces restantes, il bondit droit à la verticale ; sa canne pourtant ne visait pas le gnome, mais bien plutôt le perchoir improvisé sur lequel ce dernier avait trouvé refuge. Le daïkini entama une chute qui le précipitait à portée de son adversaire, rien n'aurait pu se mettre en travers de son funeste destin s'il n'avait pas eu à cet instant précis la présence d'esprit de se rattraper à l'extrémité pendante de la corde à linge ; car Torno de son côté avait coupé l'autre bout et, tirant d'un coup sec sur celui-ci, l'elfe dévia course de son compère, dont le vol plané le ramena jusque sur son épaule.

Tout ceci avait duré l'espace que quelques battements de cœurs, guère plus, mais il fallut moins de temps encore au pirate pour repartir à l'attaque. Dans une de ses mains le tomahawk chantait et de l'autre il faisait volter le filin à la manière d'un fouet, ce dernier surmonté d'un dard redoutable en la personne d'Elmo Hawk. Le Technomancien avait fort à faire pour cadenasser cette nouvelle éruption de violence, bien vite son visage se trouva moucheté de cruelles griffures rouges là où la sagaie du daïkini avait franchi sa garde.

Il n'avait pas dit son dernier mot pourtant : un coup de taille défaussé presqu'à regret s'abattit sur l'épaule d'Amphitryon, c'était moins bien que sa tête qui avait été visée en premier lieu, mais ce fut plus que suffisant pour envoyer l'aventurier rouler à terre. Décelant une ouverture, Torno fit à nouveau claquer son fouet ; mais cette fois le Gentleman fut le plus rapide, il brandit sa canne en opposition et la corde à linge soudain privée de dangerosité s'enroula autour, rejetant de nouveau Elmo hors de vue. Baneblade ne s'était pas attendu à pareille manœuvre, lui-même semblait avoir perdu tout ressort, et lorsque son adversaire tira sur le lien bien tangible qui les unissait à présent, il fut entraîné en avant : à portée du vieil homme, qui l'envoya au tapis d'un coup de poing qui pour être rustique n'en était pas moins efficace.

Ces quelques instants avaient suffi à inverser radicalement la fortune du combat, et pour étonnant que cela puisse paraître, il se souvenir qu'en la matière, la vérité toute entière est détenue par le dernier des protagonistes à tenir encore debout. Starck remit de l'ordre dans sa tenue. En fin de compte ses blessures ne semblaient pas trop graves, bien sûr il lui faudrait une redingote neuve et le mouchoir qu'il avait utilisé pour essuyer son visage était tâché mais il n'y avait rien dans tout cela qui ne pût être réglé par une note de frais.

Pour l'heure, le Gentleman avait d'autres projets en tête : il lui restait à s'affranchir d'une besogne avant de pouvoir tenir sa mission pour accomplie. Il arpenta la scène du regard, à la recherche de la silhouette d'Amphitryon, qu'il espérait trouver rendue plus docile par la douleur. C'est à peu près cet instant là que l'aventurier choisit pour se jeter sur le dos de son adversaire : ses mains liguées contre le cou de celui-ci, prêtes à l'étrangler ; mais une fois encore le Technomancien se révéla le plus fort, il fit basculer Jones par-dessus lui comme il l'aurait fait d'un vulgaire ballot et l'envoya s'écraser contre le mur tout proche.

« - Décidément, vous n'êtes pas à la hauteur de votre réputation. » Le vieil homme rajusta sa veste, tout le temps du monde semblant s'être rangé de son côté momentanément. Il dut activer quelque mécanisme secret de sa combinaison, car le pommeau de sa canne s'ouvrit avec un cliquetis qui révéla un poinçon d'acier dont l'usage manifeste n'était pas l'interpellation. « Je me suis toujours demandé pourquoi la Comtesse vous faisait confiance plutôt qu'à nous.

- Est-ce que ça fera l'affaire ? »

La voix d'Amphitryon était caverneuse, mais la cartographie des traits de son visage, rendue plus revêche encore par un hématome violacé qui lui couvrait la pommette, se réorganisa sur ce qui semblait être un sourire. Starck s'immobilisa, un peu de sa contenance évanouie : il allait falloir augmenter la mise pour espérer l'emporter en fin de compte, ou au moins découvrir quel atout recelait la main adverse. En l'occurrence celle de Jones s'ouvrit une phalange à la fois, comme à la fin d'un bon tour ; révélant, au creux de sa paume, le nœud papillon du Gentleman.

Le Technomancien ne riait plus du tout à présent, il glapit, ou émit un son qui aurait pu passer pour un glapissement. Sa main à lui se posa sur sa gorge ; sa gestuelle était détraquée dorénavant, et incomparablement lente par rapport à ce qu'elle avait été quelques minutes plus tôt. Les pans de sa chemise s'entrouvraient juste assez pour révéler un disque de métal, cerclé d'or, à peu près au niveau de la trachée. On aurait pu croire à un pendentif, ou à une autre coquetterie du même genre, mais la lueur déclinante d'une diode qui battait en son centre trahissait la véritable nature de l'étrange pendentif. Le Gentleman rassembla le peu de voix qu'il lui restait :

« - Comment... Comment connaissez-vous les arcanes de la Technomancie ? Le savoir du Pays Fantôme est un secret inviolable ! »

Amphitryon ne répondit pas tout de suite, il s'était relevé et prit un moment pour chercher le revolver qu'il avait abandonné au début de l'échauffourée. Il n'y avait rien que Jérôme Starck pût faire pour accélérer son interrogatoire ; du coin de l'œil, il était contraint d'observer impuissant Torno Baneblade – lui aussi s'était remis, et avec lui son compagnon Daïkini – s'approcher de lui, et s'il pouvait encore bouger c'était avec une lenteur aussi inhumaine que l'avait été sa célérité.

« - Disons juste, » reprit Amphitryon « que j'ai eu le temps d'apprendre une chose ou deux. »

Ce fut la dernière chose que put entendre le Technomancien : d'un coup du manche de son tomahawk, le pirate elfe lui fit perdre conscience, sans qu'il n'ait eu le temps d'éclaircir ces énigmatiques paroles.

Le labyrinthe

Eilin traversait le campement, s'aidant d'un bâton pour déjouer les tourbières. Dans la pénombre prononcée il fallait éviter les tourbillons de vase qui s'animaient parfois de leur sommeil agité. Elle s'efforçait aussi de ne pas déranger les silhouettes avachies de ses compagnons d'infortune : ceux-ci pour la plupart trop épuisés même pour dormir, et qui laissaient couler sur la jeune femme un regard vide à son passage.

A les voir ainsi et à s'imaginer elle au milieu d'eux, Jezabel fut gagnée par un sentiment de solitude tel qu'elle n'en avait pas éprouvé depuis ce qui lui semblait être des années. Elle avait l'impression d'être revenue au temps de Mesa Verde, à l'époque où elle œuvrait isolée au sein de la milice de la ville. C'était avant que Amphitryon ne vînt bouleverser le cours de son existence : elle avait cru étouffer souvent, engluée dans la moiteur des complots et des machinations qui pesaient sur la cité. Et voilà que, alors qu'elle avait parcouru la plus grande partie du monde connu, elle comprenait que son fardeau l'avait accompagnée tout ce temps et jusqu'aux tréfonds de ce pays si suprêmement indifférent où elle espérait trouver réponse à ses questions.

Elle s'arrêta un moment, aux aguets : mais il n'y avait rien, rien d'autre à entendre que la respiration fiévreuse du marais et le bruissement des nuées de moustiques et parfois un chuintement au loin. Elle fit une nouvelle pause pour réveiller l'un des mercenaires, que son bâton tira de sa léthargie sans excès de sensiblerie.

« - Allez, nous devons nous presser. Nous avons déjà du retard. »

Elle avait parlé d'une voix douce et pour toute réponse l'autre – Slim, c'est comme ça qu'il s'appelait, ou peut-être Syd – grommela une obscénité, mais Eilin s'était déjà remise en route sans lui prêter

attention. Autour d'eux les taillis de roseaux laissaient la place à une herbe rase que la lune montante paraît de reflets argentés comme de la limaille. Ils débouchèrent sur une prairie, gardée par deux hommes en armes, que Jezabel gratifia d'un signe de tête.

« - Autant en finir, puisqu'on ne pourra pas y couper. » La mutante s'était attendue aux commisérations de Slim ou quelque fût son nom, aussi elle le laissa continuer sur ce même registre tandis qu'ils sortaient des biscuits depuis longtemps rassis de son balluchon. « Rien que savoir qu'on doit partager nos rations avec cette vermine... Ca me couperait presque l'appétit, tiens !

- Rappelle-toi » Jezabel lui répondit sur un ton de patient, dénué de reproche, comme à un enfant un peu lent. « Morts ou infirmes, ils ne nous serviront à rien. Ce serait trop bête, avec le mal qu'on s'est donnés pour les dénicher. »

Les prisonniers avaient été entassés au centre de la clairière, et formaient un campement à part de celui des mercenaires, ce dernier disposé en un anneau concentrique grossièrement formé autour d'eux. A part ceci il n'y avait guère de différence entre les deux troupes, que réunissait chaque jour un peu plus une même misère. Jezabel et son binôme distribuaient leurs rations avec une méticulosité que ne laissaient pas deviner soupçonner leurs allées et venues. Quant aux indigènes, dont la maigreur et l'état de délabrement étaient révélés plus que dissimulés par la pâle lumière du clair de lune, ils acceptaient ces modestes offrandes avec reconnaissance, même si leurs carcasses étiques étaient incapables de reproduire l'empressement qui se lisait dans leurs yeux.

A un moment, l'un des sauvages marmonna quelque chose et Eilin lui répondit d'un bref et indéchiffrable pépiement.

« - Minute... Tu comprends leurs salamalecs ? »

Le ton de Slim était lourd de soupçon et la jeune femme se rendit compte qu'elle était allée trop loin : sans qu'elle sache s'il s'était s'agi d'un simple mouvement de réflexe ou non, le mercenaire avait porté la main sur le manche de son coutelas. Il lui fallait vite réagir, sous peine de voir la situation dégénérer, avec tous ces prisonniers autour d'eux qui lui jetaient des regards inquiets et pleins de nervosité.

« - Quelques mots seulement... » Et, voyant que cela ne suffisait pas à le rassurer : « Ces gens arpentent ces marécages depuis toujours. Crois-moi, tout ce que nous pourrons apprendre d'eux ne sera pas de trop pour survivre, au point où nous en sommes. »

Le mercenaire dut prendre quelques instants pour soupeser le pour et le contre de ces explications, sans doute y avait-il là une question plus délicate à trancher que les problématiques habituelles auxquelles était confrontée sa modeste caboche.

Comme si de rien n'était Eilin entreprit de refaire le bandage de l'indigène qui l'avait interpelée au départ. Durant tout le temps que prit cette opération elle ne le quitta pas des yeux, et lui aussi la fixait en retour avec un regard grave et déterminé qu'accentuaient encore ses pommettes saillantes. En son cœur la jeune femme sut que si Slim (qui attendait toujours, nigaud, incertain sur la conduite à tenir) ne parvenait pas à la bonne décision elle serait obligée de le tuer et qu'elle le ferait sans y réfléchir à deux fois.

Elle n'eut pas à en arriver à de telles extrémités toutefois : avant longtemps des voix les hélèrent pour donner le signal du départ, avec la pénombre impossible de savoir qui les appelait ainsi, peut-être était-ce leur destin qui les convoquait ou plus sûrement le marais lui-même les entraînait-il au plus profond de sa nasse.

Leur voyage était une bien triste affaire, monotone et mal engagée. Comme on l'a vu, ils marchaient de nuit : il était illusoire de toute

façon d'espérer dormir dans ces heures sombres où des essaims de moustiques les harcelaient sans trêve, sans parler des crocodiles toujours à l'affut d'une proie rendue vulnérable par la fatigue ou l'imprudence. Malgré tout, trouver son chemin était malcommode à la seule lueur des torches, que l'air chargé d'humidité réduisait à un faible halo. Leur rythme était encore ralenti par les chausse-trappes du marécage, qui volatilisait sous leurs pieds un sol bien tangible ou dressait devant eux d'infranchissables bosquets de ronces. Ils n'avaient pas d'embarcations et de toute façon vu leur nombre ils auraient eu besoin d'une véritable flottille, aussi pour traverser les zones inondées ils utilisaient un ensemble de passerelles rudimentaires qu'il leur fallait redéployer à chaque fois et récupérer à leur retour sur la terre ferme.

Mais ce qui leur faisait défaut le plus cruellement, c'était la présence d'un chef pour les tirer de l'avant. Ils en étaient venus même à regretter la dureté de Monk Eastmann, qui avait endossé ce rôle jusque-là ; là, c'est-à-dire deux jours plus tôt, lorsqu'un serpent caché dans sa botte avait mordu son pied valide. Depuis, sa jambe avait doublé de volume et il avait été remisé sur un chariot à l'arrière, d'où montaient parfois ses imprécations. Si personne n'avait encore proposé de l'abandonner à son sort, c'est qu'il était toujours sous la protection de son ancienne et terrible aura.

A présent l'aube blanchissait le ciel côté levant, repoussant sur leur gauche les derniers lambeaux de nuit qui s'attardaient dans les broussailles. Le jour naissant révélait un paysage en tout point similaire à celui de la veille, et ils décidèrent de profiter de la fraîcheur matinale pour marcher quelques heures encore. Lorsqu'ils devint évident qu'ils ne pourraient aller plus loin, et que personne parmi la troupe n'avait plus l'énergie de contraindre à avancer les prisonniers dont la marche s'étirait comme un long sanglot étouffé, ils établirent un nouveau campement à l'ombre d'un talus. De fatigue, certains s'écroulèrent là où ils s'étaient arrêtés ; un tour de garde sommaire fut organisé parmi ceux qui avaient assez de force pour veiller ; quant à

autres, ils s'établirent en petits groupes dont les conversations étaient aussi chiches que leurs rations.

« - Combien de temps on pourra encore tenir, à ce rythme ?
- Encore faudrait-il savoir où on est...
- Et où on va ! » Compléta une autre voix.

Chaque récrimination se faisait ainsi l'écho de la précédente, et l'ensemble mis bout à bout formait une conversation rendue confuse par leur abrutissement. Jezabel percevait le désespoir de ces hommes, et leur colère anesthésiée seulement – et pour combien de temps encore ? - par la fatigue. Lorsque l'un ou l'autre jetait un regard dans sa direction, c'était avec ce mélange de jalousie et de lubricité qu'elle avait appris à reconnaître. Pourquoi semblait-elle si peu affectée par leur infortune, voilà ce qu'ils se demandaient ; quant à la réponse Eilin elle-même n'en était pas certaine, et même dans le cas contraire elle ne se serait pas hasardée à la leur livrer.

« - A quoi bon continuer ? On est perdus, de toute façon.
- Pas du tout. » Cette dernière contribution émanait de Moses Howl. Que ce soit dû à sa robuste constitution ou au fait que lui-même était originaire de la région, le mercenaire ne semblait pas non plus affecté par les privations auxquelles ils étaient soumis.

« - Dis-nous en plus, si tu es dans le secret ! » D'autres donnèrent leur assentiment, et, autant que pût en juger Eilin, l'intérêt pour la conversation s'était soudain rehaussé de plusieurs crans.

« - Nous sommes presque arrivés. Bien sûr, avec toute cette brume on ne distingue rien à plus d'une lieue, et si vous aviez atteint la côte, vous n'en auriez pas idée avant d'avoir de l'eau jusqu'à la taille. » C'était la tirade la plus longue à laquelle s'était livrée Moses depuis leur départ de Prosperity, et elle arracha à la petite assemblée quelques rires maigrelets. « La vérité, c'est que les montagnes sont toutes proches.

D'ici deux jours, on sera arrivés au point de livraison de la main d'œuvre. » Et, pour achever les convaincre : « Tout ceci, mes amis, ne sera alors plus qu'un souvenir rendu flou par les effluves d'une bonne gueule de bois ! »

Aucune salve d'acclamations n'accueillit ces paroles, dont chacun s'efforçait d'intégrer la portée. Le silence, que leur discussion avait proscrit, revint s'attabler parmi eux, les mettant au défi de le chasser de nouveau. Pour finir les mercenaires s'éparpillèrent, ils n'étaient pas pressés par une nécessité particulière si ce n'est celle de trouver chacun un coin où dormir, et où ressasser des rêveries déjà usées jusqu'à la trame.

Jezabel pour sa part n'était pas astreinte aux mêmes ruminations, quant à dormir elle n'en éprouvait que rarement le besoin ces derniers temps, et malgré tous leurs efforts. A l'extrémité du camp il y avait une petite mare, dont le contour brouillé était bordé de bambous. La mare en rappela une autre à Eilin, et de même les bambous ; la scène avait quelque chose de familier qui fit ressurgir de sa mémoire le souvenir d'une certaine soirée… La confusion jetait un voile pudique sur ses pensées, et pour s'occuper l'esprit elle entreprit de se débarbouiller. La crasse accumulée décrivait les couches successives d'une altération qui rendait à Jezabel méconnaissable son propre reflet, mais peut-être fallait-il en passer par là après tout. Elle avait cru que la saleté aurait au moins permis de décourager les avances de ses compagnons ; inutile de dire que ce genre de considérations était restée lettre morte, et même maintenant qu'un danger mortel rôdait tout autour d'eux elle était sidérée d'avoir encore à repousser leurs manières pataudes ou franchement discourtoises.

Face à ces vicissitudes le marais restait d'humeur égale. Derrière cette apparence de placidité il y avait une volonté de la tester, ou de lui accorder un répit, mais comment savoir ? Quelque chose dans la mesure de ce décor semblait avoir été bâti spécialement à son

intention. Peut-être était-ce les bambous, avec leurs cimes que ballotaient une brise qu'ils étaient les seuls à percevoir, ou la surface même de l'eau, jusqu'où tournoyaient des énigmes écrites d'un geste sûr dans la vase. Les bambous... Jezabel se rendit compte qu'elle n'était pas seule sur les rives de la mare ; ou plutôt, elle assimila cette information, qu'elle avait négligée jusqu'ici. Là, quelque part : deux yeux étaient braqués sur elle, auxquels l'intermittence des mouvements du feuillage conférait le caractère abscons d'un message codé. Parfaitement immobile, la silhouette de l'indigène était rendue indiscernable de la végétation dont elle partageait le même caractère noueux et élancé. Plus que d'une menace, il s'agissait d'un message dont la teneur était exprimée sur toute la portée du regard du jeune sauvageon. Eilin formula sa question muette et il lui répondit (la compréhension qu'elle en avait à cet instant précis ne laissait aucune place au doute) : « Pas encore. »

Pas encore. Rentrer au camp. Passer au milieu des mercenaires. Feindre d'ignorer qu'il restait à ces hommes quarante-huit heures à vivre, sans doute moins. Etait-elle de quelque façon un ange vengeur qui venait répandre sur eux un jugement fatal, quoique reporté ? Pas encore.

Jezabel ne comprit pas tout de suite que c'est elle que l'on appelait ainsi avec insistance : Junon, Junon, les syllabes carillonnaient à ses oreilles sans parvenir à la tirer de ses sombres pensées. Il se trouva que le Chirurgien, ou celui qui occupait cette fonction faute de mieux, avait envoyé son assistant à la rencontre de la mutante ; quant au comment et au pourquoi, il fallut pour les tirer au clair en passer par une série laborieuse de questions et de réponses, encore que pour ces dernières Eilin se contentait pour sa part de ripostes distraitres destinées à éluder ses propres pérégrinations. Jezabel suivit le messager jusqu'à la tente où Monk Eastmann avait été installé. Si elle en avait eu besoin, l'odeur de putréfaction qui l'accueillit à l'entrée lui apporta la confirmation que sur ce front-là non plus les nouvelles n'étaient pas

bonnes. Malgré la moustiquaire, la pièce était tapissée par un bourdonnement sinueux où affleuraient de temps à autre les halètements du blessé. Eilin voulut se rendre à son chevet, mais avant cela elle fut prise à part par le Chirurgien. Le Chirurgien : une silhouette en lame de couteau, percée par un regard absent et surmontée par une invraisemblable mousse de cheveux grisonnants, il ressemblait à tout sauf à un homme de l'art.

« - Ah ! Vous voilà enfin ! »

Elle s'était attendue à ce qu'il poursuive, mais de toute évidence il avait l'impression d'avoir fourni tous les éclaircissements et les justifications à sa requête. Ce fut donc à elle de reprendre :

« - Comment va-t-il ?
- Pas très bien, pas très bien... Je le crains. J'ai essayé d'aspirer le venin de la plaie, mais, euh, ça n'a pas marché, en tout cas pas complètement, et avec la gangrène il a de fortes poussées de fièvre...
- Est-ce qu'il y a un espoir de sauver sa jambe ?
- Ouh ! Ca! » Le mercenaire gloussa, et c'était une chose assez pénible à entendre. « Pas de soucis de ce côté là : elle est foutue ! Kaput ! Le problème, c'est de savoir s'il survivra après l'amputation.
- Si tout est décidé, pourquoi est-ce qu'on m'a fait venir jusqu'ici ? » le coupa Jezabel, qui goûtait de moins en moins à ce petit jeu.

Quant à l'explication elle l'avait déjà entrevue, il lui fallut juste un moment pour se faire à l'idée que cette responsabilité aussi lui incombait.

« - Tout de suite ?
- Tout de suite. »

EIlin écarta les pans de la moustiquaire derrière laquelle Monk Eastmann avait trouvé refuge dans l'obscénité de son malheur. Livide, ses contours élimés par la fièvre, il ne parut pas avoir conscience de la présence de la jeune femme même alors que celle-ci prenait place à l a tête du brancard sur lequel il reposait. Elle posa ses mains sur ses épaules, fermement mais sans méchanceté, tandis que le Chirurgien faisait à son tour son apparition.

Le mercenaire se débattit sans conviction à la vue de la scie, mais cela ne dura pas longtemps, il se tint calme, en tout cas aussi calme que l'on pouvait l'espérer, pendant toute la durée de l'opération. Peut-être comprenait-il que la lame qui déchirait ses chairs avec tant d'obstination était animée par le besoin dérisoire de le sauver, ou peut-être que cela n'avait déjà plus d'importance pour lui. Durant toute la manœuvre Jezabel garda son regard plongé dans le sien, à la fois pour le rassurer et pour se tenir à distance des bruits de raclements inhumains et qui ne semblait pas destinés à connaître de fin. Un peu de compassion se déversa de ses grands yeux marron, que Monk Eastmann accueillit avec un mélange de désespoir et d'émerveillement qui lui arracha une unique plainte raque.

Enfin le Chirurgien annonça que pour l'essentiel il avait terminé. Il dit aussi ce qu'elle voulait entendre, à savoir qu'elle pouvait retourner à ses occupations, et sans même lui laisser le temps de terminer sa phrase Eilin se précipita à l'extérieur, où de grandes goulées d'air providentielles firent refluer sa nausée.

Dehors, le soir tombait déjà. Bientôt il faudrait reprendre le voyage. Peut-être que Moses Howl disait vrai et que dans deux jours ils seraient arrivés aux montagnes mais même dans ce cas ce serait sans doute trop tard pour sauver la vie de Monk Eastmann. Le plus vraisemblable était encore qu'ils mourraient tous sous les coups des indigènes, ou engloutis par le marais comme tant d'autres avant eux.

Et quant à Jezabel ? Et bien, elle songea qu'il lui fallait encore apporter leur ration aux prisonniers, et elle se remit en route, satisfaite d'avoir trouvé un rôle dans ce monde si cruellement dépourvu de sens.

Le cimetière

Le grincement qui accompagnait la porte lorsqu'elle s'ouvrit était de nature à chasser tout espoir de furtivité, même si cela s'avéra sans conséquence. Dans son sillage, un bandeau oblique de lumière se risqua dans l'atelier, dont les contours endossaient la clarté comme un costume mal ajusté et abandonné trop longtemps au rebut.

« - C'est bon, il n'y a personne. »

Torno Baneblade entra le premier, tomahawk en main. La lueur venue du dehors le décrivait par degrés successifs, comme une mise en garde rédigée dans un style télégraphique. Il était de petite taille, ou du moins c'est ce qu'on aurait pu dire s'il avait été humain ; dans sa démarche il y avait quelque chose, ou bien peut-être dans la façon dont ses muscles jouaient sous sa peau bleutée, qui rappelait un fauve ou un oiseau de proie. Il arborait la coiffe traditionnelle des Faërgoth, une unique tresse noire, et quant à sa tenue elle se limitait à une veste de cuir sans manches et à un pantalon rayé qui paraissait avoir connu des jours meilleurs.

Derrière venait Amphitryon, dont le revolver désormais hors d'usage n'avait pas quitté sa ceinture ; quant au troisième comparse, à savoir Elmo Hawk, il n'y avait aucun signe de lui en vue, et sa petite taille ne faisait rien à l'affaire. Comme une lente exhalaison, la tension retomba, peu à peu, pendant que le soleil de la fin d'après-midi brossait la scène avec une netteté à chaque instant plus saisissante.

« - Ce n'est pas que l'endroit soit dénué d'un certain charme rustique, mais dis-moi, pourquoi nous avoir amenés là au juste ?

- Je dois récupérer quelques affaires » répondit Jones, sans lever la tête du bric-à-brac dans lequel il fouillait.

« - Ces types, là, tes nouveaux amis...
- Les Gentlemen ?
- Oui, ceux qui sont après nous... Ils ne risquent pas de trouver cet endroit ?
- Bien sûr que si. »

Etourdi par l'inaction, l'elfe semblait gagné par une torpeur aussi subite que ne l'avait été son élan un peu plus tôt. Il finit malgré tout par renouer le fil de sa pensée :

« - Mais on sera déjà partis lorsqu'ils arriveront, n'est-ce pas ?
- C'est l'idée. » L'aventurier trouva enfin ce qu'il cherchait, une pelle, elle avait l'air rouillée et presque hors d'état elle aussi mais elle serait bien suffisante pour ce qu'il avait en tête. « Avec un peu de chance, ils comprendront nos plans, et ils se lanceront à notre poursuite. » Alors qu'il ressortait, Amphitryon passa devant son compère, que ses considérations avaient perdu en chemin. « Comprends-moi : en fonction de ce que nous trouverons dans les mines, nous aurons besoin de renforts.
- Oui, des renforts qui ont déjà essayé de nous tuer. C'est bien ce qui m'inquiète. »

Mais Jones, qui de toute évidence n'avait pas envie de s'arrêter à ce genre d'objections, avait déjà regagné l'extérieur. Le soir qui tombait s'annonçait menaçant et chargé de reproches glacials. A travers lui, un flot de souvenirs s'éveillait dans l'esprit de l'aventurier : c'était une sensation devenue trop familière ces derniers temps et qu'il avait appris à redouter. Amphitryon n'avait aucun désir de s'encombrer de pareils ancrages, et il repoussa cette prémonition sans plus y penser. Il longea l'arche de Nahuatzin, et continua jusqu'à s'avancer parmi les tombes. Il n'avait aucun mal à retrouver son chemin : n'était-il pas venu tout récemment encore, accompagné de Jezabel ? De même, il

n'eut pas besoin de lire les noms gravés sur la pierre tombale pour savoir qu'il était arrivé.

Il se mit à creuser.

« - Chez nous autres Faërgoths, il n'existe pas plus grand sacrilège que de troubler le sommeil des morts. » dit Torno quand il l'eut rejoint. « On dit aussi que celui qui s'y aventure prend le risque de s'attirer la colère du revenant. »

Il avait dit ça comme ça, sur le ton de la conversation ; aussitôt son avertissement proféré lui-même semblait ne plus y accorder d'importance, pas plus qu'il ne s'était proposé pour apporter son aide à Amphitryon.

« - Ne t'en fais pas pour moi. » finit par répondre celui-ci. « Je ne crois pas que les superstitions du Pays des Djinns soient descendues jusqu'ici. Je sais ce que je fais. »

L'aventurier se concentra sur sa besogne et pendant un moment on n'entendit rien d'autre que le bruit de ses efforts et leur syntaxe dénuée de finesse. La terre était tendre et rougie par les ocres. Y creuser c'était s'enfoncer dans les viscères d'une créature inimaginable et dépourvue de conscience à l'exception de son appétit jamais rassasié. Jones s'en trouva bien vite barbouillé de longues traînées qui s'écoulaient le long de son échine et soulignaient chacun de ses mouvements.

Pour plus de confort, il enleva sa veste de masseur, à l'intérieur de laquelle se trouvaient encore enroulés les documents dérobés au salon de massage. Il ne fallu pas longtemps pour que Torno, qui jusque-là avait semblé s'endormir sur le muret tout proche, ne commence à les feuilleter distraitement.

« - Alors, quel est le plan ?

- Le plan ? Tu as besoin d'un plan, maintenant ? » Le discours d'Amphitryon, moins percutant qu'il ne l'aurait voulu, s'effilochait sous l'effet de son essoufflement. « Je t'ai connu moins prudent, à une époque.

- Oh, je ne faisais que poser la question. » L'elfe n'avait toujours pas levé les yeux de sa lecture. « Il faudra encore un moment avant que Elmo ne revienne, et de toute façon je suppose que tu ne partiras pas d'ici avant d'avoir creusé ton fichu trou. J'essayais juste de passer le temps, c'est tout. »

Jones prit un moment pour réfléchir, si bien que son ami en vint à croire qu'il avait fini par l'oublier pour de bon.

« - Et bien, disons que si parmi tous ces mystères il y a un endroit qui ressemble à la gueule du loup, c'est vers là que nous nous dirigeons autant que possible.

- C'est bien ce qui me semblait. » Mais contrairement aux apparences, Baneblade n'avait pas résolu de rendre les armes, et il prenait goût à cette modeste joute verbale, tout dérivatif au combat physique qu'elle puisse être. « Mais dis-moi encore une chose... Ce bonhomme à qui tu as volé les plans, celui du salon...

- Zopher Sten ?

- Il me paraît clair qu'il trempe jusqu'au cou dans ces magouilles, non ?

- Il en est sans doute même à l'originie, oui.

- Alors pourquoi ne pas lui rendre visite, directement chez lui ? »

Indéniablement, Torno marquait un point avec sa question ; pour tout dire, Amphitryon se l'était lui-même posée. Ses arguments étaient donc déjà fin prêts lorsqu'il lui répondit, il dit qu'il leur fallait plus de preuves que ces simples plans, et quant à aller chez Zopher Sten le problème était bien simple, on ne lui connaissait pas d'adresse à

Prosperity, c'était le genre d'homme toujours par monts et par vaux, et quand il était en ville il résidait dans une chambre au salon de massage.

Ce que Jones garda pour lui en revanche, c'est qu'il n'avait aucune envie de retourner là-bas ; cette pensée pourtant s'affirmait irrésistiblement dans son esprit, ce n'était plus le foyer accueillant qu'il avait connu mais un nid de vipères prêtes à s'entre-dévorer, et il pressentait qu'aucun avenir ne s'offrait à lui dans ces montagnes où il avait grandi. Ça, et le fait que tout au fond de lui brûlait toujours l'espoir de retrouver Jezabel, et ou mieux qu'au cœur de l'adversité ?

« - Et la fille... » l'aiguillonna Torno, « que devient-elle dans tout ça ?

Amphitryon ne répondit pas tout de suite cette fois. La question de son ami lui avait fait l'effet d'un projecteur braqué en plein sur ses pensées au moment où il s'y attendait le moins, et il se demanda s'il avait parlé tout haut ou si l'elfe était doté de quelque pouvoir télépathique. Ni l'une ni l'autre de ces deux options ne l'aurait vraiment étonné en définitive.

« - Avec un peu de chance, on la retrouvera là-bas. » En même temps qu'il disait cela il se demanda s'il le croyait réellement, et son cœur se serra à l'idée que Jezabel pouvait être déjà arrivée sur place et abandonnée à elle-même face à de redoutables ennemis.

« - Alors c'est ça ? Tu joues les détectives, mais au fond, tu attends que Madame rentre à la maison ?

- Laisse-moi te dire une chose : plus je découvre cette vie de détective, et plus j'envie celle de mari au foyer. »

C'aurait dû sonner comme une boutade, mais à bien y réfléchir Jones sentit un accent amer de vérité dans ces dernières paroles. Il

arrêta de creuser quelque temps : il avait besoin de souffler et quoiqu'il en soit Elmo n'allait pas arriver tout de suite. Il regarda le trou dans lequel il se tenait et cela ; c'est-à-dire, tout ce qu'il avait jamais entrepris ; lui parut vain et pour finir dépourvu de sens. Amphitryon se tourna vers Torno : l'elfe était toujours plongé dans ses documents, mais l'aventurier aurait été prêt à parier qu'il ne savait même pas lire. Quant à lui-même, et bien, quel triste effet il produisait ainsi, couvert de traînées de boues qui lui faisaient comme de grandes éclaboussures rouge sang ?

« - Dis-moi… » il était certain d'avoir toute l'attention de son ami, et il ne se força pas à élever la voix au-delà du simple murmure « Est-ce que nous avons déjà accompli quelque chose de valable, toi et moi ?
- Qu'est-ce que tu veux dire par là ?
- Et bien, est-ce que tu crois qu'une fois au moins, une de nos actions a fait une différence ? »

Ce fut au tour de Baneblade de prendre le temps de la réflexion, mais assez vite malgré tout il finit par répondre :

« - Rien qu'aujourd'hui, nous avons battu un Gentleman. D'après ce que tu as l'air d'en dire, ça n'est pas un mince exploit, non ? »

Bien sûr, c'était tout ce à quoi il devait s'attendre de la part de l'elfe, telles étaient les règles simples qui régissaient son univers, tué ou être tué, et même si c'était autre chose que Amphitryon avait besoin d'entendre, il s'en contenta et se remit à creuser.

Il lui fallut encore quelques efforts pour venir à bout de sa tâche. Le couvercle du cercueil se découvrit progressivement, comme une excroissance de la terre elle-même dont les circonvolutions se déployaient à chaque pelletée un peu plus. Enfin Jones acheva l'excavation de cette horreur rouge et vagissante qui semblait se

délecter de l'arrivée d'une heure depuis longtemps attendue. Torno ne dissimula pas sa curiosité pendant qu'il regardait l'aventurier utiliser la lame de sa pelle comme levier pour desceller la planche : le bois céda avec un long craquement plaintif qui résonna comme un dernier avertissement.

L'intérieur était vide, pour autant que l'elfe pouvait en juger ; c'est-à-dire, eût égard du moins à ce que l'on aurait pu s'attendre à y trouver étant données les circonstances. Amphitryon se pencha au-dessus de la tombe, et en tira un long paquet enveloppé dans une toile de jute épaisse. Le soin dont il fit preuve pour le déballer suffit à Baneblade pour comprendre qu'il s'agissait d'un objet digne de révérence et dont la nature exacte laissait de moins en moins place au doute.

Le fusil, puisque c'en était un, révélait ses courbes élégantes et chromées dans les flammes du crépuscule comme s'il s'était s'agi de celles de la forge d'où il était sorti au départ. L'elfe avait déjà vu des armes à feu bien entendu, des mousquets tels que l'on en trouvait parfois dans l'Empire Majoritaire, où même les revolvers d'Amphitryon ; mais il y avait sans conteste là quelque chose de nouveau, un instrument de mort issu d'un âge oublié et muré dans son indéchiffrable menace. Jones récupéra aussi quelques disques métalliques que son compère identifia comme des munitions. Il inspecta le tout avec un air satisfait et ressortit de la fosse, abandonnant à leur sort pelle et cercueil.

« - Tu crois que tout cet arsenal est vraiment indispensable ? » lui demanda Torno pendant qu'il rajustait sa veste.

« - Rien de ce qu'on pourra mettre de notre côté ne sera de trop, tu peux me faire confiance.

- Puisque d'après toi, nous courons à une mort certaine, tu peux peut-être faire les frais d'une explication plus détaillée, non ?

- Ce ne sont pas seulement des galeries qui ont été creusées sous la montagne. » Amphitryon désigna les documents du salon de massage

d'un geste vague. « A en croire ces plans, c'est une usine qu'ils ont bâtie ; et ils ont l'intention d'y fabriquer des armes, tout à fait pareilles à celle-ci, s'ils n'ont pas déjà commencé. » Il marqua un temps d'arrêt, peut-être pour mieux saisir la portée de ses propres révélations. « Voilà l'objet de leur traffic, qui apparaît clairement en fin de compte. Ce qu'ils monnayent, c'est le savoir perdu du Hellden, sous sa forme la plus meurtrière.

- Tu m'as l'air bien renseigné sur les us du Pays Fantôme, pour autant secrets qu'ils soient supposés être. » Fut le seul commentaire que Baneblade trouva à faire. Quant à lui, il paraissait se soucier bien peu de ces mystères et ces machinations.

« - Si je sais tout ça, c'est pour la simple raison que je suis né là-bas. D'après toi, pourquoi est-ce que les Gentlemen me détesteraient autant, sinon ? »

Torno s'était attendu à à beaucoup de choses mais pas à ça, mais même s'il aurait voulu creuser cette question, leur attention fut à ce moment précis happée par le bruit familier d'un Arachsinge à l'approche.

C'était une bête magnifique, qui avait grimpé sans effort depuis le fond du gouffre que l'obscurité léchait déjà comme la marée montante jusqu'au parapet qui longeait le cimetière. Son pelage blanc était parcouru d'éclairs bleu métallique, et dans les replis de son encolure disparaissait presque la silhouette minuscule d'Elmo Hawk. Rien qu'à voir la qualité de la sellerie, et même si celle-ci avait été délaissée par le daïkini du fait de sa taille, il n'était pas difficile de deviner que celui-ci avait dû fureter dans un haras d'exception pour y dénicher sa monture. Amphitryon abaissa son arme, qu'il avait braquée par réflexe, et échangea un regard amusé avec Torno. Dans ses veines, c'est le frisson familier de l'aventure qu'il sentait battre comme autrefois, et pour un moment il mit de côté sa mélancolie et les élans de son âme tourmentée.

« - Je vois que comme d'habitude, tu n'as pas fait les choses à moitié. » Commenta l'elfe.

« - Il n'y a qu'une chose à ajouter, » compléta Jones : « Qu'attendons-nous pour nous mettre en route ? »

Les âmes sœurs

La Gueule Noire. C'est ainsi que les contrebandiers avaient fini par baptiser l'entrée des tunnels creusés sous les falaises qui surplombaient le port. Leur façon à eux d'exorciser leur hantise de cet affreux trou d'où l'obscurité semblait prête à se déverser en permanence ; un œilleton ouvert sur un abysse depuis lequel leur commanditaire les épiait, et dont ils se tenaient à distance autant que possible. Lowek Kar aurait donné cher lui-même pour se trouver ailleurs, mais rien à faire, c'est bien à lui qu'avait échu l'honneur périlleux de réceptionner cette nouvelle livraison, et à présent il lui fallait faire bonne figure, seule la poussière que soulevaient ses bottes pendant qu'il faisait les cent pas laissait figurer un peu de son mécontentement. Le reste de ses hommes attendaient aussi proche que possible de la sortie, et la lueur rassurante d'une lampe à pétrole glissait entre eux comme les doigts d'une main protectrice.

Un son de raclement leur parvint depuis le fond de la caverne, là où l'obscurité était la plus épaisse. Il semblait avoir parcouru de nombreux échos avant d'arriver jusqu'à eux : difficilement identifiable, comme la forme indistincte de leur angoisse. Lorsqu'il devint évident malgré tout que le bruit venait dans leur direction, Lowek leur fit signe de se taire et de garder leur calme. La cargaison arrivait.

Le convoi ne ressemblait à rien tant qu'à une procession religieuse, dont il empruntait les apparats et le symbolique absconse. En tête venait un homme-taupe, ses yeux rouges et son visage blême dissimulés par le voile de son chapeau à bord large. Le bâton sur lequel il s'appuyait donnait la cadence aux esclaves qui le suivaient : ils étaient une vingtaine environ, recourbés sur les câbles de halages qui tractaient les longs chariots où était entreposée la marchandise. Ils avançaient tête baissée, peut-être cherchaient-ils à augmenter leur compacité pour faire face à l'épreuve, ou plus sûrement ils essayaient

juste de voir là où ils mettaient les pieds dans cette obscurité où ils étaient tenus. Enfin, un petit groupe de geôliers fermait la marche. Dans leur posture de désœuvrement il y avait l'expression obscène d'une menace qui fit hésiter jusqu'à Lowek Kar lui-même. Le contrebandier s'avança pourtant, suivi de près par ses hommes d'équipage.

« - Vous n'êtes pas en avance.
- Zool Angband n'est pas venu ? »

Il n'avait jamais eu affaire à un homme-taupe par le passé, et même s'il s'y était préparé, le fait que celui-ci soit doué de parole restait une anomalie rendu plus grossière encore par les intonations désagréables de sa voix.

« - C'est de lui que je tiens mes ordres, en personne. »

Lowek brandit la lettre qui portait le cachet du maître du port. Il se demandait si la vision nocturne de la créature qui lui faisait face était vraiment si bonne qu'elle puisse distinguer les détails du document à cette distance et alors que lui-même ne voyait rien à plus d'un mètre avec netteté, mais quoi qu'il en soit il n'avait pas l'intention d'approcher plus que nécessaire et l'autre parut satisfait et fit signe aux esclaves d'avancer à leur tour.

Toute cette rencontre semblait obéir à un protocole complexe et mal adapté à pareilles circonstances ; mais le contrebandier se souvenait aussi qu'aucune précaution n'était superflue en présence des Subterranéens.

« -On peut peut-être commencer, à moins que vous n'ayez envie de perdre plus de temps.
- Pourquoi êtes-vous si nerveux ? »

Laissées en suspens, les paroles de l'homme-taupe changèrent plusieurs fois de forme, à la manière de ronds de fumée. Lowek aurait voulu y couper au travers ou les épingler mais il lui fallait garder son calme, c'était à ce prix-là qu'il pourrait écourter cette pénible mission. Un peu plus loin, fournissant un arrière-plan indistinct à ses pensées, la marchandise passait de mains en mains : une forme de conversation monosyllabique qui n'en exprimait pas moins la confraternité entre les esclaves et les contrebandiers. Les lourdes caisses bardées de fer étaient déchargées l'une après l'autre des chariots, et emportées à l'extérieur de la grotte.

« - Je me sentirai plus rassuré quand les renforts qui nous été promis seront arrivés. » Finit par lâcher Lowek Kar.

« - Le maître n'a rien dit encore à ce sujet. Soyez sûr qu'il y pourvoira le moment venu.

- Ce discours là, on me l'a déjà servi, et je n'y ai pas cru la première fois non plus. J'espère juste que votre maître sait ce qu'il fait, et qu'il se soucie encore de faire prospérer ses affaires.

- Patience...

- Patience ? Que croyez-vous qu'il va se passer lorsque les sauvages attaqueront ? Ils nous tueront jusqu'au dernier, voilà ce qu'ils feront ! »

L'écho de ses propres paroles revint au contrebandier : chargé de menace, même si sans aucun doute il en fallait plus pour intimider l'homme-taupe. Malgré sa volonté de se tenir tranquille, voilà qu'à la première occasion il n'avait pu contenir l'agressivité qui avait jailli au travers de lui comme la foudre, ce qu'il essayait d'exprimer par là c'était l'inquiétude qui le rongeait depuis des semaines.

Sans qu'il ne s'en soit rendu compte les autres subterranéens s'étaient rapprochés de lui, peut-être avaient-ils été alertés par ses

éclats de voix. Leurs faces blafardes étaient entaillées par un sourire qui s'ouvrait sur une rangée de dents taillées en pointe : ceci, et d'autres signes dépourvus eux aussi d'équivoque pour qui savait les lire, en disait suffisamment long sur leur désir de voir la situation s'envenimer ; mais avant que les choses ne dégénèrent pour de bon, un des contrebandiers informa Lowek que l'échange était terminé.

C'était le signal qu'il avait attendu tout ce temps, à présent qu'on n'attendait plus rien de lui il pouvait se retirer avec pour lui la satisfaction d'avoir mené à bien sa mission. La tension qui parasitait chacun de ses mouvements un instant plus tôt reflua bien vite, et tout aussi rapides les deux troupes repartirent chacune de leur côté, les uns vers la surface et les autres dans les ténèbres souterraines, aucune amabilité ne fut échangée à cette occasion mais aucune menace non plus et c'était ce qu'il y avait de mieux à espérer étant données les circonstances.

Lowek Kar repensait encore à tout cela un peu plus tard alors qu'il redescendait en direction du port. Entraîné en avant par ses réflexions, il distançait rapidement le reste de ses hommes, et avec eux la marchandise dont il avait la garde, peut-être était-ce sa façon à lui d'essayer de se soustraire à ses responsabilités, mais cette manœuvre-là était vouée à l'échec. Les hommes-taupes ; leurs esclaves ; les cargaisons capitonnées dans leur secret, et la route sous la montagne, dont nul ne savait où elle menait au juste ; toutes ces choses-là, le contrebandier aurait préféré ne pas avoir à les côtoyer de si près, et elles le retenaient piégé à terre plus sûrement qu'aucune ancre. Si seulement il avait pu reprendre la mer, laisser derrière lui tous ses tracas... Le soir qui tombait n'apportait aucune réponse à ses problèmes, à peine une distraction pour les rendre plus supportables. C'était le moment le plus lumineux de la journée, lorsque le soleil se penchait sur la baie et plongeait dans la mer. Des vasques d'argent se

remplissaient sur les flots, et Lowek s'abandonna volontiers à leur clarté réparatrice.

Il croisa deux sentinelles en route pour le tour de garde nocturne et s'étonna de la rapidité avec laquelle le fonctionnement codifié de la vie du port avait, par la seule force de l'habitude, revêtu un vernis de normalité. Avec cette méticulosité de façade qu'il affectait ces jours-ci, il supervisa ses matelots pendant qu'ils entreposaient la marchandise dans une remise près des docks, c'était un poids qui glissait de ses épaules à chaque nouvelle caisse un peu plus et seulement à la fin il s'autorisa à afficher un peu de l'ancienne familiarité qui l'avait toujours lié à ses hommes.

Ceux-ci se dispersèrent pourtant une fois leur tâche accomplie, et leur capitaine se trouva bientôt à déambuler seul le long des quais. La Camarde, le bateau sur lequel il avait parcouru la plupart des mers qui bordaient Kheleb, l'accueillit avec toute la froideur d'une maîtresse éconduite ; mais même si c'était précisément ce qu'il aurait voulu il n'y avait rien que Lowek pût ajouter pour faire amende honorable, et il préféra continuer sa route sans même lever la tête pour saluer son navire.

Le reste de son chemin se déroula comme le fil d'une conversation déjà ressassée et d'où aucun argument nouveau ne pouvait jaillir. La porte de sa cabane était entrebâillée lorsqu'il y arriva mais même cela ne suffit pas à l'émouvoir, bien sûr les indigènes avaient frappé jusqu'au cœur du port par le passé mais il était peu probable que cela se reproduise maintenant que tout le monde était sur ses gardes, et il n'y avait pas de raison de perdre son sang-froid en définitive. Philia Antelios avait pris l'habitude de lui rendre visite de temps à autre, et Lowek ne fut pas surpris de le retrouver attablé dans la pièce principale. Il était accompagné, comme c'était souvent le cas là encore, d'une bouteille de sirop de glumo, le seul alcool disponible sur place et qu'il avait adopté peu après son arrivée. Au moins avait-il eu la

décence d'apporter deux verres avec lui, même s'il n'avait pas poussé la courtoisie jusqu'à attendre son hôte pour se servir à boire.

« - Alors, que me vaut le plaisir ?

- Une nouvelle, qui t'intéressera peut-être. » Philia passa sa langue sur ses lèvres, une mimique que son camarade lui connaissait bien lorsqu'il était en proie à un dilemme comme cela semblait justement être le cas. Il chassa le doute avec une nouvelle rasade de liqueur : « mais dis-moi d'abord : comment était la vue tout là-haut, depuis la Gueule Noire ? »

Lowek ne répondit pas tout de suite. A la place il s'assit, se servit à son tour un verre sans faire mine d'y toucher. Pour tout dire le sujet le mettait mal à l'aise, malgré sa toute nouvelle amitié pour Antelios il savait que leur patron à tous deux était loin d'accorder toute sa confiance au « commandant », ainsi qu'il l'appelait avec mépris, et lui-même répugnait à livrer plus d'informations que nécessaire sur ses activités de contrebandier.

« - Bon, bon, oublie ce que j'ai dit. Il faut croire que par une journée comme celle-là, avec le soleil et l'air du large, j'ai comme des envies d'ailleurs.

- A qui le dis-tu ! » Répondit le contrebandier. A dessein, son ami l'avait tiré d'un mauvais pas, et il se cala dans un sentiment confortable de reconnaissance. « Parfois, j'ai l'impression que la mer est une femme qui nous en veut de l'avoir délaissée, et alors je n'espère qu'une chose : qu'elle accepte enfin de me reprendre !

- Quelle pitié pour moi si c'est le cas » s'esclaffa encore Philia, « car les dieux me sont témoins que je n'ai jamais été en vaine avec les femmes, leurs mystères et leurs rancunes ! »

S'il avait prononcé ces derniers mots sur le ton de la boutade, ils n'eurent pas l'effet escompté ; mais au moins ils n'enrayèrent pas la dynamique plaisante de leur discussion. Celle-ci se présentait comme un bloc de matière brute dans lequel ils taillaient par coups discrets, sans s'accorder uur une forme définitive ou s'approcher de quelconque manière de son cœur. Lowek s'amusait de voir son ami, que l'alcool incitait pourtant à verser dans la confidence, se dérober au prix de manœuvres maladroites à chaque nouvelle occasion de délivrer l'information qui l'avait poussé à venir en premier lieu. Après un moment il finit malgré tout par se lasser de ce petit jeu :

« - Si tu me parlais plutôt de la nouvelle que tu voulais m'annoncer tout à l'heure...

- Crois-le ou non, mais je pense avoir trouvé le moyen de nous débarrasser de la menace des indigènes. » Philia ne s'était pas laissé intimider par la question, peut-être avait-il simplement attendu le moment opportun pour livrer sa révélation. Il vida un autre verre en signe de défi, mais même cela ne suffit pas à chasser le mauvais pressentiment qui venait de gagner le contrebandier. « Malgré toutes les assurances de Zool Angband, il semble clair que notre patron, qui qu'il soit raiment, n'a aucune intention de nous envoyer les renforts promis. Si nous voulons survivre à une attaque des sauvages, c'est au soutien de la flotte impérial qu'il nous faut recourir. »

On y venait donc, songea Lowek. L'expression d'Antelios, la naïveté dont il avait fait preuve en révélant son inoffensif fantasme, tout cela contribua à le rassurer un peu. Le ton qu'il prit pour répondre avait ces mêmes accents paternalistes qu'il employait parfois pour recadrer ses matelots.

« - C'est oublier que ce port n'a aucune existence officielle, et que la seule raison pour laquelle il a été bâti est la contrebande. Tes amis

impériaux ne lèveront pas le petit doigt pour nous venir en aide... s'ils ne viennent pas faire le sale boulot eux-mêmes.

- Tu... Tu ne comprends pas. » Les modulations de la voix de Philia avaient pris un chemin tel qu'il n'était pas difficile de deviner ce qui allait suivre, mais il le dit quand même : « Je les ai déjà prévenus. La flotte sera là d'ici une semaine. »

Le contrebandier encaissa cette révélation avec tout le stoïcisme que lui avait inculquée une vie passée en mer. Il avait l'impression de voir un nouveau front de tempête s'assembler là où jusqu'à présent s'était trouvé le dernier coin de ciel clair : à l'Ouest, vers le grand large et l'espoir désormais vain d'échapper à ses tourments.

« - Est-ce que tu te rends compte... » Chaque mot lui coûtait, et il prenait conscience que cette trahison l'affectait plus qu'il ne l'aurait imaginé, bien au-delà des niveaux superficiels de son âme sur lesquels il avait vogué ces dernières semaines. « Est-ce que tu te rends compte que c'est le dernier clou de notre cercueil que tu viens d'enfoncer ? »

Il réalisa qu'il avait saisi l'officier de liaison par le col lorsque la main de celui-ci se posa sur la sienne. Dans le geste d'Antelios il n'y avait rien d'hostile pourtant : la délicatesse qui avait présidé à son exécution trahissait une longue maturation, même si rien là-dedans n'aurait pu laisser deviner ce qui allait suivre. Avec une lenteur géologique, il s'approcha de Lowek. Le tapis de précautions dont il s'était fait précéder devait avoir engourdi la vigilance du contrebandier car ce dernier ne réagit pas jusqu'à temps que leurs lèvres se frôlent ; puis quelque chose dans l'enchantement qui les avait tenus sous sa coupe se brisa, et, soudain libéré, il frappa Philia d'un coup de poing à la mâchoire. Désarçonné par l'émotion autant que par le choc, Antelios roula à terre, entérinant le fossé qui s'était creusé en un instant de

vérité entre les deux amis. Le silence qui suivit agit sur eux comme une loupe qui révélait tout de leurs états d'âme respectifs.

« - Je ne m'excuserai pas pour ce qui vient de se passer. » dit l'officier après s'être relevé. Son veston était imbibé d'alcool et il essuya le filet de sang qui perlait à son menton.

« - Sors d'ici tout de suite. » Lowek tremblait d'une rage qui en exprimait davantage sur ses sentiments que tout ce qu'il avait pu dire jusque-là. Il désigna la porte de la main : « Je te laisse une heure, et après je donnerai l'alerte. Hors de ma vue maintenant, espèce de dégénéré. »

Par une de ces bizarreries de l'existence, le même instinct qui l'avait poussé à l'étreindre conduit cette fois Philia à se jeter sur le contrebandier dans un élan meurtrier. L'attaque témoignait d'un degré certain d'impréparation, mais la détermination avec laquelle elle avait été menée suffit à jeter les deux hommes au cœur d'une mêlée indécise.

Ils entreprirent donc de renverser tout le mobilier, mais pas avec trop d'enthousiasme, il n'y en avait pas beaucoup de toute façon, et quant aux coups ils étaient échangés presque à regret, comme des adieux. Lowek avait pour lui une meilleure condition physique, et une plus grand habitude de ce genre de situation ; mais ces avantages étaient contrebalancés par la retenue qui guidait chacun de ses gestes, car, au contraire de son adversaire, il conservait suffisamment de lucidité pour ne pas vouloir l'amocher pour de bon. Il crut que le plus dur était fait lorsqu'il réussit à prendre Antelios au piège d'un étranglement éprouvé par des années de pratique : c'était là sous-estimer la combativité de l'officier qui, malgré ses yeux révulsés, malgré le bégaiement qui montait de sa bouche écumante, malgré surtout l'engourdissement qui le gagnait peu à peu, parvint à se saisir de la bouteille et à la fracasser sur le crâne de son adversaire pour se libérer.

A bout de souffle, les deux hommes se fixèrent un moment. Ils étaient trop fatigués pour reprendre le combat tout de suite et dans le regard de Lowek on pouvait lire un tout nouveau respect pour son ami, qui était libéré plutôt qu'exclu par une vigoureuse animosité. Philia quant à lui ne lâchait pas des yeux le tesson dans sa main, peut-être par peur d'en être à son tour la victime, ou parce que dans le reflet déformé que lui renvoyait le verre il percevait l'expression résolue de sa propre volonté. Il aurait voulu partager sa découverte mais il n'était plus temps pour cela, en substance telle était la leçon qu'il venait d'apprendre : lorsque le contrebandier le chargea, son bras se détendit par réflexe et il lui enfonça le moignon de sa bouteille dans la gorge avec autant de facilité que s'il s'était s'agit de papier.

Les deux combattants s'arrêtèrent net.

Ils se dévisagèrent à la recherche d'un signe quelconque de dénégation mais rien ne vint, et pour finir ils durent se résoudre à contempler la portée de ce qui venait de se passer, et à en goûter l'amertume. Antelios prit son ami dans ses bras avant que celui-ci ne s'effondre tout à fait. Le visage de Lowek, rendu plus beau encore par l'expression sereine que lui conférait la mort toute proche ; les filets de sang qui décrivaient leur éphémère dessein par saccades sur sa main crispée ; et la nuit qui l'attendait au-dehors ; ces vignettes se succédaient dans l'esprit de Philia à la manière d'un kaléidoscope, ou d'un jet de conscience destiné à figer une fois pour toute sa réalité.

Et si peu de temps... Quelques minutes à peine, et c'était tout ce à quoi ils avaient droit. Tout ce à quoi leur vie d'amants allait devoir se réduire. Le contrebandier passa un doigt ensanglanté sur les lèvres de son bien-aimé. Il trouva encore la force de murmurer quelque chose et l'autre lui répondit qu'il savait déjà et bientôt tout fut fini.

Plus tard, au plus profond de la nuit, Antelios livrerait le corps du seul homme qu'il ait jamais aimé aux eaux noires du port (des funérailles de marin, penserait-il encore, les plus adéquates qu'il puisse lui offrir) mais avant cela il passa un long moment à le bercer avec

tendresse : enterrant un à un les rêves d'une vie paisible passée en sa compagnie, et se préparant à affronter l'existence de fer et de feu qu'il voyait déjà se précipiter au-devant de lui.

Il était une fois… Le mort-vivant

Une étrange assemblée s'était réunie dans les tréfonds de l'usine, là-même où se précipitaient les trajectoires convergentes d'Amphitryon et de Jezabel. Dans l'une des nombreuses salles creusées sous la montagne et qu'il arpenterait bientôt se trouvait Aries Leto, le comte de Prosperity en personne autour duquel les hommes-taupes formaient une cour grouillante et indistincte qui s'agitait dans l'obscurité.

La faible lueur qui se dévidait d'un chandelier venait seule apporter une modeste contestation aux ténèbres, et éclairait le visage du vieillard avec une acuité morbide. Malgré tous ses efforts, celui-ci avait du mal à se sentir à son aise au milieu des subterranéens, et il s'échinait à contrôler un sentiment mêlé de colère et d'impuissance qui lui était devenu avec les ans aussi familier que la prison de son propre corps brisé. Ils étaient réunis autour d'une table de métal brillant : le métal était couvert d'inscriptions dont le secret avait traversé les âges, et la table avait la forme d'un sarcophage d'où plongeaient dans le sol et jusqu'au plafond des excroissances rouges qui ressemblaient à des viscères luisants. Comte et hommes-taupes, tous semblaient dans l'attente d'un ordre du jour, ou de l'arrivée d'un invité de marque. D'une façon qui échappait en partie à leur entendement, c'était presque le cas.

Sous la surface du tombeau, Marl Kolevach se rappelait. Il se trouvait dans cette configuration d'esprit où il pouvait se remémorer chaque instant de sa vie passée, jusqu'au plus insignifiant ; mais à chaque fois qu'il tentait de se concentrer sur un événement en particulier, celui-ci s'effilochait et rejoignait le cours commun de son existence. Son corps, c'est-à-dire ; ce qui, chez lui, tenait lieu d'enveloppe corporelle, loin de se tenir immobile, s'animait par saccades dont le rythme était imposé par des génératrices situées dans

le sol ; mais même cette contrefaçon de vie ne venait pas contrarier son humeur méditative. Pendant longtemps, chacun de ses passages à l'intérieur du sarcophage lui avait fait l'effet d'une nouvelle naissance, mais plus maintenant, il avait fini par se rendre compte que cette sensation de délassement qu'il éprouvait se rapprochait davantage d'une nouvelle mort.

Car il connaissait la mort, pour l'avoir déjà expérimentée par le passé : une mort sophistiquée, et héritée d'une tradition établie de longue date, comme il en allait de chaque chose au Hellden. Penser à tout ceci le ramena des années en arrière. A une époque, il avait été un des habitants des cités blanches coupées du monde, apprenant les secrets des Technomanciens avec une avidité aiguillée par sa seule soif de vengeance. Mais eux aussi avaient appris de lui, en fin de compte eux aussi avaient appris son secret ; et après qu'ils eurent acquis la certitude de ce qu'il n'avait aucune intention de rejoindre leurs rangs, ils l'avaient exécuté. Ils ne s'étaient pas donné la peine d'organiser un procès avant de délivrer leur sentence.

De tous ses souvenirs, c'étaient ceux-là que Marl pouvait convoquer avec le plus de précision. Ils l'avaient conduit jusqu'à une clairière à l'écart de la ville, et c'était là qu'il avait reçu d'eux une dernière et cruelle leçon. Depuis longtemps il avait abandonné derrière lui la chair décomposée et tombée en poussière, mais il se rappelait encore chaque coup, chaque entaille oblitérant un à un les pans de sa conscience jusqu'au baisser de rideau final. Il ressentait une certaine satisfaction à revivre un peu de la souffrance qui seule le rattachait encore à son existence passée et à sa condition de mortel.

Malgré tout, il finit par s'arracher à ses considérations. Il se sentait entraîné en avant par une vie nouvelle qui pulsait à travers lui, intense et irrésistible, étirant sa poigne à travers les corridors et les salles de l'usine. Il se déployait le long de câbles de métal, parcourant à une vitesse immatérielle chacune des excroissances pavées d'obscurité qui s'étendaient sous la montagne à la manière d'une plaisanterie de

mauvais goût, d'une parodie lugubre qui singeait l'architecture labyrinthique des cités du Pays Fantôme. Il survola ainsi les cellules presque désertes où quelques esclaves trop épuisés pour travailler étaient allongés dans l'attente résolue de leur mort prochaine ; il survola le hall des machines, où des forces colossales se mouvaient en silence, ruminant à l'infini leur monologue pensif ; et encore la fonderie, où les creusets bouillonnaient d'une vie étincelante et mortelle. Le flux d'informations qui irriguait son cerveau lui inspirait un sentiment de puissance dont il prenait plaisir à tester les limites, analysant les piles de données avec minutie, modifiant par petites touches l'équilibre de ce microcosme qu'il avait bâti à son image.

Telle était la vie de Marl Kolevach, ou du moins l'un de ses aspects, et parmi tous celui dont le secret était le plus férocement gardé. Quant à savoir comment il était revenu de la tombe et qui l'en avait sorti, il y avait là une énigme à laquelle lui-même ne pouvait apporter de réponse. Il était étrange de penser que, quel que soit le luxe de détails avec lequel il pouvait se remémorer sa mise à mort, un voile continuait à s'interposer entre lui et ce qu'il fallait se résoudre à appeler l'épisode de sa résurrection. Seuls quelques éléments lui revenaient parfois, mais jamais de façon précise, à la manière d'un murmure prononcé juste hors de sa portée.

Il se souvenait d'un château dominant la forêt, et de l'enseignement qu'il y avait reçu, plus précieux encore mais au combien plus sombre que celui des Gentlemen. Mais quant aux noms et aux visages qu'il avait côtoyés durant ces années-là, ils refusaient obstinément de se montrer. Seule lui apparaissait parfois la face tavelée d'Hermann le Gaucher, un vétéran qu'il avait croisé alors qu'il était encore soldat, et dont il se demandait quel avait pu être au juste son rôle dans ces événements. Ce n'était que lorsqu'il était revenu à Prosperity, bien décidé à réaliser une vengeance vieille de vingt ans, qu'il avait pleinement repris le contrôle de son existence ; et il se souvenait de

chaque instant depuis lors, de même qu'il ne savait que trop bien ce qu'il lui restait encore à accomplir.

Comme à chaque fois, c'est cette pensée qui le ramena à la réalité, d'abord un écho à peine discernable du bruit de fond de ses songes, mais dont la forme se précisait rapidement, bientôt elle s'imposerait à lui tout à fait et il serait temps de s'éveiller.

A l'extérieur les hommes-taupes s'agitaient sans que le vieux Comte ne comprenne vraiment pourquoi. Il était étranger à toutes ces façons, et à les voir enrouler les tubulures rouges dans la précipitation, il se demandait quels signaux imperceptibles pour lui commandaient à leur conduite, et s'ils les avaient correctement interprétés. Ce qui était clair en revanche, c'était l'appréhension qui se lisait dans chacun de leurs gestes empressés, et qu'Aries avait eu l'occasion d'observer bien des fois par le passé chez ses propres soldats à la veille d'une bataille.

Le sarcophage s'ouvrit, sans élégance particulière. De l'intérieur émanait une lumière qui avait la texture de la fumée mais dont l'odeur était indéfinissable. Les subterranéens reculèrent d'un pas, ils se tenaient prêts à agir même si leur comportement se signalait avant tout par une extrême prudence.

Lorsque Marl Kolevach émergea finalement du tombeau, il tournait le dos au Comte et sa silhouette de cauchemar était dissimulée au cœur du jeu d'ombres qui peuplait la salle. Le silence qui suivit avait valeur d'acte de soumission, et les hommes-taupes s'y livrèrent avec ferveur. L'un d'eux tendit une jarre au revenant, qui y plongea un bras : de là où il se trouvait, Aries ne pouvait voir avec certitude ce dont il s'agissait, peut-être une sorte d'onguent, car il se l'appliqua sur le visage avec cette même gestuelle hiératique qu'il affectait depuis son réveil. Le vieux Leto n'avait jamais remarqué pareilles manières chez celui qu'il considérait encore comme son garde du corps, mais il y avait tant de choses qui lui échappaient, à commencer par la signification de cet étrange rituel ; et c'est seulement alors qu'il commença pour de

bon à regretter d'avoir quitté Prosperity, et de s'être mêlé de cette affaire en premier lieu.

Les subterranéens entourèrent Marl tandis qu'il sortait du sarcophage, mais si de mise à l'écart il était question, le vieillard, abandonné pour un instant à son sort, s'en accommoda avec soulagement. Au bout d'un moment le mort-vivant finit par reparaître malgré tout : il avait l'air moins terrible maintenant qu'il était revêtu de la redingote noire qu'il portait habituellement, et même si son chapeau à larges bords rejetait son visage dans l'ombre de façon inquiétante, le Comte n'en retrouva pas moins un peu de sa contenance.

« - Nous pouvons commencer la visite maintenant. » La voix du revenant était dépourvue d'affect mais, à ceci près, étonnamment humaine. « Soyez tranquille : vous êtes ici comme chez vous. »

Dans la situation où il se trouvait, Leto fut frappé par l'incongruité de ces paroles, il aurait volontiers cru à une farce sinistre sans le ton désarmant de sérieux sur lequel elles avaient été prononcées.

« - Je crois en avoir déjà bien assez vu… »

Mais il était trop tard, déjà Marl quittait la pièce sans prendre la peine d'écouter la suite. Le vieil infirme se demanda ce qu'il était censé faire, mais ce souci-là au moins fut de courte durée : un des hommes-taupes poussa son fauteuil à l'extérieur, et pour inconfortable que lui fut la proximité du subterrannéen, il n'en fut pas moins reconnaissant de quitter la salle du Tombeau.

Ils arpentèrent pendant quelque temps les mêmes tunnels inondés de ténèbres par lesquels ils étaient venus ; mais à une occasion au moins ils durent changer de direction, car ils traversèrent bientôt toute une suite de galeries que Aries ne se rappelait pas avoir déjà vues.

« - C'est… Plus grand que ce à quoi je m'attendais.

- Nous avons bien travaillé. » Marl, qui marchait maintenant un pas en retrait du comte, parlait sur ce ton qui donnait à penser que c'était à lui-même que s'adressait son discours en premier lieu. « L'argent du salon de massage a bien été dépensé. Votre argent a bien été dépensé. »

Le clou de la visite, si l'on pouvait dire, les attendait plus loin. Pour commencer, la coursive qu'ils empruntaient s'élargit jusqu'à ce que ses parois et sa voûte soient confondues dans l'obscurité. Traverser ce décor, c'était comme tomber indéfiniment dans une nuit silencieuse et dépourvue de forme ; mais cette impression ne dura pas, les ombres elles-mêmes se mirent à refluer, chassées par une lueur qui béait devant eux avec toujours plus d'insistance. Précédant celle-ci, un tapage féroce venait à leur rencontre : martèlements et stridences, accumulés sans queue ni tête sur un rythme inhumain.

Ils n'étaient plus très loin de la flaque de lumière qui signalait l'extrémité du tunnel, et Aries se sentit enveloppé à son tour par une chaleur industrieuse et empesée de poussière. Dernière à les accueillir, une clarté fluide comme du miel monta vers eux en nappes successives, à la manière d'un instrument d'optique dont les focales s'ajusteraient pour leur révéler peu à peu le spectacle vertigineux de la fonderie.

Les visiteurs se trouvaient sur une sorte de balcon grossièrement façonné, à quinze mètres environ au-dessus du sol. De là où ils étaient, ce que l'on apercevait en premier – ce qui frappait l'imagination avec le plus de force – c'était la flèche titanesque du haut fourneau qui s'élevait, d'abord jusqu'à leur niveau puis sur une dizaine de mètres encore avant de disparaître dans les convolutions du plafond. La structure externe de la colonne, composée de plaques d'acier martelées et rivetées entre elles, était sculptée à l'effigie d'une créature monstrueuse qui elle-même semblait édifiée toute entière sur une architecture démente de crocs et de muscles saillants, chacun

représenté avec un souci de véracité qui tranchait avec le caractère cauchemardesque de l'ensemble. Des tentacules brillants, insatiables, fouillaient à tâtons les quatre coins de la salle, d'où étaient charriés le coke et le minerai à destination de la panse ardente du Moloch. Plus bas, la coulée principale serpentait similaire à une langue rouge et vorace sifflant son flot d'obscénités. Enfin, comme un contre-jour destiné à souligner le gigantisme de la fonderie, un deuxième réseau de passerelles s'articulait autour du monstre : constitué de bois et de cordages et assemblé à la va-vite, il permettait aux esclaves de circuler d'un niveau à l'autre au gré des tâches auxquelles ils étaient employés.

« - Il faut bien reconnaître que c'est un spectacle qui ne laisse pas indifférent. » consentit le comte. Pour sa part il semblait sous l'emprise d'une excitation hystérique et contenue à grand peine, à moins que ce ne soit l'effet qu'avait sur lui une montée abrupte de panique. « J'ai eu une longue existence, et bien remplie pour tronquée qu'elle ait été ; mais jamais je n'ai rien vu de tel.

- Personne n'a rien vu de tel. Pas depuis des millénaires, et à l'extérieur des frontières du Hellden. »

Ils restèrent un moment sans rien dire. Il était difficile de deviner dans quelle direction se tournaient leurs pensées, vers le futur glorieux dont chaque détail semblait gravé dans les rouages de la fonderie, ou vers le passé pour lequel leur âme torturée avait le plus d'inclination.

« - Crois-tu que cela sera suffisant pour l'attirer ici ?

- Jones ? Bien sûr qu'il viendra. » Marl rajusta ses gants avec un geste machinal, comme s'il anticipait déjà son forfait à venir. « Je vous livrerai sa tête sur un plateau ; et c'est alors, et seulement alors, que notre vengeance sera complète. »

Sauve-qui-peut !

En fin de compte, ce n’est pas sa blessure, ni la fièvre, qui vinrent à bout de Monk Eastmann.

Les indigènes attaquèrent le lendemain de son amputation, provoquant un carnage dont le compte enfla rapidement au-delà de toute proportion. Même après la razzia sur le village, à laquelle elle avait participé bien malgré elle, Jezabel fut surprise par le niveau de violence atteint par les exactions des sauvages. Partout autour d’elle, les têtes sautaient avec régularité, comme des bouchons de champagne dont l’envol était salué par un panache d’écume rouge sang. Quelques-uns des mercenaires avaient eu le temps de se saisir de leurs armes, mais ce semblant de défense se révéla n’être qu’un mirage rapidement dissipé par les vagues successives d’assaillants qui se déversaient de chaque taillis et de chaque trou de vase.

Pour finir la prairie fut convertie en un catalogue illustré de tous les sévices imaginables, liste peut-être pas rigoureusement exhaustive mais qui incluait les membres arrachés, patiemment ou avec précipitation, les entrailles répandues, les épieux plantés dans différentes parties du corps et pas les moins sensibles, les crânes fracassés, les yeux crevés ou extraits de leur orbites, les articulation brisées avec méticulosité, les langues et les oreilles coupées, les chairs brûlées par des torches et des lames chauffées à blanc, sans parler des organes génitaux qui été tranchés et convertis en trophées quand ils n’étaient pas simplement jetés au feu, et d’autres horreurs encore dont Eilin fut témoin comme si elle avait été placée là par une providence narquoise, pour enregistrer l’ampleur des méfaits que les hommes pouvaient s’infliger les uns aux autres, en vue d’un jugement à venir.

Elle était trop ébranlée pour s’étonner de ce qu’aucun des sauvages ne s’attaquait à elle (ce n’est que bien plus tard, en y repensant à la faveur d’un moment de répit, qu’elle réaliserait vraiment ce qui s’était

passé : aucun des sauvages n'avait osé s'attaquer à elle) ; ce qui la stupéfia, en revanche, ce fut la réaction des indigènes captifs quand ils furent rejoints par leurs libérateurs. Dès lors qu'ils furent soulagés de leurs chaînes, des hommes, qui jusqu'à un instant plus tôt avait ressemblé davantage à des carcasses plus mortes que vives, se redressaient et partaient réclamer vengeance, armés seulement d'une volonté inflexible et, pour certains, d'armes qu'ils avaient ramassées sur des cadavres. Cet afflux de combattants supplémentaires sonna la débandade chez les mercenaires survivants, aussi indiscutable que si une trompette avait tonné par-dessus le pré. Ils s'enfuirent donc, seuls ou par deux ou trois, certains vers le couvert de la forêt et d'autres, que la confusion avait gagnés, droit dans les bras de leurs tortionnaires ; convaincus, les uns comme les autres, que la même fin abrupte et indifférente les attendait tous, et que seule l'heure de sa venue dépendait encore de leur rapidité.

La suite, pour Jezabel, perdit vite toute consistance. Seule comptait la marche, de longues heures sans repos avec sur leurs talons la menace jamais démentie de leurs assaillants. Elle s'était jointe à Moses Howl, dont elle espérait encore qu'il la mènerait jusqu'au lieu prévu de livraison. Autour d'eux s'était formée une petite bande de rescapés, leurs rangs éclaircis un peu plus à chaque nouvelle escarmouche sans qu'aucun sens, même à titre compensatoire, n'émerge de ces confrontations.

La nuit tomba par degrés successifs, comme un voile jeté pudiquement sur les horreurs commises de part et d'autre ; mais ni l'abri relatif offert par l'obscurité, ni l'aube terne qui finit par suivre n'apportèrent un quelconque réconfort aux mercenaires. La seule lueur d'espoir résidait dans les changements progressifs opérés par le paysage. Les marais laissèrent la place à un terrain rocailleux, qui grimpait sur un rythme soutenu, alors que la température, suivant une trajectoire opposée, baissait de quelques degrés. Des sapins et des hêtres se dressèrent entre les fuyards et leurs poursuivants, leurs

feuillages entremêlés créant une succession de salles où la rumeur de leur malédiction ne semblait pas avoir devancé Eilin et ses compagnons. Sans qu'il soit nécessaire de formuler la chose à voix haute, tous reprirent courage à l'idée qu'ils approchaient des montagnes, et de leur destination.

Jezabel rejoignit le groupe de tête, où le sang-froid et l'entêtement de Moses Howl accomplissaient les merveilles nécessaires à l'orchestration de leur fuite.

« - Il reste encore beaucoup de chemin à parcourir ?

- Non, non… Ce n'est plus très loin maintenant. » Malgré son air bravache, le colosse ne parvenait pas à cacher le doute qui le minait lui aussi. « Un jour de marche tout au plus… » La façon dont ces derniers mots étaient restés en suspens donnait à penser qu'il y avait un sens caché à sa réponse, mais la mutante était trop fatiguée pour deviner lequel.

« - Mais combien d'entre nous pourront encore tenir un jour dans ces conditions ? » Elle s'autorisa un regard en arrière, détaillant comme à travers une distance infranchissable le spectacle décourageant qu'offrait leur petite bande. « Combien s'en sortiront vivants ?

- Ne fais pas ça. Ne les condamne pas d'avance. » Il y avait de la réprobation dans les yeux du mercenaire lorsqu'il s'adressa à elle, et quelque chose d'autre, comme si un peu des principes inhumains de justice qui régissaient cette terre oubliée avait infusé en lui au travers du sang qui coulait dans ses veines, celui-là même du peuple indomptable des Badlands. « Quel que soit le mal qu'ils aient pu faire, ce n'est pas du bétail que nous menons à l'abattoir. Ce sont des hommes, et nous essayons de les sauver. » Il prit un instant pour réfléchir, puis conclut : « Moi, je crois qu'il n'y aura pas d'autre victime. Oui, je pense qu'on va tous s'en sortir. »

Se doutait-il, à ce moment-là, du démenti cruel que le destin allait opposer à son pronostic ? Difficile à dire, mais ni lui ni aucun des autres ne parut très surpris lorsque les indigènes lancèrent leur assaut final.

Comme s'il conspirait à leur perte, le sous-bois qu'ils traversaient s'emplit de la rumeur fébrile de la traque, à chaque instant plus distincte et dont ils ne parvenaient pas malgré tout à déterminer l'origine avec précision.

« - Sauvez-vous ! Ils arrivent ! »

Jezabel comprit très vite que cet avertissement, crié par l'un des fuyards, arrivait trop tard pour leur être d'un quelconque secours : les sauvages n'étaient pas que sur leurs arrières, ils les avaient débordés par les flancs et attaquaient de tous les côtés à la fois. Les premiers mercenaires tombèrent sans combattre, ils étaient trop épuisés pour se défendre et semblaient presque soulagés d'ouvrir leur bras à une mort rapide et sans merci. Quant aux autres, au nombre desquels Eilin, ils s'élancèrent à toutes jambes, slalomant entre les arbres dans l'espoir d'échapper à la nasse. Malgré la sensation bien réelle de danger, la mutante avait moins l'impression de courir pour sa vie que celle de repousser un appel : un jour viendrait où elle lierait son sort à celui des tribus des Badlands (quand au juste avait-elle acquis cette certitude ? Elle n'eût pas le temps de s'appesantir sur la question), mais pas encore, pas maintenant alors qu'Amphitryon avait besoin d'elle et attendait son retour.

Toute une théorie de flèches convergentes, dont elle constituait l'asymptote, eut tôt fait de la ramener à la réalité. Un sauvageon, plus rapide que les autres, jaillit de derrière un rocher pour lui barrer la route : Jezabel aurait pu dévier sa trajectoire pour tenter de l'éviter, au lieu de quoi elle lui fonça dessus en plein ; il n'avait pas dû s'attendre à pareille manœuvre car un violent coup d'épaule suffit à l'envoyer à terre, tandis que la jeune femme reprenait sa course. Malgré les efforts

répétés des jours précédents, elle s'aperçut qu'elle ne ressentait ni fatigue ni lassitude ; au contraire, et sans qu'elle puisse se l'expliquer, elle se sentait gagnée à chaque foulée supplémentaire par une nouvelle vague d'euphorie qui irradiait depuis sa poitrine à travers chacun de ses muscles.

Elle s'engouffra entre deux buissons, tandis que, une trentaine de mètres devant, Moses Howl entraînait le reste des survivants par-delà la lisière des bois. Le géant avait ralenti l'allure pour venir en aide à l'un de ses compagnons, blessé à la tête et qu'il soutenait de sa poigne de fer. Les membres du groupe de tête s'engagèrent dans un pierrier : aussitôt leur progression s'alourdit comme sous l'effet d'une gravité additionnelle, matérialisée par les nuages de gravats qu'ils soulevaient à chaque pas. Et ils avaient beau s'échiner et redoubler d'efforts, le hululement continu des indigènes persistait de se rapprocher, leur état d'impuissance était tel qu'ils n'osaient même se retourner pour se convaincre du rapport de forces écrasant qui s'établissait en leur défaveur.

Malgré son retard, Eilin n'en était pas encore réduite à ce degré de désespoir : elle était indifférente aux projectiles qui fusaient dans tous les coins, et regagnait rapidement du terrain sur eux, galvanisée par le sentiment d'invincibilité sous la protection duquel elle s'était placée. Un des mercenaires, un jeune qui courait à peu près à son niveau, fut cloué au sol par un bolas qui le frappa aux jambes :

« - A moi ! A l'aide ! » Il n'avait pas l'air blessé trop gravement, mais, conscient du funeste destin qui l'attendait à coup sûr, il se débattait avec la fureur inopérante d'une proie prise à un collet.

Jezabel marqua une hésitation. Elle savait que le temps nécessaire pour venir à son secours risquait de lui coûter tout espoir de rattraper les autres, mais d'un autre côté elle n'avait pas le cœur de l'abandonner

à son sort. Elle dégaina son couteau, à l'aide duquel elle n'aurait pas grande difficulté à le libérer de ses entraves.

« - Oui, toi ! Reviens m'aider ! »

Ses yeux brillants de candeur la fixaient comme s'il comprenait que son avenir dépendait de la capacité de leurs regards croisés à soutenir le poids de son existence dissolue. Finalement, la jeune femme commença à revenir sur ses pas ; mais avant qu'elle ne soit parvenue à son niveau, elle distingua les ombres des sauvages à qui le rideau de végétation s'apprêtait à les livrer. Nouvelle pause.

« - Reviens ! Reviens, par tous les dieux ! » Puis, comprenant qu'elle ne revenait pas malgré tout : « Sois maudite ! Crève ! Sale p… ! »

Une lance transperça sa gorge avant qu'il n'ait eu le temps de finir son imprécation, mais le spectacle de son visage juvénile, éclaboussé de sang et déformé par la haine et la terreur n'en poursuivit pas moins la mutante aussi sûrement que les flèches des indigènes. Elle repartit à fond de train, et dépassa à son tour les derniers arbres.

Personne en vue. Partout où son regard se portait, le même motif de rocaille sur fond de ciel délavé semblait l'avoir devancée. Etait-ce le vide ascétique de ce décor, qui offrait un contraste saisissant avec le clair-obscur de la forêt ? Ou l'accumulation de péripéties auxquelles elle avait été soumise ces dernières heures ? Toujours est-il que Jezabel fut happée par un vertige qui vida de leur sens la tension et l'angoisse qui l'avaient animée jusque-là. Le vacarme de la poursuite reflua jusqu'au niveau d'un agréable bruit de fond, tandis qu'elle-même continuait d'accélérer, ses pieds ne touchant presque plus le sol déjà…

La pente du terrain, de presque indétectable au début, s'accentua progressivement. Elle se prolongeait jusqu'à un fossé, large de quelques mètres et dont on ne distinguait pas le fond. Il n'y avait toujours

aucune trace des autres mercenaires, mais l'état d'hystérie dans lequel se trouvait Eilin était tel à cet instant qu'elle n'en conçut aucune appréhension. Elle constata que les indigènes avaient dû abandonner la traque, car elle n'entendait plus d'autre son que celui de ses propres pas. Il ne restait plus qu'elle à présent.

Elle força encore l'allure à l'approche du précipice. Elle avait presque l'impression de voir Amphitryon, qui lui adressait un signe de la main depuis l'autre côté. La multitude de pierres de toutes tailles était devenue telle qu'elle manqua de perdre l'équilibre à plusieurs reprises, mais il n'était plus temps de s'en inquiéter : le gouffre se précipitait au-devant d'elle, plus large qu'elle ne l'avait cru au départ et bien décidé à la soumettre à son intraitable jugement.

Elle bondit enfin ; pas avec la puissance qu'elle avait escomptée, car toutes ses forces semblaient l'avoir désertée, comme elle le réalisa soudain, au moment même où elle en aurait eu le plus besoin. L'autre rive, déjà inaccessible, se dérobait de son champ de vision, qu'inondait un ciel gris et indifférent. La mutante se sentit incapable de résister plus longtemps à l'attraction qu'exerçait sur elle le vide sous ses pieds ; elle accueillit la chute comme un armistice bienvenu avec une puissance qu'elle avait eu le tort de défier.

Tandis qu'elle se précipitait dans l'abîme, elle prit conscience qu'elle ne se rappelait plus comment adopter son aspect de diamant.

La Caverne

Ils avaient voyagé sans hâte particulière, concentrés seulement sur la nécessité de se tenir à l'écart des routes et des endroits trop fréquentés. Une fois sortis de la ville, ils étaient d'abord allés à une cache où Torno avait dissimulé quelques affaires : des vêtements de voyage confectionnés par les Elfes du nord, quelques vivres et des armes supplémentaires dont ils risquaient d'avoir l'usage avant longtemps. L'été avait pris ses quartiers dans la vallée mais dès qu'ils se mirent en route en direction de l'est le temps se refroidit, d'épaisses plaques de neige s'attardaient encore dans les sous-bois comme les derniers retardataires laissés en arrière par un peuple nomade.

A part ceci, c'est-à-dire, les rigueurs du climat des montagnes, leur voyage était somme toute une affaire agréable. Jones conservait les rênes de l'arachsinge, dont il avait la plus grande expérience ; c'est lui qui ouvrait la voie alors que Torno (et Elmo, qui ne le quittait jamais) montait en croupe, ou, le plus souvent, allait à pieds de son côté. Les trois aventuriers profitaient de l'occasion qui leur était donnée de discuter de leurs exploits passés, et des chemins parfois divergents sur lesquels ils avaient été poussés par les circonstances. Pas une fois Amphitryon n'essaya de savoir ce qui les avait emmenés si loin de chez eux, et jusqu'à sa rescousse ; et ni l'un ni l'autre de ses compagnons n'aborda la question.

Le troisième jour depuis leur départ de Prosperity se dispersait déjà à l'approche du crépuscule lorsqu'ils arrivèrent à destination, encore trop tôt au goût de Jones. Comme dans son souvenir, ils se trouvaient sur une butte rocheuse dont la base était bordée par un petit lac de montagne. Plus loin, une falaise taillée à pic projetait son ombre par-delà les nappes de brouillard et jusqu'aux pieds des voyageurs : le message, s'il y en avait un, n'avait rien d'accueillant, cela ressemblait davantage à une mise en garde destinée à leur proscrire le passage,

inflexible et chargée de mystère comme la pierre elle-même. Il faisait un froid glacial, qui transperçait jusqu'à leurs manteaux de fourrures.

« - C'est là?
- C'est là.
- Où est-ce que le Gentleman a été tué ?
- A deux cent mètres environ, dans cette direction. » Amphitryon désigna un point sur sa gauche, sans conviction. « On perd notre temps : je suis déjà venu de ce côté-là. Il n'y a rien, par ici.
- Mais la dernière fois, tu n'avais pas la carte.
- C'est vrai, bien sûr ; et pourtant… »

Jones n'eut pas le temps de terminer sa phrase, il regarda Torno mettre pied à terre, et, Elmo toujours cramponné à son épaule, s'enfoncer dans les taillis à la recherche de nouveaux indices. Non qu'il y ait vraiment de surprise, à bien y réfléchir : manuscrits et documents n'étaient pas inclus dans les prérogatives de l'elfe, et encore moins maintenant qu'il était sur la piste de sa proie. Et pourtant, aurait voulu dire son compagnon, il n'était pas facile de composer avec pareille attitude ; et quant à la carte, puisque c'est là précisément qu'Amphitryon voulait en venir, la question de sa véracité s'était posée à lui avec une insistance croissante lorsqu'il l'avait étudiée ces derniers jours.

Il entreprit une nouvelle fois de l'inspecter malgré tout, la tendant dans un sens puis dans l'autre comme s'il espérait qu'une sorte de mouvement brownien allait s'emparer des caractères et les réorganiser en informations plus intelligibles pour lui.

« - C'est peine perdue… » Il s'arrêta un instant, se demanda s'il se parlait à lui-même, et jugea pour finir qu'au point où il en était cela ne changeait pas grand-chose. « Si je comprends bien ce qui est indiqué, l'entrée devrait se trouver quelque part là-bas, au pied de la falaise.

Mais il n'y a aucune mention d'un lac par ici : c'est comme si la vallée avait été inondée entre-temps. »

Amphitryon resta seul avec ses pensées pendant encore quelques minutes, pestant contre le froid et les limites de son propre discernement. Ce n'est que lorsqu'il fut clair que ses comparses n'avaient aucune intention de revenir d'eux-mêmes qu'il se résigna à partir à leur recherche.

Ils n'étaient pas allés bien loin d'ailleurs, cinquante mètres à peine, mais même ainsi il ne fut pas facile de les rejoindre, la progression était compliquée par la tourbe et les buissons de ronces et avec la carabine qui entravait ses mouvements.

« - Regarde ce que nous avons trouvé… »

Ce qu'ils avaient trouvé, c'était les vestiges d'un modeste campement, où ce qui y ressemblait. Des pierres noircies et couvertes de cendre, des herbes écrasées d'où émergeaient des empreintes de pas. En suivant ces dernières, Elmo avait mis à jour l'esquisse d'un sentier, guère plus qu'un filigrane imprimé dans la terre meuble et qui descendait jusqu'au lac.

« - Ca ne prouve pas grand-chose. » Conclut Jones avec un brin de mauvaise foi. « Il pourrait aussi bien s'agir des traces de voyageurs à la recherche d'un point d'eau où se ravitailler.

- Tu oublies une chose. » Le visage dépourvu de sourcils de Torno était difficile à déchiffrer la plupart du temps, mais à cet instant précis Amphitryon aurait volontiers mis une pièce sur une malice un peu condescendante si la question lui avait été posée. « Il n'y a aucune trace qui ne reparte de la rive.

- Et après ? Tu ne comptes quand même pas me faire croire que Zopher Sten a embauché une armée de batraciens pour s'occuper de ses affaires ? »

L'aventurier lui-même se tenait au bord de l'eau, et n'avait aucune envie d'aller plus loin ; il avait une bonne idée de ce que la température du lac devait être glaciale, et cette seule pensée le dissuadait de pousser plus loin l'expérience.

Le silence qui suivit avait une finalité incertaine, et personne ne semblait pressé de le rompre. Comme s'il avait fini de soupeser le pour et le contre, ce fut Amphitryon qui reprit :

« - Ce que je crois, moi, c'est que si des gens sont venus par ici, ils devaient avoir une barque ou quelque chose pour les faire traverser. » Il était clair qu'il s'était pris au jeu, les traces de résignation dans sa voix avaient fini par disparaître au profit de l'amorce fébrile d'un raisonnement. « De deux choses l'une : soit leur embarcation se trouve de ce côté, auquel cas il ne nous reste qu'à la trouver et à prendre le même chemin qu'eux ; soit elle est sur l'autre rive. Si c'est le cas, il faudra nous embusquer et attendre leur retour.

- Ca me semble un bon plan. » Répondit Torno, qui ne s'était pas attendu à autre chose. « Et si malgré tout personne ne se montre ?

- Alors, il nous faudra chercher une autre entrée. Je suis sûr qu'elle existe : si des armes sont fabriquées dans ces tunnels, ce n'est tout de même pas en barque qu'elles sont expédiées à leurs destinataires. »

C'est donc le plan qu'ils suivirent, du moins dans un premier temps. L'un partit d'un côté, l'autre de l'autre, et pendant l'heure qui suivit chaque buisson situé dans un voisinage respectable fut inspecté, dans l'éventualité où il aurait servi de cachette au canot des contrebandiers. Elmo quant à lui ne participait pas aux recherches, pas de cette façon du moins : il marchait le long du rivage, prenant soin de ne jamais s'en

approcher malgré tout, contemplant le lac et ce qui se trouvait au-delà avec une posture de philosophe.

Ce n'est que plus tard, lorsque la lumière du jour vint à manquer et qu'il devint évident qu'ils étaient dans l'impasse, que le daïkini révéla à ses camarades la solution du problème auquel ils étaient confrontés.

« - Et tu es certain de ce que tu avances ? » Torno lui-même semblait incrédule, son regard parcourait la surface de l'eau comme s'il avait craint l'apparition d'un raz-de-marée égaré dans cette région montagneuse. D'une certaine manière, ce n'était pas plus difficile à imaginer que ce que venait de leur suggérer Elmo.

« - Bien sûr, tu n'aurais pas pu nous dire ça plus tôt, par exemple avant qu'on perde notre temps à crapahuter dans la boue et les ronces ? »

A ceci le gnome ne répondit rien, son silence signifiait peut-être que certaines choses ne pouvaient advenir que lorsque leur moment était venu, ou alors qu'il avait pensé qu'un peu d'exercice ferait du bien à ses amis.

« - Au moins, ça ne sera pas difficile de vérifier si ta théorie est fondée ou non. » Baneblade ramassa un galet, dont il apprécia la texture sous ses doigts agiles. « Prêts ? »

Amphitryon haussa les épaules, visiblement peu convaincu. Il avait l'impression d'assister au numéro bien rôdé d'un arnaqueur et son comparse, et, plutôt que de participer à leur jeu de bonneteau, il préféra attendre la suite.

La pierre fila dans les airs, serrée de près par le regard chargé d'attentes des aventuriers. Elle ricocha une première fois, sans autre effet notable que de modestes éclaboussures arrachées momentanément à leur somnolence ; mais, après le second rebond,

une chose étrange se produisit : un sillage de givre se joignit à la poursuite, dessinant à la surface du lac un négatif de la trajectoire du projectile. Lorsque celui-ci heurta l'eau pour la troisième fois, sa course élégante fut ralentie par une poigne de glace dont la prise s'affermit jusqu'à l'arrêter tout à fait. Si Jones et ses compagnons avaient pu s'approcher du galet, disons jusqu'à un niveau micrométrique, ils auraient vu le liquide parcourir chacune de ses anfractuosités, y rencontrer les conditions favorables pour se solidifier, et former un moulage dont les dimensions mal définies croissaient rapidement. De là où ils étaient, ce qu'ils virent c'est un tourbillon dont le manège en expansion se pétrifiait sous leurs yeux ; un long travail de fossilisation, accompli en accéléré et à leur seule attention semblait-il. Malgré leur sang-froid, ils ne purent retenir un mouvement de recul lorsque le givre atteint la rive avec un son distinct de craquement. Dans le même temps, la brume refluait comme sous l'effet d'une brusque inspiration. Le soleil couchant ainsi révélé inonda la glace d'un éclat orangé, qui renforçait le caractère irréel de la scène.

Tout ceci s'était déroulé en quelques secondes, et dans un silence si incontestable que lorsqu'Amphitryon voulut reprendre la parole il se rendit compte qu'il retenait sa respiration.

« - Comment est-ce possible ? »

Mais il n'attendait pas vraiment une explication, peut-être voulait-il gagner un répit pour accorder à son cerveau le temps d'assimiler ce dont il venait d'être le témoin. Au loin, une volée d'oiseaux quitta son arbre avec un bref concert de pépiements.

« - Un heureux présage s'il en fut. » Commenta Torno, dont l'esprit plus prosaïque ne se troublait pas facilement. « Les ténèbres se dispersent devant nous. »

La couche de glace était épaisse, assez pour supporter leur poids comme ils s'en aperçurent bientôt. Avant de se remettre en route, ils consultèrent une nouvelle fois la carte qui leur livra un cap approximatif. Traverser le lac, même à sec, n'avait rien d'une expérience plaisante. Faute de matériel adéquat, Amphitryon avait opté pour une démarche exagérément prudente, ornementée de mille précautions que rendaient d'autant plus manifestes la facilité avec laquelle se déplaçait Baneblade. Par-dessus tout, ils avaient la désagréable impression d'être épiés : ils étaient conscients d'être en permanence à la merci d'une embuscade, dans une position de faiblesse qu'une vie d'aventure leur avait appris à haïr. Ils n'échangeaient plus un mot, et Jones baladait le canon de son arme de droite et de gauche, comme s'il s'efforçait de mémoriser un enchaînement de gestes dont sa vie pourrait dépendre par la suite.

Le soleil finit par se dérober derrière les montagnes, et la surface du lac se teinta d'une couleur malveillante. La falaise n'était plus très loin désormais, même s'il était difficile de déchiffrer un dessein dans l'accumulation de failles et d'éboulis qui constituaient sa ligne de vie. Elle occupait l'essentiel de leur champ de vision, ainsi que de leur esprit engourdi par le froid ; et plus ils approchaient, plus il leur semblait prendre conscience de leur insignifiance en regard des difficultés au-devant desquelles ils s'avançaient.

« - Attend voir un peu… » Amphitryon avait encore ralenti l'allure si c'était possible, et triturait le cran de sûreté de son arme avec fébrilité.

« - Qu'est-ce qui se passe ? »

La réponse vint à Torno sous la forme d'une série de détonations martelées sur un ton monocorde par le fusil de Jones. Le bruit, dépourvu de finesse, évoquait moins le raffinement d'une culture plusieurs fois millénaire que le raffut d'un engin de chantier encore à

inventer ; il se répercuta d'un bout à l'autre du vallon comme à la recherche d'une faille ou d'un point d'entrée à la falaise.

« - Bon sang, mais qu'est-ce qui t'a pris ? » Pesta l'elfe, qui releva son camarade, que le recul de sa carabine avait fait basculer cul par-dessus tête. « Tu tiens vraiment à nous faire repérer ? Si notre arrivée n'avait pas été découverte jusque-là, tu peux être sûr que c'est chose faite à présent !

- Il fallait bien que je fasse un essai : après toutes ces années, je n'étais pas certain qu'il marcherait encore. » Amphitryon s'épousseta distraitement, avec pour seul résultat d'étaler un peu plus la pellicule de glace fondue qui recouvrait ses vêtements. « Mais regarde plutôt… »

Là où un instant auparavant s'était trouvé tout un empilement de roche et d'herbe malingre, guère différent du décor environnant, deux silhouettes se détachèrent de la paroi, révélées par glissements successifs à la manière d'un processus photochimique. Finalement rattrapés par la gravité, les deux corps entraînèrent avec eux un nuage de débris jusqu'à la rive du lac. Deux bonds suffirent à Baneblade pour les rejoindre, Tomahawk en main. Précaution au demeurant superflue : les sentinelles étaient aussi trépassées qu'il l'était souhaitable, comme il s'en rendit bien vite compte. L'elfe apprécia en connaisseur leurs blessures, des plaies nettes et déjà cautérisées.

« - Efficace, comme test.

- Oui, pour ça oui. On dirait bien que pour certaines choses je n'aie pas perdu la main. » Opina Amphitryon, sans fierté particulière. Il était encore rouge de l'effort fourni pour rejoindre ses compagnons.

« - Des hommes-taupes, à ce qu'il semble : leurs congénères abondent dans les profondeurs des montagnes du nord. Ils ne quittent pas volontiers les ténèbres de leurs tunnels…

- … Et si le comité d'accueil est là, c'est que la fête ne doit pas être loin. »

Il leur fallu un moment pour trouver leur chemin malgré tout : dissimulé derrière un repli de roche, un escalier menait à l'entrée de la caverne. Celle-ci était assez grande pour qu'ils puissent passer à deux de front sans avoir à se baisser. Au-delà s'étendait une obscurité dépourvue de nuances, qui ressemblait moins à l'absence de lumière (la nuit était tombée entre-temps après tout) qu'à son exact contraire.

« - Et maintenant ?
- On y va.
- Bien sûr… Pourquoi pas ? »

Le premier pas, le plus difficile, ils le firent sans y réfléchir à deux fois : comme ils l'avaient toujours fait, armés de leur seule bravoure et de tout l'arsenal sur lequel ils avaient pu mettre la main. Derrière eux, les premières étoiles avaient commencé à luire dans le ciel, et même s'ils n'étaient pas certain d'avoir l'occasion de les revoir, ils n'eurent pas un regard en arrière pour leur faire leurs adieux, pas plus qu'au reste du monde auquel ils avaient tourné le dos.

Le long chemin depuis les portes de l'abîme

De longues plages de silence, et, entrecoupée d'obscurité, la surface. Respirer : survivre. Eilin la sentait tout autour d'elle, l'eau, glaciale, qui la poussait en avant. Impossible à raisonner, sourde à la négociation comme à la supplique. Et elle-même, ballottée, aussi inutile qu'un fétu de paille. Impuissante. Son corps raclait contre la roche, comme un jeu de percussions dont la mélodie dissonante se propageait en arpèges de souffrance le long de ses os. Elle s'agrippa à une branche, à n'importe quoi ; mais en vain, une nouvelle vague de douleur transperça son bras droit, à moins que son amarre n'ait fini par céder sous la pression du courant, et elle repartit à la dérive.

Vers la fin, elle sentit un siphon, qui l'entraînait vers le fond de la rivière ; puis, une pierre, qui la frappa à la tête, plus fort que les précédentes.

Et après ça, plus rien.

Elle finit par revenir à elle, tirée du néant par une série de spasmes silencieux qui chassèrent l'eau qui inondait ses poumons. Au-dessus d'elle se tenait la silhouette désormais familière de Moses Howl ; au-delà, tracé en pointillé, on ne distinguait rien que le contour d'une salle basse plongée dans la pénombre. Elle voulut se redresser, mais même ce simple geste était au-dessus de ses forces, et elle en fut réduite à un gémissement de détresse et de stupeur mêlées. Son esprit encore embrouillé était saturé de signaux contradictoires émis par chaque fibre de son corps pour témoigner des dégâts enregistrés ; à ceux-ci s'ajoutait un nouvel accès de panique, dont l'origine se trouvait dans le caractère inédit de la souffrance physique qui accablait Jezabel.

« - Attend un peu… Tu as eu ton compte, ou il s'en est fallu de peu. Les ennuis reviendront bien assez tôt, alors repose-toi tant que tu en as l'occasion.

- Où… Où sommes-nous ?

- Une grotte. » Le mercenaire regarda autour de lui, même si ça ne faisait pas une grande différence étant donnée la faible luminosité. Avec sa carrure fantastique, il semblait improbable qu'il puisse seulement se retourner dans cette cavité exiguë où ils se trouvaient. « La falaise est pleine de trous comme celui-ci. La tribu des Aérostiers a beau nous avoir suivi jusqu'ici, elle n'est pas à son avantage sur ce genre de terrain. Ce devrait nous donner un peu de temps, à condition que la chance soit de notre côté. »

Eilin voulut dire autre chose, du moins c'est ce qu'il semblait, mais le seul son qui franchit ses lèvres fut une longue plainte inintelligible. Pourtant, Moses parut comprendre de quoi il retournait, ou peut-être estimait-il de son devoir de faire un compte-rendu aussi complet que possible de la situation.

« - Il ne reste plus que toi, moi, et Joe le fumant. Ou Jack. » Il désigna un point vague derrière lui d'un geste de la main : « j'ai réussi à le traîner jusqu'ici, mais son état ne vaut guère mieux que le tien, et il se repose là-bas. »

Il devait considérer que les formalités d'usages étaient remplies, et Jezabel avoir atteint les limites de sa concentration, car il s'éloigna pendant qu'elle replongeait dans un état de veille comateuse.

Par la suite, tout redevint très silencieux. Le mercenaire se posta près de l'entrée de la grotte, d'où il pouvait surveiller d'éventuels mouvements à l'extérieur. Seules ses rares allées et venues donnaient à leur mesure discrète un semblant de consistance au temps passé. Livrée à elle-même à la lisière des ténèbres, Eilin entreprit de faire

l'inventaire de ses blessures. Elle n'avait rien de sérieux aux jambes, ce qui était une bonne chose, en particulier dans l'optique de la longue marche qui les attendait encore selon toute probabilité. Son bras droit, en revanche, était tout à fait inerte, comme un sac de sable rattaché à son épaule ; et la souffrance… La souffrance était si forte qu'elle accaparait ses pensées, lui faisant perdre à tout moment le fil de son énumération, de sorte qu'elle était contrainte de tout reprendre depuis le début à chaque fois : les jambes, le bras… Elle avait du mal à respirer, et elle réalisa qu'elle devait avoir une ou deux côtes fêlées au moins. Quant à son visage, la jeune femme préférait ne pas y penser, même si le tramage diffus de douleur qui en émanait donnait une idée assez précise de l'étendue des dégâts. Le champ de vision de son œil droit était en partie obstrué, si bien qu'elle craignait d'avoir la pommette cassée ; elle avait perdu trois, non, quatre dents ; arrivée là elle n'eut plus le cœur à poursuivre, car c'est toute son existence passée qui lui semblait avoir été foulée aux pieds en même temps que sa chair et ses os.

Lorsque Moses revint la voir un moment après, il était clair à voir ses yeux rougis qu'elle avait dû pleurer entre-temps. S'il s'en rendit compte pourtant, il choisit de ne pas y faire allusion.

« - Tu es décidée à rester parmi nous finalement ? »

Le regard qu'elle lui jeta en retour était assez éloquent pour se passer de commentaires. Il avait apporté une gourde avec lui, et lorsqu'il lui proposa de l'eau elle accepta avec autant d'enthousiasme qu'il lui était possible d'en manifester. C'était un signe encourageant, et il jugea que le moment était bien choisi pour annoncer ce qu'il avait encore à lui dire.

« - Je dois partir.

- Tu… nous… laisse tomber ? » Chaque syllabe grattait comme si elle était extraite à contrecœur d'un vieux crincrin., ç'en était douloureux à entendre.

« - On ne peut pas rester ici éternellement. Tôt ou tard, les Aérostiers vont nous débusquer. » Cela, Jezabel y avait pensé elle aussi, même si elle n'avait pas réussi à se décider quant à savoir si c'était une éventualité à espérer – ou à craindre. Moses reprit : « La nuit tombe, là-dehors. Je dois aller voir s'il existe un chemin qui sort de ces gorges, et si c'est le cas, je reviendrai vous chercher tous les deux. »

Et s'il ne revenait pas ? Se demanda Eilin. Il pouvait manquer à sa parole, et les abandonner ; ou tomber dans les griffes des sauvages ; dans un cas comme dans l'autre, la mutante se retrouverait condamnée à pourrir dans un trou anonyme, ou pire encore. Le mercenaire ne dit rien de plus, mais resta le temps de s'assurer qu'elle avait compris ce qu'il venait de lui annoncer.

Le moment exact où il partit, elle ne s'en rendit pas compte, déjà tombait sur elle l'ombre exclusive d'un sommeil trop longtemps différé. Bien vite des songes s'amoncelèrent, pareils à des nuages noirs au cours d'une tempête en mer : lointains tout d'abord, puis de plus en plus pressants, jusqu'à investir le paysage mental de Jezabel d'un horizon à l'autre. Elle sortait d'un rêve pour rentrer dans le suivant, comme si leur structure effilochée avait fini par tisser la trame d'un indestructible canevas. Elle se revit tuer le pauvre Dikto, pas une seule fois mais encore et encore, sans que jamais il n'ait le temps de lui accorder son pardon avant de s'étouffer dans son propre sang ; puis elle revisita l'époque où elle vivait à l'Académie des Elus, comme cela lui arrivait parfois.

Une appréhension familière avait envahi son esprit lorsqu'elle se replongea dans le souvenir de sa première transformation. Elle n'était plus une enfant cette fois, mais une femme faite ; à ceci près la terreur et la souffrance et toujours les mêmes qu'autrefois tandis que le

diamant prenait possession d'elle. L'impression produite était celle d'être dépecé, dépossédé de soi-même une couche après l'autre par un feu ardent qui n'avait de cesse de renforcer son emprise tyrannique, à chaque instant un peu plus. Elle se trouvait au centre d'une cour pavée, entourée d'une foule croissante dont les rangs comptaient ses propres parents ; mais ces derniers s'avéraient aussi épouvantés et impuissants qu'ils l'avaient été ce jour-là et chaque fois depuis lors, augmentant par là-même sa frayeur à elle.

Recroquevillée comme un nouveau-né, Eilin distingua à travers le voile de ses larmes la silhouette rassurante d'Amphitryon, qui se tenait un peu à l'écart du reste de l'attroupement. Il ne s'approcha pas, même alors qu'elle l'appelait à l'aide : elle eut beau hurler, implorer, frapper le sol de ses poings jusqu'à en fendre la pierre, cela ne fit aucune différence. Car le visage de l'aventurier n'en était pas un, comme elle s'en rendit bientôt compte ; ses traits et même son sourire avenant avaient été effacés, et envolé avec eux tout sentiment d'humanité. Quant à ses mains c'étaient de vilaines choses, comme des pinces de crabes, conçues non pour aider mais pour déchiqueter.

Soit. Ce n'étaient donc pas seulement des fragments de sa vie passée au travers desquels était projetée Jezabel ; mélangés à eux il y a avait autre chose, quelque chose qui ne s'était pas encore produit. Se concentrant sur cette seule pensée, elle sentit le calme revenir en elle. Des voiles s'abaissèrent, et d'autres furent relevés, comme au changement de décor lors d'une pièce de théâtre.

Elle était de retour dans la grotte, ou du moins c'est ce qu'elle pensa tout d'abord ; mais il ne lui fallut pas longtemps pour se rendre compte que l'endroit où elle se trouvait était différent de celui où Moses Howl l'avait ranimée après sa chute. De tous côtés s'ouvraient de nouvelles perspectives, bâties sur des proportions bizarres que révélait par intermittence une faible clarté. Elle remonta le fil de lumière, dont la trajectoire se déroulait par rebonds successifs jusqu'à elle ; à l'autre bout, plongé lui-même dans un contre-jour tamisé, se trouvait

Amphitryon. Il avait retrouvé son air habituel, qui en disait autant pour qui savait voir sur sa détermination que sur son inclination pour la bonté. Il était exactement tel qu'en son souvenir en fait, à l'exception de ses cheveux qui étaient coupés ras. Eilin recouvra un peu de son ancien courage à le voir ainsi, et elle lui adressa un sourire, mais, avant qu'il n'ait pu y répondre, une toute nouvelle obscurité emporta au loin l'aventurier. Suivirent une série de flashs crépitants ; des claquements secs qui résonnaient à travers les tunnels ; désorientée par ce soudain afflux de terreur, Jezabel tomba à la renverse avec un cri inarticulé. Derrière ses paupières closes, de nouveaux mondes continuaient d'être érigés puis jetés à terre à la manière d'un jeu de lumières sans cesse en mouvement.

Sans ménagement, elle fut tirée du sommeil par le son d'un gémissement. Quelques secondes lui furent nécessaires pour réaliser qu'elle en était elle-même à l'origine, et à peu près autant pour reconnaître que, dans ce lieu dépourvu de repères, la douleur qu'elle ressentait constituait son meilleur ancrage dans le monde réel. Sa bouche était sèche, et sa tête bourdonnait. Quant à son bras il lui faisait encore plus mal qu'auparavant, maintenant que l'engourdissement consécutif au choc avait fini de se dissiper.

Et il y avait autre chose, même si Eilin ne mit pas tout de suite le doigt dessus. Il lui fallait d'abord recouvrer ses esprits, et passer en revue toutes les informations qu'elle avait pu négliger jusque-là. Enfin, la vérité finit par s'imposer à elle comme un frisson glacé : quelqu'un d'autre était là, tapi dans l'obscurité de la grotte. Elle ne croyait pas qu'il pouvait s'agir de Joe le Fumant, miraculeusement remis sur pieds ; non, c'était quelqu'un d'autre, qui avait rompu la trêve précaire que leur offrait leur abri. Il n'y avait plus de temps à perdre.

Rassemblant ce qui lui restait de forces, la mutante essaya de se relever. La manœuvre était compliquée par l'exiguïté des lieux, ainsi que par ses blessures, qui se rappelaient à son bon souvenir à chaque mouvement. Elle ravala une nouvelle plainte ; toute son attention était

focalisée sur la présence qu'elle avait cru sentir au-delà des ténèbres environnantes. Une fois debout, elle dégaina son couteau, de sa main gauche, la seule à pouvoir lui servir encore à quelque chose. Depuis l'extérieur, le clair de lune distribuait tout un désordre d'ombres contradictoires parmi lesquelles Eilin essayait de décrypter un sens. Elle avait l'impression d'une sorte de jeu de mikado, où le moindre faux-pas pourrait s'avérer fatal. Maintenant qu'elle s'était rapprochée de la sortie, elle pouvait distinguer sur la gauche une autre galerie qui s'ouvrait. C'était là que devait se trouver le blessé ; caché avec lui, le mystérieux intrus était là lui aussi, avec son seul chemin pour l'extérieur barré par Jezabel.

Prenant une profonde inspiration, la jeune femme s'avança. Elle n'avait aucune idée de ce qui allait suivre : privée de son pouvoir, elle était aussi démunie de l'assurance que lui avait toujours conférée son invincibilité. Chaque pas en avant lui donnait l'impression de la rapprocher de l'autel sacrificiel auquel elle aurait été destinée sans en comprendre vraiment les raisons. Etait-ce donc toujours comme ça, pour tous les autres, lorsqu'ils étaient confrontés à pareille situation ? Toutes ces pensées continuaient de se bousculer dans sa tête, augmentant son trouble si bien qu'elle ne remarqua pas tout de suite la silhouette qui se découpait dans la pénombre. Trop tard ; déjà on lui avait attrapé le poignet, le tordant de sorte qu'elle fut contrainte de lâcher son arme, puis, capitulant pour de bon, de mettre un genou à terre.

« - C'est toi qui a fait ça ? Répond ! C'est toi qui a tué Joe ? »

La voix tonnante de Moses Howl résonnait d'un bout à l'autre de la grotte, déblatérant ses insanités sans discontinuer. Ses yeux rivés sur le sol, Eilin ne pouvait pas le voir, et encore moins comprendre le fin mot de son galimatias. Seule comptait la douleur cuisante dans son bras, et, à la périphérie de son champ de vision… Du coin de l'œil, la

mutante aperçut le cadavre de l'autre mercenaire, proprement étripé à ce qu'elle pouvait en juger. Rien de ce qu'elle voyait ou entendait n'avait de sens, mais dans tout cela son instinct lui disait qu'il y avait un détail qui ne cadrait pas avec le reste, et Jezabel s'entendit répondre :

« - La … La lame… »

Bien sûr ! La lame de son couteau était encore propre, ce qui apportait la preuve de son innocence. Après s'en être assuré, Moses parut revenir à de meilleurs sentiments, momentanément en tout cas, et il relâcha sa prise.

« - Que s'est-il passé ?
- Je comptais sur toi pour le savoir. Je viens d'arriver : je l'ai trouvé comme ça. »

Il enjamba le corps, de façon à laisser davantage de lumière entrer depuis l'extérieur. Joe n'avait pas eu le temps de se débattre, semblait-il. Sa gorge avait été tranchée avec une telle violence que la tête en était presque détachée du corps. Son abdomen avait été ouvert, et ses organes internes disposés autour de lui avec un soin qui évoquait une planche anatomique.

« - Qui a bien pu faire ça ? Les indigènes ? » Eilin avait ramassé son arme, qu'elle rechignait à rengainer, sans oser aller jusqu'à la pointer tout à fait en direction du colosse. Elle prenait en tout cas soin de maintenir le cadavre entre eux, et son regard passait de l'un à l'autre à la recherche d'une explication.
« - Ca ressemble à leur œuvre, en tout cas. J'avais dû mal à croire que tu sois au fait de leurs méthodes d'exécution ; encore que pour faire diversion…

- Mais tu n'y crois plus, maintenant ? » Elle n'avait pas envie de le laisser aller au bout de son raisonnement, avec ce que cela impliquait pour elle.

« - Même en admettant que ce soit le cas, il reste une question épineuse en suspens : pourquoi est-ce qu'ils t'auraient épargnée, toi ?

- Peut-être que dans le noir, ils n'ont pas remarqué l'autre galerie ? »

Moses laissa passer un silence, qui en disait long sur le peu de crédit qu'il accordait à cette hypothèse. Il fallait dire quelque chose, vite, ne pas laisser le soupçon s'installer.

« - Pourquoi est-ce qu'ils se sont acharnés sur lui comme ça ?

- Ca n'est pas fait au hasard. Dans la tradition des indigènes, la façon de placer les organes, le corps… Tout ça répond à un rituel bien précis. Comme un message pour les amis de la victime.

- Et qu'est-ce que ça dit ? »

Le mercenaire ne répondit pas tout de suite. Perdu dans ses pensées, il semblait au moins avoir oublié pour un moment ses doutes à l'encontre de Jezabel.

« - Qu'ils n'aimaient pas beaucoup ce pauvre Joe, je suppose. »

Voilà donc le genre de justice que Eilin était en droit d'attendre, ici, loin au-delà des derniers vestiges de la civilisation. Et bien, si telles étaient les règles auxquelles elle devait se plier, elle s'y soumettrait ; et elle était certaine de pouvoir les battre à leur propre jeu, s'il fallait en passer par là. Pour commencer, elle rengaina son couteau, défiant Moses du regard.

« - Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un avertissement. » Il ne s'était pas attendu à ce qu'elle tente de reprendre l'initiative, et il guettait la suite avec un intérêt renouvelé. « A mon avis, c'est un ordre qu'ils nous donnent : ils veulent qu'on poursuivre notre route, sans tarder.

- Et pour aller où, au juste ?

- On s'en tient au plan de départ : direction le point de livraison.

- Tu n'as pas l'air de comprendre. » Le mercenaire écarta ses bras, comme s'il se réjouissait de retrouver un territoire plus familier. Malgré l'étrangeté de la situation, c'était encore lui qui menait la danse, après tout. « Les gens qui nous emploient ne sont pas précisément de bons samaritains. Qu'est-ce qu'il va se passer, d'après toi, quand ils vont nous voir débarquer sans la marchandise ? Ils vont se débarrasser de deux gêneurs qui en savent trop sur leurs affaires, voilà ce qu'ils vont faire. Et ils auraient bien tort de s'y prendre autrement. »

Jezabel marqua une hésitation. Elle n'était pas surprise par cette réaction : c'était à peu près ce à quoi elle s'était attendue en fait, mais, maintenant qu'on en était arrivé là, elle n'était pas sûre d'avoir envie d'abattre sa dernière carte. Sans avoir besoin de le formuler, Moses la pressait de répondre maintenant, et Eilin ne savait que trop bien où un tel jeu risquait de la mener.

« - Assez perdu de temps. » Sa voix était résolue, aussi résolue qu'elle parvenait à en donner l'illusion. « Tu avais vu juste, tout à l'heure : les indigènes sont de mon côté, et moi du leur. » Elle enchaîna : « Si tu me fais du mal, ou si tu me tues, tu seras le prochain à finir comme Joe. Tant que tu feras ce que je te dirai de faire, en revanche, … Tu n'auras rien à craindre d'eux. »

Voilà, on y était : elle avait tenté le sort, et ce qui aller se passer ensuite était au-delà de ce qu'elle pouvait prévoir. Le géant ne semblait

pas réagir, ce qui était un bon signe, peut-être. Il y avait une chance pour qu'il la croie ; plus vraisemblablement non ; mais même dans ce cas, il ne semblait pas prêt à prendre le risque, ce qui était suffisant pour l'instant. Poussant son avantage, Jezabel s'engouffra dans la brèche :

« - Il te reste des vivres ? On va commencer par manger un morceau, avant de se remettre en route. J'aurai aussi besoin d'une attelle, pour mon bras. »

Au final, il leur fallut près d'une heure pour s'occuper des derniers préparatifs avant le départ. Moses paraissait bien disposé à obéir, peut-être pour la seule raison qu'il n'avait pas de meilleure idée à proposer. Quant à Eilin, elle était trop fatiguée pour s'inquiéter de ses véritables intentions. Cette joute verbale avait eu raison du peu d'énergie qu'il lui restait ; il n'y avait pas une partie de son corps qui ne la fasse souffrir, et sa seule préoccupation était de conserver assez de forces pour la marche à venir.

Le froid de l'air des montagnes, dehors, lui rappela combien elle était loin de chez elle. Elle s'efforça de chasser de son cœur tout élan de nostalgie. Les bourrasques ascétiques qui soufflaient à ses oreilles, après tout, étaient encore le meilleur encouragement qu'elle pouvait espérer, la confortant dans l'idée qu'ils approchaient de leur but. Leur progression n'en était pas moins lente, plongés dans le noir comme ils l'étaient, et ils durent suivre pendant deux heures le sillon accidenté de la gorge avant d'atteindre le point où Moses avait fait demi-tour la première fois.

« - Regarde. » Il dit cela en désignant un point sur leur droite, un peu en aval. « De ce côté-là, il y a une espèce de saignée dans la paroi. C'est par-là qu'il faudra grimper si on veut s'en sortir. »

Rien qu'à distinguer un peu du chemin qui s'offrait à eux, si encore ç'en était bien un, Eilin ressentit un vertige qui la força à s'asseoir. Il était improbable qu'elle puisse l'emprunter, pas avec son bras droit inutilisable ; elle en vint même à se demander si le mercenaire ne s'était pas délibérément joué d'elle depuis le début, dans le seul but de la tourmenter. Imperturbable (et même, ce qui était plus inquiétant, visiblement ravi de leur promenade nocturne), ce dernier avala quelques gorgées d'eau puis reprit :

« - On va se reposer un peu, attendre l'aube. Lorsqu'il y aura assez de jour, on se remettra en route. »

La combe où ils se trouvaient était profonde, et l'ombre y persista même alors que le soleil était déjà levé depuis longtemps. Incapable de trouver le sommeil, la mutante avait occupé ces quelques heures de répit à une veille anxieuse. Son camarade d'infortune dormait quant à lui à poings fermés, et il était clair qu'il avait repris l'avantage à présent. Elle était convaincue qu'il ne lui faudrait pas longtemps pour démasquer sa supercherie. Il n'y avait rien qu'elle puisse faire, à part attendre la suite des événements.

« - Allons-y. »

Ces mots résonnèrent dans l'esprit de la jeune femme comme l'écho d'un verdict depuis longtemps entériné. Sans qu'elle n'y prête garde, le mercenaire avait déployé sa haute stature au-dessus d'elle, comme un augure attendant d'être vérifié. Jezabel ne pouvait détacher son regard de la lourde hache qui battait une mesure nonchalante à son côté. Elle était prête à vendre chèrement sa peau, puisque c'est bien ce dont il était question ; elle s'était préparée à tout, en fait, sauf à ce que le colosse l'aide à se relever, comme il le fit précisément.

Ils marchèrent ensemble jusqu'au pied de la falaise. Moses avait pensé à tout semblait-il, puisqu'il sortit de sa besace une sorte de harnais de fortune qu'il avait dû fabriquer lors de sa première expédition. Eilin était trop hébétée pour réagir lorsqu'il l'arrima à lui, sans un mot mais avec une délicatesse dont elle ne l'aurait pas cru capable. Il lui demanda si elle était prête et elle se contenta d'opiner, comme si la réponse allait de soi.

La demi-heure qui suivit fut l'occasion pour la mutante d'assister à un prodige qui à chaque instant menaçait de tourner au désastre. La roche était friable, et les prises qu'elle offrait traîtresses ; l'ascension aurait été difficile pour un grimpeur seul, sans parler de porter quelqu'un d'autre sur son dos. Jezabel faisait de son mieux pour s'accrocher de son bras valide ; mais le torse du géant était trop large, et elle était ballottée continuellement au-dessus du vide. Elle observait la manière dont les muscles du mercenaire jouaient sous sa peau cuivrée, comme une force irrésistible qui les tirait vers le haut. Ils dépassèrent quelques oiseaux qui volaient dans le ciel matinal, indifférents à leur manège. Le jour naissant appliquait de larges aplats de couleur sur la pierre : d'abord d'un bleu profond, puis mauves, et roses, à mesure qu'ils montaient. Eilin n'en ressentait pas moins des haut-le-cœur à chaque fois que son regard se portait vers le bas, là où leurs ombres continuaient de s'étirer jusqu'au fond du ravin, comme une menace laissée en suspens.

La jeune femme avait depuis longtemps perdu le compte des minutes quand ils finirent par atteindre le sommet du goulet. La déclivité s'y étiolait progressivement, jusqu'à rejoindre le couvert d'une futaie. Avec des gestes crispés, Moses les libéra de leur harnachement, mais ils prirent encore un moment pour se relever, comme s'ils rechignaient à s'arracher à l'étreinte sévère mais néanmoins réconfortante du sol. Jezabel ne savait pas quelle attitude elle devait adopter au juste. Lorsqu'il se retourna vers elle, le colosse

était parcouru de tremblements et son sourire flottait de façon inexplicable.

Elle suivit son regard ; loin, jusqu'à l'autre rive de la gorge. Après quelques instants, elle finit par distinguer, indiscutable quoique à-demi fondu dans la végétation, la silhouette hiératique d'un indigène qui les observait en retour. Elle se demanda ce qu'ils pouvaient avoir à se dire ainsi : deux hommes des Badlands, séparés désormais par un gouffre insondable. Pour finir, le sauvage regagna le couvert de la végétation et il fut bientôt temps de se remettre une nouvelle fois en marche.

Le dernier jour de leur voyage se déroula dans une économie presque complète de paroles. Quelle que pût être la finalité de leur mission, il était clair pour l'un comme pour l'autre qu'ils étaient prêts à s'épauler pour l'atteindre coûte que coûte. Ils traversèrent un bois, puis un rude plateau montagneux ; Moses avait retrouvé la trace de leur route, et ils se dirigeaient presque en ligne droite en direction du Nord-Est. L'eau était suffisamment abondante pour ne pas constituer un problème, mais ils n'avaient plus rien à manger, que des baies qu'ils avaient trouvées en chemin. Ils étaient au bord de l'épuisement.

« - Tu as entendu ?

- Quoi ?

- Comme… Des détonations. » La mutante s'arrêta, parut se concentrer : « ou une série de coups de feu. »

L'après-midi, sans qu'ils s'en rendent compte, avait déjà abandonné le terrain à un crépuscule indigo. Depuis les sommets tous proches, droit devant eux, de longues coulées de brumes venaient à leur rencontre. Ce n'était pas un bon endroit ; malgré leur fatigue, ils n'avaient aucune envie de s'y éterniser.

Ils continuèrent à marcher, même après que le soleil eut fini de disparaître à l'ouest. Dans le noir, il leur était difficile de retrouver leur

chemin parmi le chaos rocheux dans lequel ils s'étaient empêtrés. Tant bien que mal, Eilin s'efforçait de tenir la cadence de son compagnon, qui les menait avec un instinct infaillible le long d'un sentier qui serpentait entre les éboulis. La jeune femme sentait son visage engourdi, sans qu'elle puisse dire si la cause en était l'hématome qu'elle avait à la pommette, ou le froid, qui avait redoublé d'ardeur depuis la tombée du jour. Et pendant tout ce temps, elle avait gardé deux choses à l'esprit : l'espoir de revoir Amphitryon, au moins encore une fois, et la manière dont allait devoir se recomposer son existence, s'il s'avérait que ses pouvoirs avaient disparu pour de bon. Même si elle parvenait à survivre à cet étrange périple (ce dont elle avait de plus en plus de raisons de douter), elle n'avait pas la moindre idée de la vie qui s'offrirait à elle par la suite. C'était là une énigme déroutante, dont le motif sibyllin était exprimé par le chemin que traçait pour elle Moses Howl. Peut-être que son amant saurait, lui ; peut-être accepterait-il de la guider à nouveau. Jezabel était si percluse de fatigue qu'elle ne se rendit compte que le mercenaire avait fait halte que lorsqu'elle fut tout pres de buter sur lui.

Ils avaient atteint le sommet d'une crête, depuis laquelle s'offrait à eux un panorama fantomatique que baignait le clair de lune. En dévers de leur position, une langue de terre s'enfonçait dans le contour vaporeux d'un lac. La surface de celui-ci était gelée : la glace y arborait une teinte livide de chair en décomposition, et sa faible iridescence évoquait une présence malveillante. Sur leur droite, s'étendait un bosquet d'arbres malingres, et empesés de silence ; l'autre rive, en face, disparaissait dans l'ombre de falaises au profil torturé.

« - Je suis déjà venue ici. » Bien loin de rendre compte du trouble qu'elle ressentait, ce fut la seule chose que trouva à dire Eilin.

« - Ce n'est pas censé ressembler à ça. » Le colosse paraissait quant à lui en proie au doute ; mieux, pris au dépourvu, et c'était bien la première fois depuis leur départ de Prosperity. « On dirait que

quelqu'un est arrivé avant nous. » Puis, encore : « Tu es sûre que tu veux aller plus loin ? »

Pendant un moment, ils gardèrent le silence. Ils se tenaient là, côte à côte, et leurs pensées elles aussi obéissaient à des mécanismes convergents, même s'ils n'en avaient que partiellement conscience.

« - Quelqu'un qui m'est cher se trouve là, quelque part en bas. » finit par reprendre la mutante. « Enfin, du moins, c'est ce que je pense ; ou que j'espère… Quoiqu'il en soit, je dois m'en assurer. Car il y a une chose que je dont je suis sûre : il aura besoin de moi avant la fin.

- Et dans ton état, tu te crois en mesure de venir à aide à quiconque ? » Le mercenaire avait dit ça sans méchanceté malgré tout, au contraire, il semblait animé d'un espoir auquel il hésitait encore à se raccrocher tout à fait.

« - On verra bien… Qu'est-ce que tu en dis ? »

Il n'était pas besoin qu'il réponde, en définitive, mais le géant n'en posa pas moins sa main noueuse sur l'épaule de la mutante pour lui signifier son assentiment.

C'était à leur tour de descendre dans les ténèbres, à présent ; et ils se mirent en route, sans hésiter mais sans empressement non plus, avec dans leur cœur ancrée la conviction que la direction qu'ils avaient prise était la bonne.

Dans les profondeurs de l'usine (1/4)

Ils progressaient rapidement, et sans rencontrer de résistance – jusque-là. De temps à autres, Amphitryon consultait la carte, pour y repérer leur position ; mais c'est à Elmo, tirant avantage de sa petite taille, que revenait le rôle d'éclaireur. Quant à Torno, il semblait indifférent au déroulement de leur aventure, et se contentait de suivre en silence.

Bien que distribué sans générosité excessive, l'éclairage des becs à gaz était suffisant pour ciseler leurs ombres comme une partition qu'ils s'efforçaient de jouer en sourdine, afin de ne pas attirer sur eux l'attention d'éventuels gardiens. Ils avaient ainsi parcouru toute une succession de corridors et d'escaliers, chacun identique au précédent, sans en apprendre beaucoup plus pour l'instant sur ce qui se tramait dans les profondeurs de l'usine.

Ils arrivèrent à une nouvelle intersection, et Jones ralentit, jusqu'à s'arrêter complètement, l'arme au poing. Il n'y avait aucun signe d'ennemis en vue, mais d'un autre côté l'aventurier était bien décidé à ne pas courir de risques inutiles. Sans attendre d'en recevoir la consigne (ils s'efforçaient, après tout, de limiter leurs paroles au strict minimum), le gnome s'élança en avant. Sous ses pieds griffus, les dalles se faisaient complices, et renonçaient à relayer l'annonce de leur intrusion autrement que par un chuchotement conspirateur. Elmo empruntait d'un pas sûr une trajectoire dont les sinuosités relevaient moins des lois de la balistique que de celles, plus obliques, de la réfraction : à toute vitesse, il dévalait les frontières mouvantes qui délimitaient la partie éclairée de la galerie. Il s'arrêta à couvert d'une poutre de soutènement, dont la section faisait une saillie dans la paroi. Avec lui, le daïkini transportait une sorte de petit tambour, confectionné à partir d'un crâne de rongeur et dont il entonna quelques mesures.

Deux coups, suivis de trois coups rapprochés. Amphitryon reconnut le signal convenu, et se remit en marche : la voie était libre. A ses côtés, Torno avait dégainé l'un de ses tomahawks, comme si quelque chose, que lui seul avait perçu, avait fini par retenir son attention malgré tout. Les deux aventuriers avançaient de concert, à l'affût du moindre bruit. A intervalles réguliers leur parvenaient les messages de leur compagnon, à la manière d'un sauf-conduit édicté dans un style minimaliste. A gauche, puis à droite ; une nouvelle volée de marches ; et ainsi de suite, sans autres variations que celles, infimes, de la luminosité, et des parfums qui transitaient sous un faible courant d'air.

Après quelque temps, ils débouchèrent en surplomb d'une vaste salle, dont les dimensions précises étaient tenues secrètes par l'obscurité. Une autre galerie aurait dû se trouver là, au lieu de quoi ils se trouvaient de toute évidence dans une zone laissée à l'abandon, encore marquée par les plaies béantes d'anciennes opérations d'excavation. Le plus problématique était encore qu'ils se trouvaient dans une impasse, pour autant qu'ils pouvaient en juger. Il n'y avait aucune trace d'Elmo dans les parages. Jones échangea un regard avec Torno, dont les pupilles violettes brillaient d'un éclat mauvais. Il allait de nouveau se reporter à la carte, lorsque le son désormais familier du tambour se fit entendre une fois de plus : quatre coups sur un rythme rapide, qui suffirent à lui glacer le sang. Quatre coups signifiaient danger ; quatre coups signifiaient courez-vous mettre à l'abri, si tant est que ce vous le puissiez encore.

L'elfe dans son sillage, Amphitryon rebroussa chemin, aussi vite qu'il l'osait ; ils n'avaient pas encore été repérés, et la discrétion restait leur meilleure chance de s'en tirer. Il prit un peu au hasard parmi le tramage de couloirs dont ils avaient emprunté certains un peu plus tôt, mais avant longtemps il eut la certitude de s'être perdu au cœur du labyrinthe. De tous côtés lui parvenaient des bruits indistincts, démultipliés par l'écho, et qui annonçaient peut-être, mais seulement peut-être, le départ de la poursuite. L'aventurier s'arrêta un instant,

dans l’espoir d’y voir plus clair ; presque aussitôt, il fut dépassé par Torno qui, le saisissant par la manche, l’entraîna en avant :

« - Par là !» Souffla-t-il.

De sa main libre, le Faërgoth désignait une ouverture dans le plafond de la galerie, l’entrée d’un conduit d’aération comme ils s’en rendirent compte bientôt : les y attendait Elmo, qui par quelque prodige avait réussi à grimper jusque-là et leur faisait signe de le rejoindre à leur tour.

Les tunnels étaient creusés de façon à permettre tout juste à un homme de circuler sans avoir à se baisser, si bien qu’ils n’eurent pas trop de mal à se hisser dans cette cachette improvisée. Le plus difficile fut de poursuivre ensuite leur ascension, de nouveau guidés par le daïkini, dans cet étroit boyau où chaque mouvement faisait l’objet de longues tractations rendues nécessaires par le manque de place. Ils n’avaient parcouru que deux ou trois mètres, au prix d’une laborieuse reptation, lorsque le sang d’Amphitryon se figea à nouveau dans ses veines. D’en bas leur parvenait avec de plus en plus de netteté des bruits de pas, pas un ou deux mais un très grand nombre à la fois, qui battaient les pavés que les aventuriers eux-mêmes avaient arpentés un instant plus tôt. Jones n’osait pas faire un geste de plus, de peur de signaler sa présence. Il tenait quand même à en apprendre un peu plus sur leurs poursuivants, ou qui qu’ils puissent être d’ailleurs, et il s’autorisa un regard dans leur direction tandis qu’ils passaient à la verticale de sa position.

Celui qui ouvrait la marche était un homme-taupe ; rien d’étonnant à cela, quoique avec le chapeau d’osier à bords larges sous lequel il se dissimulait, il était difficile d’en avoir le cœur net. Ensuite, égrenés comme une série de déclinaisons dépourvues de fantaisie, venait une file compacte d’esclaves, de pauvres hères dont la carcasse cramoisie était brillante de sueur, due aux efforts fournis autant qu’à la chaleur

des machines de forge. Leur démarche pesante était encore alourdie par les chaînes qu'ils portaient, et le tintamarre ainsi produit était tel qu'il offrit aux intrus une occasion inespérée de remettre un peu de distance entre eux et la procession, qui se poursuivait en bas.

Alors qu'Amphitryon était sur le point de reprendre son ascension, il se rendit compte que ses compagnons, sans attendre son signal, avaient déjà constitué une belle avance par rapport à lui. Torno, en particulier, se mouvait avec une aisance qu'il était bien en peine d'imiter : sa propre gestuelle, déjà entravée par le fusil qu'il portait en bandoulière, était parasitée par un accès de peur irraisonnée, et par les pensées qui se bousculaient dans son esprit. Les prisonniers étaient originaires des Badlands, il aurait pu en mettre sa main à couper ; de là, il ne fallait pas long pour remonter jusqu'à la troupe de mercenaires, envoyée en expédition dans cette contrée maudite ; et avec eux, Jezabel… Ces réflexions avaient détourné l'attention de Jones, au point qu'il en avait presque fini par oublier le danger où il se trouvait. Il s'efforça de chasser ces atermoiements : il ne fallait pas qu'il laisse ses sentiments interférer avec l'entreprise dans laquelle ils s'étaient lancés, car sinon ses chances de survivre se réduiraient à rien. Il se remit donc à grimper, animé par une ardeur renouvelée, sans prêter attention à l'obscurité toujours plus profonde qui s'accumulait autour de lui. Au sommet de la galerie l'attendaient ses deux camarades :

« - Alors, toujours avec nous ?

- Toujours. » Il saisit la main tendue de Torno, et se hissa à son tour hors du conduit.

L'endroit où ils étaient arrivés était indéfinissable autrement que par une absence : il n'y avait pas la moindre luminosité, et aucun air n'y circulait à l'exception de celui, disproportionné, sur lequel voyageaient leurs paroles.

« - Tu y vois quelque chose ?

- Il fait aussi noir pour moi que pour toi. » Entendre la voix de l'elfe redonnait confiance à Amphitryon, même si ses paroles n'avaient rien d'encourageant. Il aurait voulu qu'il ne s'arrête pas de parler ; et pourtant, il ne pouvait ignorer le fait que le son de leur voix risquait à tout instant d'attirer l'attention des hommes-taupes. « Je crois bien que cette fois, nous sommes perdus.

- Attend un peu… Fais-nous un peu de lumière, tu veux ? Je vais essayer de voir si je peux retrouver notre trace. »

Même en l'absence d'ennemis à mettre en joue, Jones n'avait guère envie d'éloigner ses doigts de la gâchette de sa carabine, et il s'escrima à déplier le plan de sa seule main gauche. Derrière lui, Torno alluma la mèche de son briquet. La flamme produite n'était pas bien grande, mais suffisait à mettre à jour de nouvelles perspectives, bâties sur des proportions bizarres et qui s'ouvraient à eux de tous côtés.

Les concrétions de roche se superposaient les unes aux autres comme des écailles de poisson ; froides, luisantes, et inspirant un vague dégoût. Les aventuriers restaient sur le qui-vive, dans l'éventualité où un flot d'ennemis aurait jailli de l'un ou l'autre des recoins ainsi révélés. Amphitryon, en particulier, semblait avoir complètement oublié la carte. Il était incapable de détourner son regard de l'une des saillies les plus profondes, dans le repli de laquelle avait reflué une obscurité dépourvue de nuance. Quant à ce qu'il croyait y distinguer, ses compagnons n'auraient su le dire, car cela avait été placé là par la volonté farouche de son esprit : une vision qui pour être irréelle n'en conservait pas moins un sens, bien qu'il n'ait pas encore réussi à deviner lequel.

« - Eilin… Oh Eilin ! » gémit-il, et c'était une supplique, ou une récrimination, adressée aux spectres qui hantaient sa conscience.

Les mots firent l'effet d'un charme rompu, et, au même moment, la flamme du briquet vacilla, puis s'éteint tout à fait.

Les intrus voulurent échanger un regard, mais ils se trouvaient de nouveau abandonnés chacun à soi-même, dans le noir le plus complet. Ils étaient restés trop longtemps oisifs, au même endroit ; et à présent ils ne savaient même plus dans quelle direction prendre la fuite, encerclés comme ils l'étaient par la rumeur montante de l'assaut à venir. Les sons qui les entouraient étaient encore indistincts, comme des armes que l'on fourbit (ou plutôt comme des griffes grattées contre la pierre, songea Amphitryon) ; mais le maillage qu'ils formaient ne laissait guère de doute quant à ce qui allait suivre.

Ses pensées désormais limpides, Jones fut le plus prompt à réagir : dépassant Torno, il lâcha une première salve de son fusil, sans attendre de sommation. Dans l'espace confiné du tunnel, le bruit produit était cauchemardesque, et continua de carillonner à leurs oreilles bien après qu'il ait relâché la gâchette. En l'absence de lumière, il leur était difficile d'évaluer avec précision l'étendue des dégâts ; mais les aventuriers ne s'en élancèrent pas moins dans la direction des coups de feu, et il s'en fallu de peu pour qu'ils ne trébuchent sur les cadavres cruellement transpercés d'une poignée d'hommes-taupes.

D'autres subterranéens étaient toujours sur leurs talons, c'était certain. Ils avaient pour eux l'avantage conféré par leur vision nocturne, et par leur meilleure connaissance du terrain, et il ne leur faudrait pas longtemps pour rattraper les fuyards. Amphitryon dut finir par se rendre à cette évidence lui aussi : laissant ses compagnons prendre de l'avance, il s'arrêta et fit volte-face pour barrer la route à leurs poursuivants.

« - C'est pour ça que vous êtes là, n'est-ce pas ? Et bien voilà les secrets du Hellden, une balle à la fois ! Et il y en aura pour tout le monde ! »

Il déchaîna un enfer vrombissant sur le cortège indistinct de ses adversaires. La galerie s'illumina d'éclairs jaunes et rouges qui révélaient par intermittence leurs silhouettes trapues ; et à chaque fois que l'un d'entre eux tombait, ses chairs déchirées et calcinées par les projectiles mortels, un autre prenait sa place ; et un grand nombre furent ainsi rappelés à leur créateur. Les bras de Jones tremblaient sous l'effet du recul de son arme, et il sentait le canon surchauffer entre ses mains. A deux reprises il lui fut nécessaire de recharger, et à chaque fois que le feu reprenait il révélait la progression des hommes-taupes, toujours plus proches, bientôt dangereusement proches. L'aventurier se mit à hurler. C'était un cri primal, poussé moins en signe de défi que pour expectorer l'instinct furieux qui l'habitait à cet instant précis ; et ses modulations se lovaient dans le rythme martial de la fusillade.

Vint le moment où le troisième chargeur fut vide à son tour, et juste après, le couloir redevint silencieux. L'air charriait une odeur désagréable d'ozone et de brûlé. Il n'y avait aucun mouvement, à l'exception de celui, ample et régulier, de la poitrine d'Amphitryon, qui reprenait sa respiration. Les subterranéens avaient été contraints de battre en retraite, pour quelque temps au moins ; il ne leur faudrait pas longtemps pour revenir à la charge, et Jones réalisa qu'il avait dans l'intervalle une occasion unique de déguerpir.

Il se mit à courir, dans la direction par où ses amis avaient fui avant lui. Eux-mêmes avaient disparu, sans que l'on puisse en préjuger grand-chose : il faisait si sombre en fait que l'aventurier n'osait pousser l'allure au-delà d'un modeste trot, et même alors il tâtonnait de sa main libre la paroi du tunnel afin de se guider. Son seul plan était de retrouver ses camarades, et de regagner une partie éclairée des souterrains, dans cet ordre ou dans l'autre, peut importait, et quant à ce qui se passerait ensuite, cela dépassait la portée de ses conjectures.

Il n'avait pas parcouru plus d'une trentaine de mètres que des bruits d'échauffourée lui parvinrent, porteurs d'une nouvelle dont il ne pouvait dire si elle était bonne ou mauvaise. Jones ralentit encore

l'allure, mais trop tard ; entraîné par son élan, il percuta l'un des combattants, qu'il n'avait pas remarqué dans le noir, et tomba lui-même à la renverse. Son arme était coincée sous lui, de sorte qu'il se trouvait dans une bien mauvaise posture. Avant qu'il n'ait eu le temps de se relever, une étincelle jaillie de l'obscurité transforma en torche vivante un homme-taupe qui se trouvait là : Torno avait dû trouver un nouvel usage à son briquet, et il dansait à présent autour du supplicié avec des gestes souples et mortels comme de soudaines bourrasques. L'elfe frappait de droite et de gauche, et son ombre, démultipliée par la lumière changeante des flammes, parvenait à contenir le reste de ses ennemis.

Il arriva néanmoins que l'un d'entre eux, celui qui précisément qui avait fait tomber Amphitryon, voulut en finir avec lui ; et il serait sans doute parvenu à ses fins si Elmo n'avait pas choisi ce moment là pour s'interposer. La première banderille prit la forme d'une variété miniature, mais non moins redoutable, de javelot, qui fendit l'air et se ficha dans l'orbite du subterrannéen. Ce dernier cria de douleur en retour, et porta ses mains à son visage, momentanément aveuglé. Suivirent une série de passes compliquées, exécutées avec une rapidité qui en limitait l'appréciation à l'expertise d'un public averti. Profitant de ce que la jambe de son adversaire était repliée, le gnome bondit, et prit appui sur son mollet ; puis lui sectionna le ligament du genou, d'un coup de taille de son épée ; et encore, l'escalada, comme s'il était parti à l'assaut d'un édifice rendu branlant par les mauvais traitements. Ses deux pieds griffus cramponnés à l'épaule de l'homme-taupe, il lui enfonça enfin la lame de son arme dans la nuque en guise de mise à mort, juste à temps pour sauter à terre et plonger derechef dans la mêlée.

D'autres ennemis continuaient d'arriver, pas trop nombreux encore, mais ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils ne finissent par submerger les intrus. Pire, la lumière allait bientôt venir à manquer : seul le cadavre qui finissait de se consumer continuait de

les éclairer de la lueur incertaine, mourante elle-même, de ses modestes flammèches. Jones, qui s'était relevé entre-temps, tira une courte rafale, un peu au hasard. Dans un combat rapproché son fusil était loin d'être l'arme idéale, et il y avait toujours le risque de blesser ses camarades. Il devait vite reprendre un peu de large. Torno occupait toujours le plus gros des assaillants, et il en profita pour jeter un coup d'œil à la ronde. Une autre galerie s'ouvrait, quelques mètres à peine sur leur gauche ; il était difficile de dire ce qui se trouvait au-delà, mais au moins elle laisser filtrer un peu de lumière, et cela suffit à convaincre Amphitryon de tenter sa chance.

« - Par là ! Suivez-moi ! »

Et, joignant le geste à la parole, il entreprit de se frayer un chemin jusque-là. Ca n'avait rien d'une sinécure, que de se déplacer au sein de la masse compacte des combattants ; un des hommes-taupes essaya de poignarder l'aventurier, qui dévia l'attaque à l'aide de son propre fusil, avant de faire feu une nouvelle fois. Les rangs ennemis parurent s'éclaircir l'espace d'un instant, juste assez longtemps pour qu'il soit comme aspiré à l'extérieur de la mêlée. Jones n'était pas certain de ce qui venait de se passer, toujours est-il qu'il se trouvait désormais dans la galerie qu'il avait entraperçue auparavant, avec le reste des belligérants derrière lui. Il se retourna juste à temps pour voir Torno disparaître sous le nombre de ses adversaires, puis, presque aussitôt, réapparaître un peu plus loin, dans un sillage de sang et de viscères fraîchement répandus. Les subterranéens se dispersèrent comme une volée d'oiseaux surpris par une subite ondée. Ils n'étaient plus si pressés de ferrailler avec l'elfe, mais leurs silhouettes rendues contradictoires par la pénombre n'en étaient pas moins difficiles à ajuster pour Amphitryon.

« - Torno ! Elmo !

- Pars devant ! Et tâche de nous trouver une issue ! »

Il n'aimait pas beaucoup ça, mais il finit par se rendre à l'évidence qu'il ne serait pas d'un grand secours à ses compagnons, dans le corps à corps confus où ils étaient engagés ; quant à leurs adversaires, ils semblaient l'avoir oublié pour l'instant, et il décida donc de reprendre sa progression. Ils avaient un besoin désespéré de reprendre le fil de leur intrusion, et vite : c'était en cela qu'il pouvait être le plus utile, avec l'aide de la carte qu'il transportait avec lui.

Le tunnel qu'il empruntait avait un sol dallé, et ses murs étaient étayés par des madriers noircis à la flamme. Une lumière vaporeuse s'y propageait graduellement, comme une arrière-pensée. Amphitryon ne mit pas longtemps à en découvrir l'origine. Il arriva à un puits circulaire, où convergeaient un grand nombre de galeries, réparties sur plusieurs niveaux. A chacune de ces ouvertures horizontales avait été disposée une torche, dont la lumière se joignait à un chœur dominé par le clair de lune qui se déversait depuis le sommet, au travers d'une lourde grille de fer forgé.

A partir des éléments à sa disposition, l'aventurier n'eut pas trop de mal à repérer sur les plans l'endroit où il se trouvait. Il fallait maintenant qu'ils rejoignent les étages supérieurs : de là, ils pourraient suivre l'une ou l'autre des galeries qui menaient aux grandes salles où les principaux équipements de l'usine avaient dû être installés. Jones regarda autour de lui, à la recherche d'une solution. En face, un autre tunnel continuait dans le prolongement du sien. Le seul moyen de monter et de descendre était visiblement d'utiliser une plate-forme mobile, stationnée pour l'instant trois niveaux plus bas ; mais il s'avéra que son mouvement, contrôlé par un système de courroies reliées à une poulie elle-même fixée à la grille au sommet du puits, ne pouvait être actionné que d'en haut, précisément là où Amphitryon voulait se rendre.

Il n'y avait pas de temps à perdre. L'aventurier prit son élan : derrière lui, il pouvait entendre le tapage claudiquant de l'escarmouche qui se poursuivait, montant et descendant comme le ressac. Il remit son fusil en bandoulière, et prit une profonde inspiration. Un vide progressif se faisait dans son esprit, où seule subsistait, de plus en plus nette, l'empreinte de la tâche à accomplir.

Ses jambes se mirent en mouvement, obéissant à leur élan instinctif. Jones sentait les décharges d'adrénaline se libérer dans son organisme, l'accompagnant dans sa course : à ce regain d'énergie bienvenu, il superposait un état imperturbable de concentration, qui seul lui permettrait d'atteindre son but comme il le savait. Déjà il bondissait au-dessus du vide, ses yeux toujours rivés sur l'une des élingues de levage, à laquelle il se cramponna facilement. Ce n'était que la première étape, qu'il venait de franchir ; dès que son amarre se fut suffisamment stabilisée commença la deuxième, c'est-à-dire, l'ascension proprement dite. Il lui faudrait une minute ou deux pour atteindre le sommet, et, si ses camarades pouvaient tenir aussi longtemps, il aurait alors le moyen de les faire monter à sa suite.

C'est alors que les choses prirent une vilaine tournure : un homme-taupe, qui avait dû se tenir tapi dans l'ombre jusque-là, s'élança à son tour et agrippa la courroie du monte-charge, prenant position une dizaine de mètres au-dessus de l'aventurier. Son intention devint claire lorsqu'il dégaina son couteau, et entreprit de trancher le lien qui les unissait provisoirement. Amphitryon voulut reprendre son arme pour se débarrasser du nouveau venu, mais pour y arriver il devait composer avec les contorsions pendulaires qui animaient à présent le câble.

Tout était perdu ; mais à la seconde même où les derniers brins de l'élingue étaient prêts à céder, la fortune bascula une nouvelle fois. Torno jaillit en effet, si rapide que tout le reste, jusqu'à l'action de la pesanteur elle-même, sembla en avoir été ralenti. Le nœud gordien s'étoffa d'une articulation supplémentaire – l'espace d'un bref instant :

suspendus aux cordages se trouvaient, de haut en bas, le subterranéen, puis Jones, et enfin Baneblade, mais la détente supérieure de ce dernier le propulsa jusque dans le couloir de l'autre côté, au moment précis où son compagnon entamait sa chute libre. Pour son bonheur, celui-ci n'avait pas relâché sa prise sur le câble, et, à l'autre extrémité, le Faërgoth non plus. Le mouvement de balancier ainsi initié envoya Amphitryon heurter la paroi du puits, mais il tint bon malgré tout.

Quelques instants lui furent quand même nécessaires pour recouvrer ses esprits alors que, désormais isolé au sommet de son perchoir, l'homme-taupe évaluait les contours de la nouvelle situation, à la recherche d'une manière d'en tirer avantage. Il était de toute évidence conscient d'offrir une cible facile ; mais il n'y avait pas grand-chose qu'il aurait pu tenter alors que l'aventurier, qui devait à sa seule poigne et à celle de son ami de ne pas basculer dans le vide, reprenait de sa main libre sa carabine. Il tira une courte salve, au jugé, et toucha son adversaire une fois, deux ; mais la poulie à laquelle celui-ci se tenait cramponné, atteinte elle aussi, céda avec un sifflement de mauvais augure, et les événements connurent une nouvelle et brutale accélération à laquelle la gravité, parmi un ensemble de forces en interaction, n'était pas étrangère.

La nacelle, que plus rien ne retenait, commença à basculer vers le fond du puits ; par un effet de réaction, une des courroies à laquelle elle était encore rattachée remonta à toute vitesse à travers le mécanisme. Jones, qui avait eu la présence d'esprit de la saisir au vol, filait avec elle, entraînant Torno dans son sillage par l'intermédiaire du tronçon de corde dont ils tenaient chacun un bout. Les aventuriers se laissèrent tomber juste avant d'avoir atteint le sommet et atterrirent, sans délicatesse excessive mais c'était un moindre mal étant données les circonstances, dans le tunnel qu'Amphitryon avait espéré rejoindre dès le départ.

Ils échangèrent un signe de tête, qui pouvait vouloir signifier qu'ils étaient sains et saufs, ou tout aussi bien témoigner de leur sentiment

partagé d'incrédulité par rapport à ce qui venait de se produire, et qui dépassait de loin le quotidien de leur existence déjà haute en couleurs.

« - Et Elmo ?
- Il est resté en arrière. Pour me couvrir. »

Revenant sur ses pas, Jones risqua un regard vers le fond du puits.

Le spectacle qui l'y attendait repoussait encore les limites de l'étrange par rapport à tout ce qui avait précédé. Le daïkini remontait le long de la paroi, aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes : ses griffes lui assuraient une prise sûre dans la pierre, si bien qu'il pouvait courir avec la même aisance que s'il s'était trouvé sur la terre ferme. Derrière lui, ou plutôt en dessous, les hommes-taupes grimpaient eux aussi, avec une rapidité qui n'avait rien d'humaine mais qui rappelait davantage une cohorte de nuisibles en chasse.

Amphitryon prit pour cible le premier d'entre eux, et le délogea d'un tir de son fusil. D'autres suivirent ; mais même quand ils tombaient, entraînant parfois un ou deux de leurs congénères dans leur chute, ils étaient bien vite remplacés dans se flot continu qui obscurcissait jusqu'à la lumière du clair de lune.

Elmo finit par atteindre le niveau où se trouvaient ses compagnons, et il trouva refuge sur l'épaule de la veste de Torno. Mais ils devaient encore se débarrasser des subterranéens : eux aussi continuaient de progresser, et même le tir de barrage auquel ils étaient soumis ne suffisait pas à les arrêter, seulement à infléchir leur position.

« - Tu es bon tireur ? » L'elfe avait attrapé un des disques de munitions passés à la ceinture de Jones, qu'il interrogeait du regard.
« - On ne devrait pas tarder à le savoir, en tout cas. »

L'aventurier sourit, comme il le faisait souvent dans ce genre de situation. Le chargeur fila dans les airs. Amphitryon prit son temps

pour le mettre en joue, jusqu'à ce qu'il soit descendu au niveau où se massait le plus grand nombre d'hommes-taupes. Il fit feu : à cette unique détonation succéda un crépitement infernal, accompagné d'un épais nuage de fumée et auquel se mêlèrent presque aussitôt des cris de stupeur et les hurlements des blessés. Quant aux intrus, ils n'avaient pas attendu de connaître le bilan de cet épouvantable carnage pour se remettre en route.

Le couloir où ils se trouvaient à présent était large, et assez éclairé pour leur épargner la crainte de tomber dans un traquenard, au moins dans l'immédiat. Avant qu'ils ne soient allés bien loin toutefois, Jones ralentit de nouveau. Il était de toute évidence en proie à une vive souffrance : son teint était livide et sa main, lorsqu'il la retira de son flanc où il l'avait appuyée, se révéla être poisseuse de sang.

« - Ca va aller, ça va aller. » Torno le retint, juste au moment où ses jambes menaçaient de se dérober sous lui. « C'aurait été trop beau de s'en tirer comme ça, pas vrai ? Tu vas voir, lorsque le choc sera passé, tu te sentiras mieux. On va bien s'occuper de toi. »

Il laissa Elmo les guider jusqu'à une petite pièce inoccupée, attenante à la galerie principale. L'elfe n'était pas très grand, même en regard des standards de son peuple, et il fut soulagé de pouvoir appuyer la lourde carcasse de son compagnon contre un mur. Amphitryon était plongé dans un profond mutisme, comme si un sortilège l'avait privé du même coup de la parole et de toute volonté propre.

« - Voyons tout ça d'un peu plus près. » Baneblade écarta un pan déchiré de la vieille veste de masseur que portait toujours son ami, pour inspecter sa blessure. Après quelques instants d'observation silencieuse, ses traits sibyllins finirent par s'illuminer d'un large sourire : « Allez, ce n'est qu'une estafilade en fin de compte ! Un de ces

chiens a dû te faire ça quand tu as ouvert une brèche dans leurs rangs. Ne me dis pas qu'un grand gaillard comme toi… »

Mais il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Se redressant soudain, Jones l'écarta de son chemin. C'était un homme en transe à présent, et son visage, à la lueur vacillante d'une lampe à gaz, était celui d'un possédé. Il se dirigeait vers le fond de la salle, auquel Torno avait tourné le dos jusque-là.

Ce qui s'y trouvait était difficile à décrire. Toutes les qualités hermétiques d'un laboratoire d'alchimiste y étaient réunies, et l'établissaient bien au-delà de l'entendement de l'elfe. Un pan de mur entier était occupé par de longues étagères : c'était un ouvrage robuste, dépourvu de sophistication, dont les matériaux avaient été choisis pour leur solidité et assemblés en conséquence. Des alambics y étaient entassés pêle-mêle avec d'autres ustensiles dont l'usage était inconnu des aventuriers, et le peu d'espace resté disponible était surchargé de piles de papier jauni.

Mais ce qui frappait l'œil avec le plus d'insistance, c'était la suite de bocaux alignés au sommet, comme des trophées de chasse. Chacun était étiqueté avec un soin maniaque qui contrastait avec le désordre ambiant. Ils étaient remplis d'une substance brunâtre indéterminée au sein de laquelle flottaient, et c'était là le plus étonnant, des masques d'un réalisme effroyable. Certains des masques commençaient à se craqueler, et d'autres à moisir par endroits, et pourtant Amphitryon en reconnaissait la plupart, même s'il y en avait qu'il n'avait pas revus depuis un grand nombre d'années. Gon Ilius était là, bien entendu ; et Aries Leto ; et avec eux, beaucoup des plus éminents représentants de la bonne société de Prosperity, dont certains que l'aventurier avait comptés, à une époque, au nombre de ses amis. Et tous, sans exception, posaient sur lui le même regard morne, accusateur.

« - Il… Il leur vole leur visage. » Jones passa ses mains sur sa propre figure, comme s'il essayait d'échapper à un cauchemar.

Avant que Torno n'ait eu le temps de l'en empêcher, il épaula son fusil, et épancha toute sa rage dans une nouvelle salve vengeresse. Les bocaux volèrent en éclats les premiers ; comme un feu de broussailles, le panache de destruction se répandit ensuite à toute la verrerie entreposée sur l'établi. Le papier fut à son tour réduit à l'état de confettis, qui retombaient en bruine jusqu'au sol. Rien de tout cela, pourtant, ne semblait apaiser Amphitryon, qui paraissait décidé à ne pas s'arrêter avant d'avoir fait disparaître jusqu'au dernier vestige de l'installation.

Le vacarme, dont le volume avait atteint un niveau suffisant pour alerter tous les hommes-taupes qui auraient pu se trouver dans les environs de la présence des intrus, finit par se dissiper avec les ultimes coups de feu.

« - Il faut y aller, maintenant. » Baneblade adressa un geste de réconfort à son ami, dont l'état de fatigue nerveuse était si avancé qu'il réprimait à grand peine ses sanglots.

« - On doit l'arrêter. Tu comprends ? Il le faut.

- Oui. Et c'est exactement ce qu'on va faire. Ensemble. »

Dans les profondeurs de l’usine (2/4)

Ils progressaient lentement, aiguillonnés seulement par la peur et l’envie d’en finir. C’était le rôle de Moses que de les guider, au moins en théorie ; car il était vite devenu clair que le mercenaire n’avait qu’une idée rudimentaire de ce qui se tramait dans les profondeurs de l’usine. Ils étaient perdus. Ils avaient ratissé toute une aile des souterrains, ou du moins était-ce la conviction vacillante à laquelle ils se raccrochaient encore. Les lieux semblaient déserts, ce qui aurait pu passer aussi bien pour un bon présage qu’un mauvais ; mais le sentiment d’attente, en fin de compte, n’avait rien fait qu’émousser leur détermination.

De sa main gauche, la seule valide, Jezabel brandissait son coutelas, comme elle aurait pu le faire d’un colifichet destiné à tenir les ténèbres à distance. C’étaient ces mêmes ténèbres, ou le clair-obscur que leur substituait l’éclairage des becs-à-gaz, qui leur faisait prendre conscience du caractère désespéré de leur entreprise. La mutante était saisie par une angoisse abjecte et elle n’osait croiser le regard de son compagnon, de crainte de découvrir sur son visage la même expression qui se lisait sur le sien. Elle aurait tout donné pour se trouver ailleurs, et pour vivre un jour de plus ; jusqu’à abandonner Amphitryon à son triste sort, et c’est cette pensée-là qui s’imposait à elle avec le plus d’insistance, alors même qu’elle s’efforçait de la chasser de son esprit. Tel était le degré d’avancement de leur expédition, qui pour Eilin au moins s’était révélée être une exploration par paliers successifs d’un sentiment inédit de découragement. Seule la présence de Moses Howl à ses côtés lui permettait encore de mettre un pied devant l’autre.

Une série de coups de feu résonna à travers les couloirs : affaiblis, déformés par les échos sur lesquels ils avaient voyagé jusqu’à ses oreilles, mais Jezabel en avait entendu assez souvent par le passé pour ne pas avoir de doute quant à leur nature. Ami, ou ennemi ? Avant que

les deux intrus aient pu s'accorder sur le sens à donner à cet avertissement, une nouvelle salve retentit. La cadence des tirs était telle que la mutante avait toutes les peines à croire qu'une arme seule puisse en être la source, mais cette question-là aussi dût attendre, soudain apparut un groupe d'hommes-taupes qui se précipitait dans leur direction. La surprise était partagée, au moins jusqu'à un certain point, mais quelque chose dans la nature malveillante des subterrannéens leur dicta ce qu'il convenait de faire ensuite, et la traque commença sans avoir à souffrir de nouveau contretemps.

Les fuyards remontaient un couloir après l'autre, apparemment au hasard. Le plus étonnant était encore leur allure : ils paraissaient s'économiser, et tel était bien le cas en réalité car ils cherchaient moins à s'échapper qu'à trouver un endroit qui leur serait plus favorable pour se battre – de préférence, un espace réduit où ils n'auraient pas à faire face à tous leurs poursuivants en même temps. Quant à ceux-ci, ils semblaient se satisfaire de cette modeste foulée, et se contentaient de maintenir la distance qui les séparait de leurs proies. Avant longtemps, leur plan apparut au grand jour ; c'est-à-dire, en quelque sorte, car l'éclairage diffus qui avait prévalu jusque-là s'éteignit, plongeant les tunnels dans une obscurité complice. De périlleuse, la situation des intrus se fit tout à coup désespérée. Maintenant qu'ils étaient privés de la vue, ils s'en remirent aux sons qu'ils entendaient pour se guider ; il n'y avait pas de pensée cohérente derrière cette manœuvre, seulement la nécessité de trouver une fin aux ténèbres, car les ténèbres c'était la mort assurée.

En fait de sons c'est tout un vacarme qui s'échafaudait comme à leur intention. Grincements, stridences, détonations, tels étaient ses motifs récurrents, tous joués selon un crescendo qui reléguait la rumeur de la poursuite à un silence contrit. Eilin et son compagnon ne seraient pas allés bien loin malgré tout, n'eut été la lueur rouge intermittente qui emboitait le pas à tout ce tintamarre, et qui les attira jusqu'à la salle des machines.

En pénétrant les souterrains, la mutante n'avait eu aucune certitude quant à ce qui les y attendait ; et la suite de couloirs tous identiques qu'ils avaient traversé jusqu'alors n'avait rien fait pour étayer l'une ou l'autre de ses intuitions ; mais la salle des machines, ça, c'était quelque chose. Un spectacle qui rivalisait sans peine avec les constructions les plus élaborées qu'elle avait pu voir à Prosperity, et elle en conçut une nouvelle peur qui se superposait aux autres, ça et un sentiment d'admiration qu'elle se refusait à nommer.

La lumière qu'ils avaient perçue en premier émanait d'une substance rouge qui irriguait tout un ensemble de tubulures distribué comme des grappes de lierre, ou, mieux, comme un système vasculaire alimentant l'installation. Le cœur palpitant du dispositif était constitué par une vasque (Amphitryon, s'il avait été là, aurait peut-être pu en dire plus quant à sa fonction, mais pas Jezabel, dont les connaissances en technomancie étaient trop limitées), taillée dans le même matériau translucide que les conduites et dont la forme oblongue était révélée à mesure qu'elle se remplissait. A son apogée, elle évoquait un rubis parcouru d'éclairs, enchâssé au sommet du mât central autour duquel s'activaient les bras titanesques d'une forêt de pistons.

La cadence des machines était contrôlée par la circulation du mystérieux fluide rouge. A l'arrêt, régnaient un silence et une obscurité absolus. Puis, tandis que chaque veine et chaque artère s'illuminait, les clapets s'obstruaient, les chambres étaient pressurisées, et bientôt toute la machinerie se mettait en branle. Le mouvement était lent tout d'abord, comme les gestes d'un athlète à l'échauffement, avant de s'accélérer jusqu'à produire ce raffut épouvantable qui les avait guidés jusque-là ; et c'est précisément lorsque la vasque débordante émettait assez de lumière pour assurer un peu de visibilité qu'il n'était plus possible de rien entendre. S'ensuivait une phase de reflux, qui annonçait déjà l'émergence d'un nouveau cycle. Tel était le spectacle offert par la salle des machines, remarquable en tout point, jusqu'à en faire oublier à Jezabel l'existence de ses poursuivants.

Les ombres à la périphérie de son champ de vision qui s'agitaient à contretemps du mécanisme d'ensemble eurent tôt fait de la ramener à la réalité, et elle s'engouffra dans une allée coulée à l'ombre massive d'une turbine. Il allait falloir faire preuve de ruse ; se fier à l'ouïe et à la vue alternativement, selon le battement immuable de l'installation. La première tâche qui attendait la mutante serait de retrouver Moses Howl, dont elle avait perdu la trace dans la confusion qui avait suivi leur entrée. La lumière revenait peu à peu ; Eilin en profita pour remonter une coursive, puis deux, mais sans y trouver signe de son compagnon. Dans les nappes de brume rouge où elle se débattait rien ne semblait disposé à rester immobile bien longtemps, et il était difficile de distinguer les protagonistes du va-et-vient permanent des machines. Le bruit produit par celles-ci occupait tout l'espace disponible. Fuyards comme poursuivants y glissaient comme des ombres silencieuses. Lorsqu'une nouvelle obscurité inonda la salle, Jezabel n'en avait pas moins repéré deux hommes-taupes lancés sur ses talons.

A la marée lumineuse succédait une marée de ténèbres, qui répandait sa chape de plomb en ondes concentriques depuis le pilier central. La mutante attendit qu'elle ait atteint l'imposant engrenage au pied duquel elle se trouvait : lorsque le mécanisme s'arrêta, elle se précipita à couvert d'une large roue dentée, dont elle espérait qu'elle lui permettrait de rester hors de vue des subterrannéens. Le silence revenait lui aussi. Il lui faisait l'impression d'un projecteur braqué sur le moindre de ses gestes. La tension monta d'un cran supplémentaire lorsqu'elle entendit des bruits de pas : il était difficile d'évaluer avec certitude s'ils se rapprochaient ou s'éloignaient au contraire, mais ils lui parurent trop rapides pour avoir été produits par quelqu'un se déplaçant en aveugle, dans un lieu inconnu.

Elle espéra que Moses avait trouvé un abri sûr, lui aussi ; et réalisa presque aussitôt dans quel danger elle-même se trouvait. Le jour, si oblique fut-il, ne pouvait-il revenir ? C'était à croire que jusqu'aux

rouages du temps eux-mêmes s'étaient grippés, chaque seconde s'étirant jusqu'à entrer en collision avec la suivante.

Il y eut un long sifflement, sans doute émis par une tuyère, et tout de suite après un jet de vapeur qui se dispersa en excroissances incandescentes. Circulant au sol selon des courants imperceptibles, le magma révéla la silhouette d'un homme-taupe, campé à moins de un mètre de là où se cachait Jezabel ; mais avant que le subterrannéen n'ait eu le temps de frapper, un deuxième rai de lumière se déroula, découpant l'ombre plus imposante de Moses Howl penché au-dessus de lui. Le géant agrippa son adversaire, et le projeta en plein dans les rouages de la machinerie, à l'instant précis où ceux-ci se remettaient en branle ; de sorte que l'infortuné fut taillé en pièces, en lieu et place d'Eilin qui s'était esquivée une seconde plus tôt.

« - Par ici ! »

Les râles du supplicié auraient pu alerter d'autres sentinelles, mais la chance sourit aux fuyards cette fois-ci, car ils purent traverser une succession de courtes travées sans nouvelle anicroche. La mutante filait dans le sillage de son compagnon, jusqu'à ce qu'ils arrivent en vue d'une alcôve au creux de laquelle, enveloppée par les ultimes volutes d'obscurité, se distinguait à grand peine une sorte de poterne… Le sort semblait à nouveau favoriser les intrus, à qui était ainsi offerte une issue inespérée ; mais avant qu'ils n'aient pu y parvenir, deux autres hommes-taupes apparurent, se ruant dans leur direction depuis une allée étroite qui débouchait sur leur gauche.

« - Je me charge de ceux-là ! » Puis, cette fois à destination des subterrannéens : « Gare à vous ! La mort approche ! »

Le niveau sonore atteint par les installations n'offrait guère le luxe de la discussion ; du reste, Moses s'était précipité sans attendre au-

devant de ses adversaires, sa lourde hache balançant devant lui comme un aiguillon mortel. Eilin accéléra donc encore en direction de la sortie, elle pouvait sentir le sang qui battait contre ses temps, l'air brûlant et chargé de poussière courir le long de sa peau, emplir ses poumons : était-elle à nouveau en train de se noyer ? Avant qu'elle ait pu s'en apercevoir, elle fut happée par un flux de ténèbres sans commune mesure avec ce qui avait précédé, au point qu'elle en était incapable de dire si elle avait atteint la surface en une quelconque manière, ou si au contraire elle n'avait fait que plonger toujours plus profondément.

La salle qu'elle avait rejointe devait être immense, du moins est-ce ce qu'elle devina d'après l'écho que produisaient ses propres pas. Tout de suite après, la mutante fut entraînée sur une pente qu'elle commença de dévaler : glissant, dérapant sur la pierre détrempée, rebondissant contre les stalagmites dont le pâle éclat lui parvenait trop tard pour les éviter. Le pire était de ne pas savoir quand prendrait fin sa chute ; mais avant qu'elle ait pu y penser la déclivité s'accentua brutalement, et Eilin fini de rouler jusqu'à une mare où elle atterrit dans une gerbe de flammèches argentées. La jeune femme en eut le souffle coupé (quoi que la cause en était moins le choc, que la température glaciale de l'eau), et il lui fallut quelques instants pour reprendre ses esprits.

Elle se trouvait dans ce qui paraissait être une dépendance de la grotte principale. La cavité était circulaire, de six ou sept mètres de diamètre, et une faible lueur y pénétrait par une ouverture située à l'opposé de celle par laquelle la mutante était arrivée. Seuls les deux tiers de la salle environ était inondés : au-delà, le sol remontait au sec, même s'il était difficile d'en dire plus, car c'est de ce côté-là que l'obscurité était la plus dense. L'eau était claire et ourlée de fins reflets duveteux, comme sous l'effet du clair de lune. Sous la surface, des poissons translucides semblaient en proie à une agitation passagère. Mais ce ne sont pas ces détails insignifiants qu'Eilin remarqua en

premier ; non, son attention toute entière était captive de la formation rocheuse à qui revenait d'occuper la place centrale. Ses courbes, patiemment agencées par les courants souterrains, rappelaient la silhouette encapuchonnée d'un pénitent. De façon appropriée, elle était drapée dans les propres pans de son ombre repentante, sans parvenir tout à fait à dissimuler la richesse de son ornementation. S'y mêlaient jaunes pâles, bruns, roses moirés, distribués en coulées successives au gré de la fantaisie des éminences telluriques qui avaient présidé à la création de ces lieux. Car bien qu'elle ne pouvait le savoir, Jezabel se trouvait dans le sanctuaire du Pèlerin de pierre, un des principaux sites de la liturgie tribale auquel les peuplades des Badlands avaient rendu hommage bien avant la création de la mine, et celle de l'usine qui lui avait succédé.

Quelque chose s'amenait depuis l'arrière : un martèlement, elle l'aurait juré, qui roulait dans sa direction comme entraîné sous l'effet de son propre poids. Le bruit continua d'enfler, cela ne dura que quelques secondes mais pour finir le volume atteint était tel qu'il parut se cristalliser sous la forme d'une gerbe d'éclaboussures, d'où émergea aussitôt Moses Howl. Le mercenaire braillait en agitant sa hache de droite et de gauche, encore que sans grande conviction. Faute d'adversaires à qui se mesurer il finit par se calmer et Eilin, qui s'était repliée à une distance prudente, se précipita à son secours.

« - Là, là… Ce n'est que moi. » Entendre sa voix parut achever de faire revenir à lui-même le géant. « Ils t'ont suivi ? »

Sans tenir compte de ses dénégations, elle plongea son regard dans l'obscurité d'où il avait jailli, mais rien ne semblait venir.

La mutante aida son compagnon à se hisser hors de l'eau, et jusqu'à la paroi contre laquelle il pourrait s'adosser. Il avait l'air affaibli, et encore désorienté suite à sa chute mais son expression n'en était pas moins calme et empreinte, à sa manière détournée, de lucidité.

« - Et bien… Si je m'étais attendu à me retrouver là ! » Il parcourut la salle du regard. « Autrefois, les gens de mon clan se réunissaient ici. Il y avait des chants, des prières, et à la fin des sacrifices, destinés à conjurer le mauvais sort. Je n'aurais jamais cru que moi aussi je finirais un jour par figurer sur la liste des sacrifiés. » Il sourit, ou essaya, ce qui était pire. « Après tout, c'est sans doute une conclusion appropriée pour notre désastreuse aventure !

- Ne dis pas ça. Il ne faut pas penser à ça. » Jezabel avait parlé sans même le regarder. « Si la lumière passe par là, c'est qu'il y a une issue. Je parierais que cette galerie communique avec le reste des tunnels…

- Oh, pour ça, ne t'inquiète pas. Il y a bien un passage, assez large pour nous deux ; et des marches, taillées dans la roche. » Seules ses lèvres bougeaient encore, comme pour retenir le dernier souffle de vie qui animait encore le colosse. « C'est étrange… Je n'étais qu'un bambin la dernière fois que je suis venu ici. C'était il y a longtemps, avant que nous ne soyons chassés des montagnes, vers la plaine. Et aujourd'hui, après tout ce temps, je parviens à me souvenir du moindre détail. Aujourd'hui…

- Allons-y, alors. » Le coupa Eilin. « Il ne faut pas nous attarder ici. »

Le regard que lui adressa Moses en retour indiquait pourtant que c'était là précisément son intention. Jezabel parut ne pas comprendre tout de suite ; pas avant que le mercenaire n'ait retiré sa main de son flanc, révélant une profonde blessure comme un coup de poinçon asséné entre les côtes. Se produisit alors une chose à laquelle ni l'un ni l'autre ne s'était attendu : les yeux de la jeune femme s'emplirent de larmes, qui roulèrent le long de ses joues comme autant de regrets laissés en suspens. L'expression qu'elle avait, c'était comme si elle l'implorait de nier ce qu'ils savaient tous les deux, en sachant bien malgré tout qu'elle ne pouvait être entendue.

Ils restèrent un moment ainsi, oublieux de la situation dans laquelle ils se trouvaient. Incertains quant à ce qu'il convenait de faire ; ou, plus certainement, reprenant leurs forces dans l'attente de ce qui allait suivre. Moses finit par reprendre la parole :

« - Je ne crois pas que ce soit le genre de blessure dont on se remette, hélas. » Il parlait sans affect, comme s'il soupesait différentes possibilités. « Mais si tu m'aides, au moins je pense que je pourrais continuer encore un peu. »

Ils tombèrent d'accord sur le fait qu'il n'y avait rien à ajouter, et se remirent en route sans attendre.

Tout se passa comme le mercenaire l'avait prédit : le passage s'élargit très vite, de sorte qu'ils pouvaient avancer sans avoir à se baisser, et leur progression était encore facilitée par les marches taillées dans le sol par ces autres gens dont l'histoire les avait amenés là bien avant eux. Ils étaient guidés par une lumière grise qui perlait contre la roche. Peut-être cette lumière insufflait-elle un nouvel allant à Jezabel, ou bien était-ce la présence rassurante de son compagnon à ses côtés. Si elle avait pris le temps d'y réfléchir, la mutante en serait arrivée à la conclusion (pour aussi improbable que cela pouvait paraître) qu'elle était en meilleure forme qu'à son entrée dans le souterrain. Il y avait bien quelques écorchures supplémentaires, dues à sa chute ; mais l'hématome qu'elle avait à la pommette avait commencé de désenfler, restaurant un peu de son champ de vision, et la douleur qui irradiait de son bras s'était mise à refluer elle aussi.

Cette impression relative de sécurité s'évapora bien vite lorsque des bruits leur parvinrent au travers de la texture épaisse de l'air. Des raclements, des chocs, et autre chose – qui aurait pu passer pour une voix faisant claquer des ordres en courtes rafales. Eilin marchait en tête. Sa démarche souple se fondait dans l'ombre qui bordait encore la galerie. Cela ne durerait pas : la lumière gagnait en intensité à mesure

qu'ils avançaient, et il ne faudrait pas longtemps à ce rythme pour qu'ils se retrouvent à découvert. La jeune femme prenait soin de garder la lame de son couteau dissimulée dans le revers de sa veste, afin d'éviter qu'un reflet ne les trahisse. Il n'y eut bientôt plus de place pour le doute ; là, derrière cette ouverture qui faisait face aux intrus, il y avait quelqu'un, non plusieurs personnes plus vraisemblablement et qui ne se souciaient pas de passer inaperçues, à en juger par le vacarme qu'elles produisaient.

Jezabel risqua un coup d'œil de l'autre côté. La lueur aveuglante qu'elle perçut en premier émanait d'une lampe de verre poli, laquelle était encastrée à l'extrémité d'une perche munie de paravents de façon à ce que l'homme-taupe qui la manipulait pouvait diriger le faisceau lumineux sans être lui-même exposé. La scène qu'il éclairait ainsi ne pouvait être décrite autrement que comme un désordre sans nom, ceci à moins de citer individuellement chacun des crochets, vis, planches, poulies et autres cordages qui semblaient s'être fracassés là au terme de leur chute (et qu'elle qu'ait pu être la raison de celle-ci) et au milieu d'eux, l'esclave fourbu qui s'employait au déblaiement. Dire tout cela, c'était s'accorder un temps que ne permettait pas l'urgence de la situation. Pressentant le danger, Eilin réagit sans hésitation : elle jaillit ; non en direction du subterrannéen, mais vers son prisonnier. A l'instant où elle fut campée en pleine lumière, elle releva son couteau, orientant la lame pour diriger le rayon en plein dans les yeux de son adversaire. Sous la surprise, celui-ci laissa échapper un cri qui s'évanouit presque aussitôt sur ses lèvres, car déjà la mutante l'avait rejoint, et dans un même élan avait enfoncé son poignard sous ses côtes. Jezabel relâcha son étreinte, et laissa le cadavre rouler à terre sans un regard.

L'indigène l'observait sans ciller. Il n'avait pas l'air surpris ; ce genre d'émoi, du reste, s'accordait mal avec la nature de ce peuple à l'âme fataliste. Il semblait plutôt se demander ce qui allait suivre. Ils échangèrent quelques mots dans cette algue musicale dont elle avait

appris les rudiments au cours de son voyage. Ils étaient venus pour mettre fin à tout ceci, et libérer les captifs ; lui les aiderait s'il le pouvait ; pour commencer il allait les guider jusqu'aux cellules où étaient retenus ses compagnons d'infortune ; quant à ce qui avait causé se désordre, il n'en s'avait pas plus, il avait seulement été amené là pour nettoyer, et lorsqu'il avait vu débarquer les intrus il avait pensé que c'était eux qui en étaient les responsables. Voilà pour l'essentiel de ce qui fut dit à ce moment-là, et pendant tout ce temps Moses Howl préféra rester en retrait, là où la lumière n'osait s'aventurer tout à fait. De temps à autres, l'esclave jetait des coups d'œil craintifs dans sa direction. Perché à une distance inaccessible, le clair de lune faisait tomber sur eux un regard empreint d'ironie.

Avant de repartir, Eilin récupéra la lanterne, dont ils pourraient avoir besoin par la suite. C'est alors qu'elle releva un détail qui lui avait échappé jusque-là : à ses pieds se trouvaient non pas un, mais deux cadavres. A côté de celui qu'elle avait tué, il y avait un autre homme-taupe, transpercé celui-là par ce qui ressemblait à de profondes brûlures. Prise d'un pressentiment, la mutante leva la lampe au-dessus de sa tête. Son intuition se précisa à mesure que le halo lumineux autour d'elle s'élargissait, révélant à tâtons les corps de dizaines de subterrannéens. Tous étaient marqués des mêmes étranges blessures, et en grand nombre pour certains d'entre eux. La plupart avait déjà été déplacés et entassés dans un coin du puits, où ils formaient une pyramide macabre sur laquelle nulle lueur ne semblait pouvoir s'attarder bien longtemps.

« - Voilà qui explique sans doute pourquoi nous n'avons pas rencontré plus de gardes. » Derrière l'apparente banalité de ces paroles, il y avait une interrogation que Jezabel préférait taire, qui avait bien pu causer une telle hécatombe, et la réponse effrayante qui s'imposait à elle.

La proximité du charnier leur intima de se remettre en route sans tarder. Il s'avéra en fait que seules quelques travées séparaient les intrus des quartiers où étaient retenus les esclaves. Dans cette partie des souterrains il n'y avait aucun éclairage à l'exception de leur lanterne. Leur guide leur expliqua que les hommes-taupes utilisaient l'obscurité pour prévenir tout risque d'évasion. Pour tout dire, il semblait inconcevable à Eilin qu'une vie puisse même subsister dans ces limbes, où jusqu'à l'air paraissait corrompu par les miasmes.

Lorsqu'ils arrivèrent aux geôles, la puanteur était devenue si forte que la jeune femme devait lutter contre la nausée. Les lieux, ils s'en rendirent vite compte, n'étaient pas gardés. Cela n'était peut-être pas étonnant après tout, avec les différentes intrusions auxquelles les subterrannéens devaient faire face, et les lourdes pertes qu'ils venaient d'essuyer. Une sensation étouffante de malaise était relayée par le plafond bas de la salle, ses murs nus. Il semblait aux intrus qu'ils avaient voyagé sur une grande distance à travers l'espace et le temps, et qu'arrivés là ils ne parvenaient plus à se rappeler de ce qui les avait poussés à venir au départ. Même la lumière peinait à trouver un point d'ancrage où s'attarder, et se bornait pour l'essentiel à revêtir les lieux d'un treillis d'ombres portées. Du cantonnement des prisonniers, seule était visible la lourde herse qui le maintenait fermé. Rien ne filtrait au travers des maigres interstices que délimitait le bardage d'acier.

Est-ce qu'il est possible qu'ils soient retenus ailleurs ? demanda Eilin. Pour toute réponse, le guide émit une sorte de gloussement que la mutante ne compris pas tout de suite. Puis, ils les entendirent : indistinctement, tout d'abord, et ensuite avec davantage de force, les carcasses qui se traînaient, les voix gémissant leurs suppliques. Des jambes, des bras, des mains tendues apparurent par les ouvertures de la grille. Crasseux, décharnés, mais plus encore, avides de liberté ; brulant des derniers feux qu'alimentait leur rage de vivre. Ce spectacle avait quelque chose de cauchemardesque, et Jezabel ne put contenir un mouvement de recul.

Un instant après, elle avait recouvré ses esprits, assez en tout cas pour demander d'où s'opérait le mécanisme qui contrôlait la porte. L'indigène qui l'accompagnait désigna une sorte de console, qui jusque-là était restée dans l'ombre. C'était, comme le comprit tout de suite la mutante, une pure œuvre de technomancie : en témoignaient les tubulures qui s'enfonçaient dans le sol, et la substance noire, d'aspect fluide, qui en recouvrait la surface. Lorsqu'Eilin en approcha la main, celle-ci fut parcourue de violentes ondulations et la jeune femme, à qui tout cela ne disait rien de bon, laissa son geste en suspens. Elle n'était pas certaine de pouvoir contraindre cette variante mutique de cerbère à rendre aux indigènes leur liberté, et même si elle y parvenait, elle ignorait quel prix serait exigé d'elle en retour. Fallait-il qu'elle échoue maintenant, si près du but ?

Saisie par le doute, Jezabel ne s'aperçut pas immédiatement qu'un silence de mort s'était réinvité en leur compagnie. Il n'y avait plus aucun signe des prisonniers, ils s'en étaient retournés au fond de leur cellule comme s'ils avaient perçu son échec, au moment même où elle-même était contrainte de s'y résoudre. Mais c'était peut-être tout autre chose qui leur avait dicté cette conduite. Car dans la prison, deux formidables adversaires se jaugeaient à présent : la herse, dont les crocs luisants dans la pénombre évoquaient un prédateur en chasse, et Moses Howl, qui affectait la résolution inébranlable d'une montagne. A la lumière de la lanterne, l'ancien mercenaire ressemblait moins à un être de chair et de sang qu'à une émanation de la terre indomptable qui l'avait vu naître. Répondant à un appel entendu de lui seul, il se mit en action : accroupi, il se saisit d'une traverse de la grille et s'arc bouta pour la faire céder.

Cela aurait pu n'être qu'une dernière bravade, un effort dérisoire précédant la capitulation ; au lieu de quoi il était clair que quelque chose était en train de se passer, si Eilin avait dû le décrire elle aurait dit qu'une force vengeresse avait investi le colosse pour corriger les torts subis et les souffrances endurées. La mutante était pour sa part

tétanisée ; et quand bien même, elle n'aurait pas pu être d'une grande utilité dans son état. La herse tressaillit ; ses crocs sortirent de terre, laissant échapper un feulement rageur. C'était le moment que les esclaves avaient dû attendre, car ils se précipitèrent au secours du fils prodigue : tirant, hâlant chacun selon ses moyens, et même celui qui avait guidé les intrus s'était joint à eux. Et cela fonctionnait, sans doute possible. Centimètre après centimètre, l'ouverture s'agrandissait, prête déjà à livrer le passage à ceux des captifs assez audacieux pour se glisser sous les cruelles pointes de métal. Au centre de la mêlée, Moses Howl vacillait mais n'abdiquait pas. A ses pieds, la poussière se mélangeait à la sueur et au sang, qui avait recommencé de couler de sa blessure. Jezabel ne pouvait voir son visage, pour autant elle n'avait aucun doute sur ce qu'il essayait de faire. Elle pleurait à nouveau, sans retenue.

Enfin, cela se produisit : la grille céda de plusieurs crans, libérant assez d'espace pour permettre aux esclaves de sortir. De la nuit interminable où ils avaient été retenus ils se matérialisèrent, deux ou trois à la fois, volée malingre et dépenaillée. Ils étaient plus nombreux qu'Eilin ne l'aurait cru – si nombreux, en vérité ! – et bien vite l'espace fut saturé par leurs cris et leurs pleurs et leurs danses et leurs gesticulations. Qu'il y ait pu y avoir d'autres hommes-taupes dans les environs semblait être le dernier de leurs soucis, et la mutante se demanda s'ils comptaient se venger eux aussi, comme d'autres l'avaient fait des mercenaires.

Plus que jamais auparavant, elle se sentait déchirée entre deux élans contradictoires. Une partie d'elle-même s'abandonnait sans remords à ces effusions de joie candide, retournant les étreintes et les bénédictions ; mais l'autre se tourmentait pour le reste des captifs, ceux qui étaient trop faibles pour se joindre aux célébrations, parfois même pour seulement marcher. Et il fallait, c'était peut-être là le plus important, qu'elle revoie son vieux compagnon Moses Howl. Elle tenta de fendre la foule pour le rejoindre, mais la pression exercée par ceux qui continuaient de sortir était trop forte, et en définitive elle ne

faisait que s'éloigner malgré tous ses efforts. L'euphorie des indigènes était telle qu'ils ne paraissaient pas remarquer son trouble. Peu après, elle fut soulevée, et portée en triomphe ; elle se rendit alors à l'évidence, il n'y avait rien qu'elle puisse faire, sinon abandonner son sort à ces mains bienveillantes qui l'avaient recueillie.

Au moment où ils sortaient de la prison, Jezabel jeta un dernier regard en arrière. C'est là qu'elle le vit : son géant, son ami, agenouillé dans l'ombre, dont il ne se relèverait plus désormais. Cette vision éclaira d'une toute nouvelle signification le chant des esclaves affranchis, qui continuait de résonner à ses oreilles, amplifié par les multiples échos. C'était moins un son, à présent, qu'une sensation qui imprimait chaque atome de son corps de cette bouleversante révélation :

« - Huriyet ! Huriyet ! HURIYET ! » et ils l'étaient, libres, et elle, leur libératrice.

A suivre … ?